

le Secrétaire de madame la Duchesse

par LÉON DE TINSEAU



COLLECTION FAMA

Bibliothèque de la " Mode Nationale "

L. DEMUYLDER, Directeur, 94, rue d'Alésia, PARIS

LA COLLECTION FAMA est l'admirable Collection de Romans pour la Famille et les Jeunes Filles. Son format élégant permet de glisser ses volumes dans un sac à main ou une poche, de les placer sur une table de salon ou comme ouvrage de chevet, d'en faire un compagnon de voyage ou de promenade.

LA COLLECTION FAMA est la plus lue et la plus appréciée pour sa haute tenue littéraire, pour le talent de ses auteurs, choisis soigneusement parmi les plus délicats et les plus moraux de notre époque, pour le charme captivant des œuvres publiées. Les mères de famille soucieuses de compléter l'éducation de leurs filles leur mettront en mains ces récits charmants, gracieux ou instructifs, capables d'élever l'âme et de la retenir dans la voie du bien, en lui montrant de nobles exemples.

LA COLLECTION FAMA présentée sous une couverture artistique en trichromie, constitue, en même temps qu'un régal pour l'esprit et un charme pour les yeux, l'admirable Bibliothèque rêvée de toute femme ou jeune fille élégante.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

108. **Les Bracelets de Fer**, tome I, par CHEVALIER.
109. **Les Bracelets de Fer**, tome II, par CHEVALIER.
110. **Le Mirage**, par LOUIS ENAULT.
111. **Le Trésor de Launay**, par ANDRÉ GERLY.
112. **De la Coupe aux Lèvres**, par L. DE KERGUY.
113. **Les Flots d'Amalfi**, par E. DE KEYSER.
114. **Aimer, c'est vaincre**, par P. CARO.
115. **A la poursuite du Bonheur**, par M. DE LADEBAT.
116. **La Citoyenne Landelle**, par NALIM.
117. **Roman d'Artiste**, par L. NEMOURS-GODRÉ.
118. **Un Mariage d'inclination**, par R. MALTRAVERS.
119. **Les Sœurs Ferny**, par CH. GRANDMOUGIN.
120. **La Force de l'Amour**, par GUY DE TÉRAMOND.
121. **La Folie de l'Or**, par CH. FÔLEY.
122. **Le Charme d'Amour**, par DANIEL RICHE.
123. **Par Jalousie**, par la comtesse CLO.
124. **Le Mariage de Sabine**, par J. SAINT-ROMAIN.
125. **Le Village Rose**, par S. DUCAMP.
126. **Ondine**, par JEAN DE BAUVOIR.

DEUX VOLUMES CHAQUE MOIS

Chaque volume, de 200 pages environ, est en vente partout 1 fr. 50. France, contre mandat-poste de 2 fr. à M. DEMUYLDER, Direct^r, 94, rue d'Alésia, Paris-14^e.
Trois volumes au choix : 5 francs.

C 90766

Le Secrétaire
de
Madame la Duchesse

LÉON DE TINSEAU

Le Secrétaire
de
Madame la Duchesse



ÉDITIONS DE LA "MODE NATIONALE"

L. DEMUYLDER, Directeur

94, Rue d'Alésia, 94, — PARIS (XIV^e)

—
1926

LE SECRÉTAIRE DE MADAME LA DUCHESSE

Jean de Clerval à madame, la duchesse de Clerval,

Oran, le 15 mai 190...

Chère maman, convenez que vous avez commis un jugement téméraire en reconnaissant mon écriture ! « Tu n'écris jamais, sauf pour demander de l'argent ! » m'avez-vous dit un jour, oubliant d'ajouter que je n'écris guère. Eh bien ! non : je ne viens pas vous quêter ; je n'ai pas fait de dettes. Au contraire, je capitalise. Il me reste encore dix louis sur les cinquante de mon mois. Dix louis, avec ma solde de sous-officier de spahis, cela va me conduire au port, c'est-à-dire au chèque du premier juin, Mais, dame ! ne soyez pas en retard ! J'ai résolu de vous étonner par mon économie jusqu'à mon congé de septembre. Alors, j'espère que vous vous montrerez généreuse. Hélas ! Nous sommes encore loin de septembre.

Ceci, vous allez rire ! est une lettre sérieuse. Vous cherchez toujours un secrétaire, m'avez-vous dit. Vrai, je n'aurais pas soupçonné qu'il fût tellement difficile de remplacer cette « pratique » de Montengibert que vous avez gardé beaucoup trop longtemps. Quoi qu'il en soit, peut-être bien que j'ai votre homme.

Mon lieutenant, Pierre d'Andouville, est devenu mon ami, *nonostant* la hiérarchie, depuis notre petite campagne sur la lisière du Maroc, l'hiver dernier, d'où il ne serait pas revenu sans moi. Il n'a pas été ingrat, puisque son rapport m'a valu la médaille militaire. De plus, il me traite en camarade et en égal, hors du service. Je vous le présenterai un jour. Il vous plaira et vous étonnera par son bon cœur, son jugement sûr, et des idées sérieuses qu'on ne trouve pas toujours,

je l'avoue, chez un officier de spahis. Je le crois homme de sens et d'expérience ; je me suis félicité d'avoir suivi son conseil, plus d'une fois. Par hasard, je lui ai dit que vous cherchiez un homme introuvable, à qui confier tous les portefeuilles dans votre petit royaume de Clerval, des Finances jusqu'aux Beaux-Arts, en passant par la Guerre, c'est-à-dire les domestiques, et les Travaux Publics, c'est-à-dire vos hectares de toiture et vos kilomètres de sonneries électriques, les uns laissant toujours passer la pluie, les autres ne laissant jamais passer le courant. « Mais j'ai précisément l'affaire », s'est écrié mon chef en allumant un autre Henry Clay que je venais de lui offrir. (Et vous me demandez ce que je peux bien faire de cinquante louis par mois !)

Là-dessus, pendant une demi-heure, il m'a célébré les vertus et l'intelligence d'un ancien camarade de l'École préparatoire tombé à la rivière, autrement dit malheureux aux examens. N'attendez pas de moi la reproduction de ce panégyrique. Je me borne à vous dire que Pierre a un œil remarquable quand il s'agit de coter un homme. J'ajoute que, même pour obliger un ami, il n'essaiera jamais d'enrosser quelqu'un. — Pardon ! Je sers dans la cavalerie. — Faut-il poser la candidature de l'homme introuvable ? Parlez, maman. Votre fils vous écoute et vous aime bien.

Maréchal logis spahis Clerval,

Oran de Paris, 19 mai.

Invite homme introuvable à poser lui-même candidature par lettre explicative. Tous bien ici.

ALEX.

Philippe Hurault à monsieur le duc de Clerval,

Nancy, le 25 mai.

Monsieur le duc,

Un de mes amis, Pierre d'Andouville, officier aux spahis d'Oran, me fait savoir par un billet dont la

concision me gêne un peu que vous cherchez un secrétaire. Il m'engage à poser ma candidature pour cette fonction.

Je ne puis malheureusement imiter le laconisme de mon protecteur, et je vous demande pardon à l'avance pour l'ennui que vous causeront ces pages. Mais il faut bien que je me présente moi-même. Plus encore, il est nécessaire que je me présente sinon *bien*, du moins tel que je suis.

Ma famille, de modeste et honorable bourgeoisie lorraine, a perdu l'aisance après la guerre de 1870, qui nous avait porté le coup le plus rude en coûtant la vie à mon père, officier supérieur, tombé à Reichshoffen. Je n'ai pu suivre sa carrière à cause de mon échec aux examens de Saint-Cyr, où mon camarade d'École préparatoire, Pierre d'Andouville, est entré brillamment. Permettez-moi de vous dire, pour sauver ma réputation à vos yeux, que mon numéro venait sur la liste immédiatement après celui du dernier admis. C'est une malchance dont je ne me consolerais jamais.

J'ai fait une seule année de service militaire à cause du veuvage de ma mère, dont je suis l'enfant unique. Nous vivons ensemble. La quitter sera un chagrin pour moi, une crise douloureuse pour elle... mais il le faut ! Nancy pourra un jour me donner ce que je cherche : non la fortune, mais une situation rendant la vie de famille possible. Pour cela, je dois compléter la somme nécessaire au cautionnement exigé. Tel est le motif qui me fait accepter l'expatriation.

J'ai vingt-six ans. Le programme de Saint-Cyr peut vous éclairer sur mes connaissances. J'ai travaillé deux ans dans une banque, trois ans dans la Compagnie d'assurances dont une inspection m'est promise, lorsque j'aurai les fonds indispensables. Par le curé de ma paroisse et le président du tribunal, mon cousin éloigné, vous pourrez compléter ces renseignements, dans le cas où la recommandation de Pierre, qui a votre fils sous ses ordres, semblerait insuffisante. Je parle anglais avec facilité, ma mère étant née en Irlande. Ma santé est bonne. Je suis grand et fort ; je monte passablement à cheval. Enfin, — pour de bonnes raisons, — j'ai l'habitude de la sobriété et de l'économie.

Quant à savoir si je conviens pour les fonctions à remplir auprès de vous, je l'ignore d'autant plus que j'ai une idée fort vague de ces fonctions elles-mêmes, ainsi que de la situation qu'elles me créeraient. Je dois vous sembler, dans ces conditions, un solliciteur assez gauche ; mais vous voudrez bien convenir qu'il ne saurait en être autrement. Si le peu que je viens de vous dire ne vous démontre pas l'inutilité de ma démarche, veuillez m'apprendre sous quelle forme il vous agréé de poursuivre l'étude de vos projets à mon égard.

*La duchesse de Clerval à monsieur Philippe Hurault,
Nancy.*

Paris, le 27 mai.

Le temps presse un peu ; c'est moi qui réponds à votre lettre, mon mari étant absorbé, ces jours-ci, par d'autres affaires qui retarderaient sa correspondance avec vous.

Le désir de connaître, avant tout, le programme des occupations qui vous seraient confiées est à coup sûr naturel. Mais, précisément, l'absence du programme fixé pour ces occupations est le premier article de ce programme. Quelqu'un m'écrivait dernièrement que nous cherchons un premier et unique ministre pour le royaume de Clerval. Le mot est juste si vous le prenez dans la forme plaisante que lui donnait son auteur car mon mari et moi ne cherchons nullement à jouer au souverain. Tout au contraire, nous désirons oublier le plus possible que nous sommes... ce que nous sommes, c'est-à-dire des gens surchargés de devoirs. Les remettre en bonne main, d'abord pour qu'ils soient mieux accomplis, ensuite pour qu'ils nous laissent quelque liberté de satisfaire nos goûts et de vivre un peu pour nous-mêmes, tel est le but que nous poursuivons. Donc vos fonctions consisteraient à nous remplacer partout où la chose est possible, mais plus particulièrement à Clerval, qui est, malheureusement, un « château historique », c'est-à-dire la plus chère et la plus incommode des résidences que puisse connaître une famille.

Nous serons là dans trois semaines. Pourriez-vous y arriver en même temps que nous, afin de procéder à un « essai loyal » qui ne vous est pas moins nécessaire qu'à nous? Quant à la situation qui serait la vôtre, je me borne à vous dire que vous partageriez notre table, tout au moins à Clerval, et que vos appointements seraient de vingt-cinq louis par mois. Notre famille se compose d'un fils, dont vous connaissez l'existence, et d'une fille beaucoup plus jeune qui vit avec nous, sous la garde d'une institutrice âgée et respectable. Vous avez le droit de connaître ces détails. De mon côté, j'ai appris sur vous les choses essentielles qui m'intéressent. Le seul fait que nous voilà en rapport vous montre qu'on m'a parlé de vous comme vous pouviez le désirer, et comme je le prévoyais bien d'ailleurs, d'après votre façon d'écrire.

Conclusion : voulez-vous être à Clerval le 20 juin? Je n'attends personne jusqu'au mois suivant. Nous aurons le temps de travailler : sous ce rapport, j'ose dire que je vous donnerai l'exemple.

Pour venir à Clerval, qui se trouve à deux lieues du chemin de fer entre Joigny et Sens ne commettez pas la faute tout indiquée de chercher la ligne directe qui doublerait la durée du voyage. Prenez l'express du matin de Nancy à Paris, puis la ligne de Lyon que vous quitterez à la petite gare de Busseuil vers les sept heures du soir. Une voiture vous y attendra. Il va sans dire que les frais de ce déplacement me concernent.

Philippe Hurault à Pierre d'Andouville, Oran.

Nancy, le 30 mai.

Si l'on m'avait dit huit jours plus tôt que j'allais habiter le château de Clerval en qualité de secrétaire du duc !... Tout s'est arrangé tellement vite que je me frotte les yeux pour être sûr que ce n'est pas un rêve. Ma pauvre vieille maman frotte les siens pour les sécher. Cette séparation est dure pour elle. Heureusement que je peux compter sur Madelon, qui adore sa tante : malgré tout, la maison va leur sembler bien vide quand je ne serai plus là.

En somme c'est une partie que je joue, mais sans beaucoup de risques : nous ne serons pas mariés, moi et les Clerval. Des six mille francs qu'ils me donnent, je peux en économiser cinq, ce qui complète en deux ans le petit magot dont je cherche l'arrondissement. Donc, merci cordial à toi, mon bon vieux, qui me rends un si fier service par un mot dit au hasard, presque sur la frontière du Maroc.

Tout de même, si tu t'étais donné la peine de m'écrire quatre pages, au lieu de quatre lignes, tu m'aurais fort obligé. Tu m'as dit : *accepte*, et j'ai accepté parce que j'ai confiance en toi. Néanmoins c'est chose grave que de se lier à des gens dont le caractère vous est complètement inconnu. La duchesse elle-même s'est chargée de me répondre ; il est clair que c'est elle qui mène la maison. Elle dit *nous*, au commencement de sa lettre ; puis le *je* fait bientôt son apparition, pour ne plus s'en aller. On devine facilement en elle une femme de tête. Elle prévoit tout, m'envoie mon itinéraire. Peu s'en faut qu'elle ne me dise à quel buffet je dois déjeuner. Quel âge a-t-elle ? D'où sort-elle ? Je lui aurais octroyé, sans sa couronne ducal, un papa banquier, ou industriel, de première force sur les chiffres. Comme tu es agaçant de ne pas me donner le moindre « tuyau » !

Quant à leur habitation, tout le monde en a vu le dessin ou la lithographie. J'avoue que mes instincts d'artiste sont chatouillés à l'idée de vivre en relation familière avec ces splendeurs, admirées si souvent dans les livres à images qui excitaient ma jeune imagination ; mais, en somme, je plonge dans l'inconnu. Tout cela, joint aux préparatifs à faire, met un peu de flottement dans ma cervelle. Une chose reste bien nette et bien solide : ma reconnaissante amitié.

Pierre d'Andouville à Philippe Hurault. Nancy.

Oran, le 10 juin.

Quelques « tuyaux » en hâte, pour faciliter ton entrée chez les Clerval dont, par parenthèse, je me réjouis d'avoir pu t'ouvrir la porte. Mon capitaine les

connaît, étant, lui aussi, du grand monde, et je l'ai fait causer abondamment.

Lui, cinquante ans, chic énorme, sans utilité possible dans un pays où il n'y a plus de Cour, plus de salons, plus de Chambre des pairs, et où les ambassadeurs sont pris dans l'enseignement ou le journalisme. Se console, lorsqu'il est à Paris, en allant tous les soirs au théâtre. Quand il est dans son château, il fait jouer *ses* pièces, sur *son* théâtre, par — et devant — *ses* invités.

S'occuper d'eux autrement me paraît être une chose qui l'ennuie plutôt. Il ne s'occupe de rien, sauf des frais de politesse naturellement considérables : mais il passe pour l'homme le plus poli de France. Tu seras, en réalité, le maire du palais sous la haute direction de la reine ; — pas fainéante, tu l'as déjà pressenti.

Elle, quarante ans, fille du fameux Hertel, le plus grand maître de forges qu'il y ait eu en France après Schneider.

Tu te souviens des immenses usines de Lieucourt, à quelques stations de Nancy. Nous les avons visitées ensemble. Elles sont dirigées maintenant par le frère aîné de *la* duchesse. Donc, malgré sa couronne, elle a dans les veines du sang d'industriel. Tu l'avais deviné : je te marque un bon point.

Son intelligence des affaires, quand tu la connaîtras bien, te confondra d'admiration. Quelqu'un a dit qu'il n'est pas un notaire de Paris qu'elle ne puisse rouler. Mon capitaine ajoute qu'elle roule le monde parisien, ce qui est encore plus difficile. Dans sa maison elle tient le gouvernail d'une main et les cordons de la bourse de l'autre. Son mari, d'ailleurs, n'y apporte nulle objection et remplit loyalement son métier de mari pauvre.

Elle fait de son esprit tout ce qu'elle veut : des compositions musicales, fort louables, paraît-il ; un peu de peinture ; un peu d'architecture ; un peu de toilette (pas plus qu'il n'est nécessaire) ; beaucoup de bons placements, car sa fortune est énorme, et c'est heureux, comme tu le verras bientôt. La dépense est effroyable, moins encore à Paris qu'à Clerval, où il y a toujours du monde, heureux quand ce n'est pas une

foule. Tu t'y amuseras fort, si ta duchesse t'en laisse le temps, et je suis un peu effrayé pour la petite cousine... Mais j'oublie que tu ne m'as pas fait des confidences. Toutefois je te connais trop pour ne pas soupçonner entre toi et « Madelon » quelque ébauche d'idylle. Si je me trompe, mettons que je n'ai rien dit.

Ouf ! quelle lettre ! Pas écrit d'aussi longue depuis deux ans. Réponds quand tu seras installé ; j'espère que mes « tuyaux » sont justes, Dans le cas contraire, la faute en serait au capitaine que j'ai fait causer.

Le fils est bien. Il a pris toute la race du père. Sans sa bravoure, je n'aurais pas le plaisir de bavarder avec toi aujourd'hui. Mais quelle chance pour lui que maman ait apporté quelques millions, les uns en mettant douze, les autres vingt ! En voilà toujours bien pour deux générations, si maître Jean de Clerval ne fait pas de trop fortes bêtises. A dire vrai, je ne pense pas qu'il en fera.

Philippe Hurault à madame veuve Hurault, Nancy.

Clerval, le 21 juin.

Ma chère mère, vous attendez avec impatience mes premières impressions. Je me hâte de vous apprendre qu'elles sont bonnes. D'abord, jusqu'à Paris, voyage délicieux, — en première classe d'après vos conseils. « pour que les domestiques du château voient que je suis un *Monsieur* ». Ah bien ! ils doivent être fixés à l'heure qu'il est, les domestiques !

A Paris, train omnibus ; voyageurs de première classe plus que rares par conséquent. Une femme de tournure pas ordinaire sur le quai, avec la femme de chambre chargée du sac obligatoire. La dame me regardait beaucoup ; moi je regardais la dame, pour n'avoir pas l'air sot. Tout d'un coup elle s'approche, l'air un peu amusé, et me dit :

— Monsieur Philippe Hurault, sans doute ?

J'étais si étonné que la réponse, pas bien difficile à trouver, cependant, traîna un quart de seconde sur mes lèvres. Déjà, sans l'attendre, mon inconnue se nommait :

— Je suis la duchesse de Clerval. Montez avec moi ; nous allons voyager ensemble et nous causerons, voulez-vous ?

Elle était déjà en voiture ; je compris que « ma patronne » est habituée à ne pas attendre les réponses de ses interlocuteurs. Au fait, elle se doutait bien que je n'allais pas dire non.

Il serait puéril de chercher à vous faire croire que je n'étais pas intimidé, par la seule et stupide raison que j'abordais une duchesse pour la première fois de ma vie. Le voisinage d'un duc m'aurait laissé parfaitement calme. Cependant l'arrière-grand-père de cette imposante personne était forgeron ; le mien était notaire. Et je suis républicain !... Quelle dose de bêtise chez nous autres hommes !

La femme de chambre s'était casée ailleurs. Nous avions le compartiment à nous seuls. Je faisais semblant de ranger dans le filet mes menus bagages afin de me donner le temps de tourner une phrase. Celle que j'avais préparée pour le salon de Clerval, à sept heures du soir, ne valait plus rien dans le wagon banal et poudreux dont on venait de fermer la portière, à trois heures de l'après-midi. J'ai la manie de faire mes sièges d'avance : on appelle cela, j'imagine, avoir l'esprit lent.

Je me retournai et m'assis enfin. Ma voisine m'examinait avec une curiosité *pratique* et patiente. Elle avait trois heures devant elle pour mesurer l'intelligence de sa nouvelle acquisition, et, manifestement, elle comptait me laisser les premières minutes de ces trois heures pour marquer le niveau indicateur de ma conversation.

— Je m'attendais à trouver madame la duchesse installée à Clerval, prononçai-je, en me touchant les tempes avec le mouchoir intact réservé pour l'arrivée, ainsi qu'une paire de gants dont il n'était plus temps de me parer, hélas !

— Nos installations ne vont pas si vite, répondit-elle. Mon mari ne compte venir qu'à la fin du mois. J'ai déjà conduit ma fille et son institutrice à Clerval ; par conséquent la maison de Paris n'est pas encore fermée et le château n'est pas encore ouvert. Je suis

tout le temps sur la route. C'est un moment fort ennuyeux. Mais vous allez m'aider.

— J'ai peur que ce soit tout le contraire, madame, puisque c'est vous qui devez faire mon éducation.

— Elle se fera toute seule, et très vite, si vous avez de la mémoire.

— C'est mon bon côté, affirmai-je avec hardiesse. Les Lorrains ne sont pas des esprits pétillants. *Long, lent, lourd*, dit le proverbe.

Je me souvins alors qu'elle était Lorraine, et je rougis jusqu'aux yeux.

— Vous avez du moins la taille, dit-elle, en comptant les pivouines de mes joues avec un amusement marqué.

Puis, redevenant sérieuse :

— Comprenez tout d'abord, fit-elle, ce que j'appellerai le caractère plastique de votre rôle. Vous êtes chez nous un... invité complaisant, à qui la maîtresse de maison peut demander toutes les corvées. Généralement un secrétaire vit à part, ce qui empêche de l'avoir sous la main quand on a besoin de lui. Je n'ai pas été longue à découvrir que c'est un mauvais arrangement. Vous ne serez pas « monsieur le secrétaire », vous serez « monsieur Hurault ». Ne vous faites pas d'illusion : il serait cent fois plus agréable pour vous d'être un intendant pur et simple. Savez-vous causer à table ?

— J'ai lu quelque part, répondis-je, qu'on peut toujours causer à table en demandant à sa voisine : Allez-vous souvent au théâtre ?

Sans être impressionnée par cet effort humoristique, elle demanda, me parcourant des yeux avec un calme superbe :

— Jouez-vous la comédie ?

Je n'en finirais pas, ma chère mère, si je reproduisais tout l'interrogatoire, qui dura jusqu'à Joigny. Évidemment il faut me préparer à être mis à table à côté des bûches, à faire valser les grosses dames, à monter à cheval avec les cousines pauvres et à jouer les quatrièmes rôles dans ces comédies de salon qui, j'ai déjà pu le voir, sont la grosse affaire de la saison de Clerval.

J'ai fait part de ces intuitions à la duchesse. Elle a eu ce singulier sourire qu'on lui voit souvent, qui

semble causé moins par la parole même de l'interlocuteur, que par la vision d'une chose échappée à la notion de celui-ci. Toutefois elle n'a pas contredit les aperçus que je venais d'émettre. Bien au contraire, elle a ajouté :

— Vous paraissez avoir du sang-froid et du tact, monsieur Hurault. Il faut vous en féliciter. Tout homme dans votre situation en aurait besoin ; *vous* en aurez besoin plus qu'un autre.

Qu'a-t-elle voulu dire ? J'ai cru comprendre, sans modestie, qu'elle me trouve trop bien pour « la situation ». Je n'y puis rien. Est-ce ma faute si j'ai eu pour mère la plus distinguée et la plus charmante des femmes... ? N'ayez pas peur, et dites à Madelon de dormir tranquille ; je l'adore ; je vous aime ; et le fils de mon père ne peut être qu'un honnête homme.

A la station, automobile pour les trois voyageurs, charrette pour les bagages. Toute la gare sens dessus dessous. Chaque homme d'équipe s'était arrangé pour porter au moins un parapluie.

— Veuillez vous charger des pourboires, convenables sans ostentation, m'a dit la duchesse.

Voilà mes fonctions de comptable inaugurées.

L'automobile nous a menés bon train par des chemins bordés de peupliers, dans un pays très vert, et quelque peu humide. De temps à autre ma compagne me signalait une ferme en me disant : « Voilà de l'ouvrage pour vous. » Elle paraît savoir son terrier par cœur. Enfin, vers les sept heures et demie, nous étions au fameux château de Clerval, admirablement beau dans la lumière rose du soleil couchant. Mademoiselle Yvonne attendait sa mère au pied du perron, en compagnie de Miss Mac Alister, la gouvernante irlandaise, « trop bien » aussi, celle-là, pour sa situation..., mais des cheveux gris. Continuez à n'avoir pas peur. Présentation sur le pouce, avec affirmation très nette de mon estampille d' « invité complaisant ». Yvonne de Clerval m'a coté d'un coup d'œil plutôt précoce, non dépourvu de sympathie, et qui m'autorise à croire que nous serons bons amis.

— Elle a quatorze ans, m'a dit sa mère, sans doute pour me donner la note.

La petite, d'un air fort drôle, a complété le renseignement.

— Quatorze ans, onze mois et dix-sept jours.

Entre ces deux notes, il faudra tâcher de ne pas faire de dissonances.

Le maître d'hôtel, chauve, avec des favoris de commodore anglais, m'a conduit dans mon appartement par d'interminables couloirs dont les voûtes avaient des résonances de cathédrale. Un valet de chambre, — qui sera, paraît-il, *mon* valet de chambre, — suivait, chargé de bagages. Vous pouvez croire que je n'ai pas même regardé ma chambre. Une demi-heure pour ouvrir ma malle, si bien faite par Madelon, et pour changer de pied en cap !...

Mais quel costume endosser?... Le commodore éti : it encore là, heureusement ! De mon air le plus naturel, je lui ai demandé :

— Je pense qu'on se met en habit tous les soirs ?

Il m'a regardé pour voir si je ne me moquais pas.

— Mais oui, monsieur, naturellement, a-t-il répondu avec une nuance de froideur.

J'ai la chair de poule en songeant que j'aurais pu paraître à table avec une redingote. L'habillement va coûter cher à l'invité complaisant de madame la duchesse !

Il était huit heures deux minutes quand je suis entré au salon, où les lampes n'étaient pas encore allumées. A l'autre bout de cette immensité, je distinguais le groupe des trois dames qui me regardaient venir. La duchesse a serré un peu les lèvres, avec une légère torsion de la bouche. Quelque chose lui déplaisait, l'étonnait ou l'inquiétait dans ma personne. Quoi ? Je n'en sais rien. Mademoiselle Yvonne m'a [dévisagé franchement, comme elle eût fait pour un acteur entrant en scène, J'ai vu qu'une idée drôle lui traversait l'esprit. Quant à Miss Mac Alister, elle a étouffé un honnête soupir de compassion.

— Je crains d'être en retard..., ai-je balbutié.

— Vous avez une bonne excuse, a répondu la châtelaine avec miséricorde. (On aurait dit que je m'étais fait attendre une heure). L'exactitude est une véritable manie dans ma maison.

— Oh ! oui ! a susurré mademoiselle Yvonne, avec un regard d'encouragement à l'intention du retardataire.

— Madame la duchesse est servie, proclamait le commodore, qui était entré sur mes talons.

Nous sommes partis ; madame de Clerval ouvrait la marche avec sa fille au bras. Évidemment je ne suis pas « invité » au point de conduire madame à table, même quand je suis le seul mâle présent. Mac Alister suivait, avec votre fils à l'arrière-garde. N'ayant rien de mieux à faire, j'ai compté trente pas pour la longueur du salon, autant pour la largeur du vestibule, une vingtaine dans un couloir parallèle au mien. Il ne restait plus qu'un trajet insignifiant pour gagner la table, perdue au milieu des steppes déserts de la salle à manger.

La châtelaine avait sa fille en face d'elle, Mac Alister à un bout, moi à l'autre. J'avais oublié mon mouchoir, et mes bottines neuves me faisaient mal. J'étais, en somme, assez malheureux, d'autant plus que je voyais à côté de mon assiette des instruments de chirurgie dont il m'était impossible de deviner l'usage, et qui étaient, je l'ai su plus tard, une fourchette à melon et une pince à asperges. Le commodore et deux hommes en livrée s'occupaient du service. Probablement le dîner était fort bon. La duchesse, à peine assise, m'a parlé de Nancy, et s'est amusée à me *coller* sur plusieurs points d'histoire et d'architecture locales. Positivement, on aurait dit que c'était elle qui avait quitté le matin la Ville des Ducs. C'est une femme extraordinaire. Yvonne parlait peu ; l'Irlandaise pas du tout ; moi, j'étais obligé de parler tout le temps. Parfois la duchesse écrivait un mot au crayon sur un bloc-notes placé devant elle à côté d'une pendule de voyage, J'ai bien vu que le commodore trouve que je mange trop, et pas assez vite,

On est allé prendre le café sur la loggia dominant le perron. Oh ! mes pauvres pieds meurtris par l'enflure du voyage, battant de toutes leurs artères contre l'inexorable vernis ! Figurez-vous un homme atteint d'une rage de dents et marchant sur ses joues... Cela se voyait, car la jeune Yvonne a murmuré à son Irlandaise :

— *Mad with his boots, poor fellow ! Sorry for him !*

— *Very kind of you*, ai-je répondu, sans que la duchesse pût m'entendre, pour montrer une fois pour toutes que je parle anglais, et que j'entends pousser l'herbe.

Yvonne est devenue rouge comme un coq ; Mac Alister a failli s'évanouir. Pour la première fois de ma vie, j'ai reçu ma tasse des mains d'une fille de duc.

L'horloge de la façade — un anachronisme. cette horloge — a sonné neuf heures et demie, et la jeune personne a embrassé sa mère. J'ai cru pouvoir me retirer aussi.

— Voulez-vous être dans mon bureau à neuf heures, demain matin ? a dit la châtelaine.

Mon valet de chambre m'a éclairé jusque chez moi, et a pris mes ordres pour mon premier repas, ou plutôt c'est moi qui ai pris les siens. J'ai cru comprendre qu'il serait indiscret de vouloir mon chocolat avant huit heures.

Enfin seul ! Des pantoufles et un mouchoir ! La vie a du bon parfois.

Mais je tombe de sommeil. Trois baisers au bas de cette page : un pour votre front, chère mère, deux pour les joues de Madelon, qui sont sèches maintenant, je l'espère. Elles ne l'étaient pas ce matin !

Madelon à Philippe Hurault.

Nancy, le 21 juin.

Quel triste et interminable jour, mon unique ! Depuis mon retour de la gare avec *maman* (elle veut que je l'appelle ainsi désormais, pour nous donner un peu de consolation à l'une et à l'autre), j'ai vécu entre une pendule et un indicateur. Je t'ai suivi de station en station. A Paris, j'ai changé de gare avec toi. J'espère que *nous* avons eu le temps de déjeuner, que *nous* n'avons pas manqué la correspondance, pas perdu *nos bagages*.

As-tu dormi en route ? Non. Tu t'es tiré les yeux à force de lire. Je ne me suis guère servi des miens que pour pleurer. « On croirait que je pars pour la Chine ! »

me disais-tu en voyant mes larmes. Hélas ! je n'aurais pas peur des Chinoises !

Mon bien-aimé ! je n'ai pas eu le courage de te le dire. Si j'ai tant pleuré, c'est que la terreur de te perdre est en moi. Elle ne me quittera plus jusqu'au jour où, de nouveau, tes bras seront autour de mon cou. Penses-tu qu'on te donnera bientôt un congé ?

Oh ! cette duchesse !... J'ai beau me répéter qu'elle a un fils de vingt-trois ans. Cette ligne de je ne sais plus quel livre me torture : « Une duchesse a toujours la trentaine ! » Oui, je veux bien ; elle est entourée des hommes les plus célèbres, les plus élégants de France. Mais quel homme en France vaut mon Philippe ? Sais-tu pourquoi je t'ai fait jurer de ne pas lui dire que je t'aime, que nous devons nous marier un jour ? C'est pour ne pas lui donner l'idée de te prendre à moi, pour s'amuser, comme font ces grandes dames. Philippe ! je n'ai plus de père ; je n'ai plus de mère ; je n'ai rien !... Mais j'ai *tout*, tant que j'ai toi. Je n'ai jamais vu que toi ; jamais connu, jamais aimé que toi. Ma vie est dans ta main, comme la vie d'un pauvre petit insecte que tu aurais cueilli au bord d'une haie, que tu pourrais faire mourir en serrant un peu les doigts, ou plutôt en les ouvrant pour me laisser retomber dans la poussière.

Mais cette horrible duchesse n'est pas tout. Bientôt ce château maudit sera plein des femmes les plus élégantes, les plus coquettes du monde, — peut-être pas des plus austères. Te verront-elles ? Je voudrais espérer que non. Je voudrais savoir que tu passes tes journées dans un arrière-coin du château, à faire tes comptes, ou dans les fermes au milieu des sacs de blé et des chars de foin, mal peigné, mal habillé, tout poudreux, pas beau...

Quelle vie je vais mener pendant ton absence ! Et tout cela pour un peu d'argent ! Dépêche-toi d'en gagner assez, et reviens, sans rester une minute de plus qu'il ne sera nécessaire. Pourvu, mon Dieu ! que tu ne me trouves pas vieille et fanée. Il me semble que je suis déjà tellement plus laide que ce matin !

Si tu m'aimes, chéri, n'oublie pas *ma lettre*, une fois par semaine. *Maman* t'a dit qu'elle pourrait servir

pour elle et pour moi. Surtout ne me cache rien. Si tu sens que tu vas aimer une autre femme, dis-le-moi franchement. Tu n'auras pas un mot de reproche et je défendrai à maman de t'écrire que je meurs de chagrin. Tu sauras seulement que *je suis morte*, et tu diras : « Pauvre petite, elle m'aimait bien, tout de même ! » Et tu seras triste tout un jour, n'est-ce pas ?

Je viens de pleurer sur moi, couchée dans mon cerueil blanc, avec ma bague de fiancée au doigt et ton portrait sur mon cœur. Mais peut-être que tout cela n'arrivera point, et que je serai ta femme un jour, et que la duchesse m'enverra un cadeau, et que tu m'aideras à composer une belle lettre pour la remercier.

Voilà que je souris presque. Il faut en profiter pour tâcher de dormir. Oh ! mes pauvres yeux, comme ils me font mal ! Si tu les voyais ce soir, mon aimé, tu ne dirais pas qu'ils sont en velours noir.

Dors bien, chéri, et rêve de ta petite. N'es-tu pas mort de fatigue ? T'a-t-on bien reçu ?

Yvonne de Clerval à son frère Jean.

Clerval, le 22 juin.

L'événement du jour est l'arrivée du nouveau secrétaire. Maman l'a apporté hier soir en revenant de Paris, où elle était allée passer vingt-quatre heures. Si tu veux mon avis, c'est un choix malheureux. Il est trop beau et ça donnera des embêtements pendant la grande semaine de Clerval, en septembre. Mais je n'en serai pas le témoin, puisque, régulièrement, je suis expédiée chez grand'mère pendant cette folle orgie, sous prétexte de faire de la place aux invités.

M. Hurault a cinq pieds six pouces, des moustaches blondes, des yeux bleus, des dents superbes. Si tu avais vu la grimace de maman hier soir, quand il est venu dîner, dans son bel habit noir tout neuf, avec des bottines toutes neuves aussi, l'infortuné ! Même j'ai commis une gaffe. J'ai dit en anglais à mon Sac-à-Malice, comme tu appelles cette bonne Mac Alister, qu'il semblait avoir les pieds en compote. « Merci pour

eux ! » m'a-t-il répondu dans la même langue. J'ai piqué un fard ; Sac-à-Malice a eu honte de moi. Par bonheur, maman examinait les peintures nouvelles des solives du plafond Henri II, qui sont la grosse affaire du moment. Je n'ai pas écopé.

Ce matin, je faisais mon tour de préau avec la fidèle compagne de ma jeunesse, avant d'aller moudre ma sonate. De loin, j'aperçois mon jeune homme planté comme un appareil de photographie, et plongé dans une admiration évidente de nos tours plutôt sérieuses d'aspect. J'ai louvoyé de massif en massif jusqu'à lui, et j'ai poussé un petit cri de surprise à sa vue. Il m'a saluée très correctement, ni trop, ni trop peu, et je lui ai offert mes excuses pour ma bêtise de la veille. Je suis comme ça, moi, tu le sais, principalement quand il s'agit des inférieurs.

— Tout cela est ma faute, a-t-il répondu. Je n'avais qu'à ne pas comprendre l'anglais. Je ne l'ai pas fait exprès, je vous assure. Mais ma mère est Irlandaise.

Sac-à-Malice modula son « oh ! » le plus harmonieux, et prit part à la conversation. Les voilà les meilleurs amis du monde. Évidemment, il me considère comme « la fille du patron » et se méfie de moi. Je compte l'appriivoiser. Il est amusant ; et puis j'aime les beaux hommes.

Au coup de neuf heures, il s'est envolé. Maman l'attendait pour le premier exercice de dressage. Pauvre garçon ! Il faudra qu'il ait la tête solide pour se reconnaître dans les fameux livres à souche. Mais il paraît qu'il est très fort en mathématiques, ce qui ne l'a pas empêché d'être refusé à Saint-Cyr, nous a-t-il dit pendant ce court entretien.

— La même chose est arrivée à mon frère, ai-je intercalé par manière de consolation. Et il n'en est pas mort.

— C'était un peu plus grave pour moi, a-t-il remarqué en tournant enfin sur ma personne ses yeux clairs, qui donnent vaguement l'idée d'un appareil à marquer les gaffes.

Mais il est toujours de bonne humeur, et je devine qu'il se dit en lui-même : « Cette enfant a du bon. »

Il a tâché de savoir quel genre d'homme est papa,

ce qui est à coup sûr une curiosité pardonnable dans sa position. Voyant que je me récusais :

— Monsieur le duc est l'homme le plus distingué que je connaisse, a répondu la bonne Mac.

— Ce n'est pas comme sa fille? ai-je encore intercalé pour embarrasser maître Philippe.

Mais il s'est sauvé du compliment banal que je voyais venir.

— Il y a plus d'une manière d'être distingué, a-t-il prétendu, ce qui est vrai d'ailleurs.

C'est alors que l'horloge a sonné.

Philippe Hurault à Madelon

Clerval, le 25 juin.

Je profite de mon dimanche pour t'écrire le volume que j'ai promis à « ma petite ». Mais commençons par causer sérieusement. Toi, si intelligente, comment peux-tu te rendre malheureuse à plaisir? C'est seulement pour les imbéciles qu'une duchesse a toujours trente ans. Ce n'est pas pour le fiancé, très amoureux, de la plus jolie, de la plus fraîche, de la plus admirée brunette, pas encore de sitôt majeure, qui ait jamais foulé de son pied mignon les dalles de la Carrière.

D'ailleurs, même si la duchesse avait trente ans en réalité — ou même vingt-cinq — il te suffirait d'être avec elle une minute pour comprendre qu'elle n'a ni le temps de se laisser faire la cour, ni l'envie qu'on la lui fasse, ni, bien qu'elle ne soit aucunement laide, le physique de l'emploi. Enfin, si tu étais homme, et surtout si tu étais *moi*, tu sentirais, je n'en doute pas, une répulsion instinctive à l'idée de mêler la galanterie au salaire et le sentiment à la domesticité. Car, enfin, ne nous berçons pas d'illusions : je suis ici ce qu'on nomme un « chef domestique » dans les grandes fermes de notre pays.

Et si je voulais, moi, me mêler d'être jaloux ! Rien ne te défend des hommages des jeunes gens que tu rencontres. Tout me sépare des femmes que je peux rencontrer ici, à commencer par le ridicule dont nous nous couvririons, elles et moi, si nous avions la sottise

d'oublier qu'un secrétaire n'est pas un homme à leur point de vue. Je te conjure d'être raisonnable ; tes chers yeux rouges m'empêchent de te gronder ; mais songe que tu me fais injure si tu manques de confiance. Et, pour clore ce chapitre, j'embrasse tes joues tout près de deux oreilles roses, sur lesquelles tu vas dormir, n'est-ce pas ?

J'ai employé une journée entière à visiter le château. Et d'abord, mon enfant, quand tu rentreras à l'église de Bon-Secours, — l'église où nous serons mariés — afin d'y réciter ta prière, dis une oraison spéciale pour remercier Dieu qui nous a épargné l'épouvantable épreuve de posséder un château historique, et de nombreux millions.

Cette réserve faite, j'avoue que Clerval est une des plus intéressantes merveilles capables de frapper l'imagination, quand on peut l'étudier à loisir et comprendre tout ce qu'elle signifie. Clerval, en réalité, se compose de quatre châteaux poussés l'un sur l'autre, qui sont autant de pages de l'histoire de cette famille, autrefois toute-puissante. Trois étages souterrains, jadis corps de garde, cuisines, prisons, voire même oubliettes, retracent la vie féodale. C'est la première page, écrite en caractères barbares, d'une lourdeur massive.

Puis, sur ce fondement, dont les matériaux suffiraient à bâtir une cathédrale, les nobles seigneurs, devenus difficiles en matière de confort et de luxe, ont bâti une de ces forteresses du xv^e siècle, dont les ogives flamboyantes et les fleurs de pierre cachent des murailles de dix pieds d'épaisseur ; car désormais il faut compter avec les boulets.

Puis la Renaissance arrive ; on est tout au luxe italien de l'architecture. Les guerres féodales sont finies. Un Clerval, grand panetier et grand fauconnier de France, a vu à l'œuvre les fameux architectes appelés par le Roi. Il veut démolir le vieux château, bâtir du neuf. Le monarque lui a fait cadeau d'une forêt pour ses charpentes. Entre les deux grosses tours d'angle, il élève une façade genre Primatice, en attendant qu'il fasse tomber les donjons passés de mode. Le moment venu, impossible de démolir les deux

colosses trop résistants ; ils sont encore là aujourd'hui, pareils à deux armures massives encadrant une tenture légère, finement brodée.

Enfin nous sommes sous Louis XIII ; Clerval s'est tiré sans trop d'éraflures des guerres de la Ligue. La famille est à l'apogée de la fortune ; son chef, maréchal de France, trouve le château trop petit. L'architecte royal vient de Fontainebleau pour lui ajouter une aile immense. Heureux temps — pour les seigneurs — où le Roi payait leurs châteaux ! Par rancune pour cette époque, je suis républicain. Mais je suis artiste (cela ne va pas toujours très facilement ensemble) et je serais désolé que mes ancêtres de la roture n'eussent pas aidé ceux du duc à nous donner cette relique de pierre. Et je salue avec admiration (toujours en artiste) ce morceau du grand passé qui *vit* encore par ces murailles. Il est bon qu'il soit resté en France au moins une famille historique, habitant son château et menant le train des seigneurs de jadis, modifié par la marche des siècles, ce qui, par parenthèse, produit de curieux effets. Entendre le teuf-teuf des automobiles devant ce perron que Marie de Médicis balaya de sa traîne quand elle vint *chez nous* ; voir les touristes braquer leurs kodaks sur ces tours encore incrustées de quelques boulets d'Henri IV, je l'assure que cela prête à réflexions. Nous aurons le temps de philosopher à propos de ces contrastes, qui fourmillent sous mes yeux.

Je ne me fais pas d'illusions quant aux difficultés qui m'attendent. Mais c'est une rare bonne fortune pour un penseur, même pour un petit penseur de mon espèce, que de voir de près l'existence d'une grande famille qui a conservé sa demeure, maintenu son rang matériel et sa couleur française. L'odeur violente de remède — remède contre la ruine — du dollar américain n'a pas encore pénétré sous nos solives où les peintures d'Edme Pothier restent intactes. Les millions de la duchesse d'aujourd'hui viennent d'un peu plus bas que ceux des anciennes châtelaines ; mais ils sont propres et n'ont pas eu besoin de se faire naturaliser. Il s'agit d'empêcher qu'ils ne s'évaporent. C'est à quoi la dame de céans s'applique avec

une habileté qui cause ma plus sincère admiration.

Tout Paris la tient pour intelligente, mais je suis mieux à même que tout Paris de reconnaître son génie d'organisation, qui va encore sauver pour quelque temps cette famille de l'appauvrissement général de la noblesse. De neuf à dix heures, chaque matin, elle abat plus de besogne que tous les employés de la préfecture de Meurthe-et-Moselle dans leur journée. Si tu la voyais à son bureau Henri II, qui servit à Marie de Médicis penoant son séjour au château, et qui ressemble aujourd'hui au bureau d'un administrateur de Compagnie, tant il est couvert de registres, de factures, de papiers d'affaires et de lettres !

Je m'assieds à côté d'elle, après un bonjour presque militaire tant il est laconique, mais affable et gracieux de sa part, avec les oscillations inévitables dans l'humeur d'une femme encombrée de tant de soucis. Quelles pages de comédie humaine (et probablement je ne vois pas les plus intéressantes) dans ce courrier ouvert en ma présence ! Factures de fournisseurs, bordereaux d'agents de change, communications d'hommes de loi, cela fait une vingtaine d'enveloppes à ouvrir ; c'est le fonctionnement normal du mécanisme d'une grande fortune. Tout cela est déchiffré d'un seul coup d'œil, analysé d'un coup de crayon qui m'indique ce que je dois répondre, toujours au nom de « monsieur le duc », bien entendu.

Viennent alors les petits côtés de la grande vie : la couturière qui s'excuse d'un retard, le peintre décorateur qui viendra cette semaine, le maquignon qui a trouvé une ponnette pour le *governess cart* de mademoiselle, le chef d'orchestre qui doit séjourner ici durant la grande semaine, et soumet un programme pour la musique pendant les repas. Je choisis ceux-là au hasard, dans une légion.

Enfin, voici la lèpre, le cancer, la vermine, attachés inévitablement à la personne des infortunés riches : la demande d'argent sous toutes les formes. Cela parcourt la gamme entière, depuis la mendicité humble bornée au petit billet de banque, voire même à la pièce d'or, jusqu'à l'entreprise audacieuse et sans vergogne de l'aventurier, du maître chanteur et du

fou. Ce matin, le directeur d'une soi-disant Revue héraldico-mondaine envoyait un numéro spécimen, contenant un article biographique dont l'objet, un duc précisément, n'était pas traité avec bienveillance, même en supposant qu'il le fût avec justice. « Demande d'abonnement déguisée, a fait la duchesse. Au panier ! Souvenez-vous qu'on n'obtient rien de moi ni par flatterie ni par menace. D'ordinaire, je ne lis même pas les essais de ce genre. Mais il faut vous habituer à l'odeur de la poudre. »

Un industriel désirait cinquante mille francs pour éviter la faillite, plus deux cent mille autres pour « reconstituer le fond de roulement ». Il exposait « l'affaire » comme la chose la plus simple du monde, promettait un gros intérêt, une part dans les bénéfices, une association en règle. Sa prose flairait l'honnêteté. Il terminait en affirmant qu'il se fera sauter la cervelle s'il ne reçoit pas de réponse. La duchesse a haussé les épaules ; le panier s'est enrichi d'une dépouille de plus. Tout de même je vais lire avec plus de soin la colonne des suicides, dans les journaux... Il est un peu dur, mon métier de millionnaire par procuration. La duchesse a deviné ma pensée et m'a dit : « Vous êtes sentimental, mais ce n'est pas un reproche. » J'ai saisi la fin de la phrase, encore que non exprimée : « Cela vous passera ! »

Sois tranquille, Madelon, cet horrible défaut me restera, du moins en ce qui te concerne. Je t'aimerai toujours.

Nous avons eu, pour finir, le long exposé d'un farceur qui se charge de faire sauter la banque de Monte-Carlo, si une somme de trente mille francs lui est confiée. On partagerait. Puis un incompris littéraire a demandé cinquante louis pour faire imprimer son livre, dont il communique un fragment. On voit qu'il laisserait à la commanditaire l'honneur de le signer. On voit surtout que le pauvre diable a faim... Je ne te dissimule pas que cette première séance m'a plongé dans un découragement profond. « Il nous manque aujourd'hui la lettre anonyme, a dit la duchesse. Mais patience ! Vous en verrez bientôt ! »

La correspondance dépouillée, nous avons abordé

l'administration intérieure. Le cuisinier a soumis ses menus et fait viser ses commandes de vivres, qui seront payées à ma caisse. De même pour la moindre éponge et le moindre balai du maître d'hôtel. De même pour les brosses, le cirage, les flanelles du cocher. Tout cela se détache d'un livre à souche, même les ordres pour l'écurie. Une voiture à la gare pour y prendre un invité; une autre pour l'y conduire; l'automobile pour madame; le tonneau pour mademoiselle; le dog-cart pour « monsieur Hurault », qui commence la tournée des fermes. Chacune de ces sorties est écrite sur un chèque, avec l'heure, le nom du cheval et des hommes de service. Le talon sert à confondre le malheureux piqueur s'il est en faute et à faire travailler chaque cheval à son tour. C'est merveilleux d'organisation théorique. On sent que cette femme supérieure met toute son intelligence à défendre sa fortune contre le vol, la tromperie, le coulage. Mais quel pessimisme, probablement justifié, dans ces précautions ! *Nul n'est censé ignorer la loi*, dit le code de nos juges. *Nul n'est censé être honnête*, dit le code de Clerval.

J'ai fait part de ces réflexions attristantes à ma patronne, ayant déjà pu voir qu'elle ne déteste pas de philosopher un brin, quand la besogne le permet. Elle a dirigé sur moi, pendant quelques secondes, des yeux froids et perçants; mais elle n'a rien dit. Moi, j'ai osé dire, étant vexé de ce silence :

— Madame, je ne crains pas plus le rayon X pour ma personne physique que le regard X pour ma personne morale. Les deux sont saines.

— Je le crois, a-t-elle répondu. Ce que vous appelez mon regard X n'était qu'un coup d'œil d'envie et d'admiration pour votre ignorance du monde. Vous allez voir le monde ici mieux que personne, puisque vous le verrez d'en bas et d'en haut tour à tour, ce qui est donné à peu d'êtres. Si vous voulez m'en croire réservez votre jugement.

Madelon ! ma bien-aimée ! s'il est vrai que la confiance est une maladie dangereuse, qu'il faut guérir pour ne pas succomber dans les luttes de cette vie, elle subsistera du moins entre nous deux comme le reste de chaleur et de lumière d'un soleil éteint.

Philippe Hurault à Pierre d'Andouville, Oran.

Clerval, le 25 juin.

On me donne congé le dimanche, ou à peu près. En avant la correspondance ! car, pendant la semaine, je ne peux guère songer à écrire *mes lettres*. J'en expédie une vingtaine par jour, dictées ou indiquées, et nous sommes dans la morte-saison ! Mais cela n'est qu'un détail dans mes fonctions, qui m'apparaissent de plus en plus « immenses et sans limites », comme dit le livret de l'*Africaine*.

Je me demande si je ne serai pas claqué en trois semaines ; à quoi tu pourrais me répondre que la duchesse en fait deux fois plus que moi et qu'elle le fait depuis plus de trois semaines. C'est vrai. Mais elle touche plus de cinq cents francs par mois, comme compensation... Eh bien ! parole d'honneur ! je ne voudrais pas mener la vie qu'elle mène pour les appointements qu'elle touche !

Elle m'inspire non seulement de l'admiration, ainsi que tu me l'as prédit, mais une sorte de pitié. Sa vie ressemble si peu au tableau que je m'étais fait de l'existence d'une grande dame ; la moitié de la matinée au lit, l'autre moitié à sa toilette ; les délices d'une chère exquisite lentement savourée ; une promenade autour de ses parterres de roses, en compagnie d'un groupe de courtisans ou d'amoureux. Puis, ses pieds chaussés de satin ne pouvant supporter une longue marche, Cydalise rentre au salon. Entretiens galants ou spirituels ; des visites arrivent ; des rafraîchissements sont servis. La journée s'avance, la camériste attend madame pour la vêtir d'une robe de cinquante louis déballée le matin. On soupe ; la table est nombreuse, les bijoux étincellent. Vingt plats sont servis. Puis le café fume dans les tasses. Des groupes se forment dans l'immense salon. Ici, les vieux jouent au whist ; là, flirtent les jeunes. On fait de la musique ; on danse, on bâille, on va dormir, et l'on recommence le lendemain.

Pauvre ami ! Cydalise ressemble à la duchesse comme

un des vieux carrosses qu'on montre à Versailles ressemble à notre automobile.

A neuf heures, la duchesse est à son bureau dans sa robe « tailleur », la même depuis mon arrivée ici — cinq jours ! Autre robe pour le dîner, pas toute neuve, tant s'en faut. Voilà pour la toilette. Les repas sont d'une simplicité relativement frugale. Croirais-tu que l'émincé, le salmis, la coquille, ces éditions à prix réduits du plat de la veille, ne sont pas inconnus chez nous ?

Peu de visiteurs jusqu'ici, et seulement des voisins qui vivent toute l'année à la campagne. Le menu fretin des fonctionnaires non politiques vient s'y joindre : des curés tout seuls ; des notaires, des médecins avec leurs femmes et leurs filles, heureux et gênés de manger leur soupe en face d'une duchesse, avec un domestique derrière chaque chaise. Nous ne sommes pas encore prêts pour les invités parisiens de haute marque. On achève d'installer les cinquante chambres du château ; j'en vérifie l'inventaire sur la pancarte dissimulée dans chaque pièce ; j'établis un bordereau pour chaque broc cassé, pour chaque tapisserie endommagée par les mites. Je fais polir les cuirasses, épousseter les bannières de la salle d'armes. Je visite les chasubles de la chapelle ; j'examine le vernis des tableaux de la galerie ; je compte les bouteilles de la cave ; j'inspecte les victorias et les breaks ; je me fais montrer les chevaux ; je passe la revue des grandes livrées. Les carnets à souches fondent sous mes doigts ; l'argent aussi, car c'est moi qui paie tout. Une seule personne pourrait voler ici : ton serviteur, et encore je déclare que ce ne serait pas facile.

Tu devines que je suis moulu quand vient le soir. La duchesse n'est jamais lasse, ni même maussade, de cette existence de directrice d'hôtel et de conservatrice de musée. Mais sapristi ! je commence à comprendre pourquoi le duc est resté à Paris, lui malin !

Je le comprends d'autant plus que j'ai appris un détail qui a son importance : le château et la terre de Clerval appartiennent à la duchesse. Les hypothèques dévoraient tout. Elle a payé rubis sur l'ongle, et ce pauvre duc couche dans des draps qui ne lui appar-

tiennent pas plus qu'à moi. Mais enfin il dort dans la demeure de ses pères qui, sans les millions d'Alexandrine Hertel, serait aujourd'hui démeublée et livrée aux chcuettes, ou à quelque financier isréalite.

Je suis bien logé, quoiqu'un peu tristement, à l'extrémité de l'aile Louis XIII, avec une sortie indépendante sur les jardins. C'est un privilège des plus extraordinaires à Clerval, où l'on est barricadé pendant la nuit, comme dans un château fort. Je pourrais courir le guilledou si, d'une part, je n'étais vertueux, et si, de l'autre, je ne tombais de sommeil.

Aussi, je te quitte. Peut-être qu'un jour, avec ma protection, tu seras invité chez nous. Ma faveur, toutefois, n'est pas encore solidement établie. On m'observe, on m'instruit ; parfois même on me cingle, sans avoir l'air d'y toucher, quand il n'y a personne pour entendre. Ces gens-là ont des formes, il n'y a pas à dire. Tout de même, c'est une drôle de vie que la mienne, en ce moment. Quoi qu'il en soit, *je te remercie.*

Philippe Hurault à madame veuve Hurault.

Clerval, le 2 juillet.

Chère mère, je dicte ma lettre dominicale pour vous à la meilleure, à la plus dévouée, à la plus charitable des femmes. Ces épithètes vous surprendront moins si j'ajoute qu'elles s'appliquent à une Irlandaise : Miss Mac Alister est son nom.

Je suis manchot pour deux ou trois jours. Il y a, dans ce château, des hectares de pavés de marbre qui sont très glissants quand on y marche et très durs quand on y tombe, ce que j'ai fait avant-hier. Pas d'autre mal qu'un poignet foulé, et c'est le droit, malheureusement. Je circule, je mange et je dors comme à l'ordinaire ; mais je ne peux pas écrire, et vous seriez mortes d'inquiétude, vous et Madelon, si le courrier de demain ne vous apportait pas de mes nouvelles. Soyez parfaitement tranquilles. Miss Mac Alister s'est constituée mon interne et me pose des bandages qui feraient l'admiration de tous les internes de l'Hôtel-Dieu. Elle ne s'en tient pas là, puisqu'elle

veut bien être le secrétaire de ce secrétaire provisoirement hors de combat. Dimanche prochain, je reprendrai la plume. Tout marche à merveille, sauf cet accident, qui m'apprendra qu'il faut veiller sur ses pas et sur ses actions dans un château historique.

Monsieur le duc va rentrer cette semaine, avec le reste des domestiques et des chevaux. Le château prendra son aspect normal et deviendra plus animé. Heureusement, je serai valide alors et pourrai remplir mes fonctions. Elles m'intéressent de plus en plus. J'ajoute que l'amitié quasi maternelle de Miss Mac Alister est, pour moi, infiniment précieuse dans la solitude de ma vie présente. Vous êtes une mère trop tendre pour n'en être pas un peu jalouse, mais une mère trop détachée de tout égoïsme pour ne pas vous en réjouir.

Celle qui tient la plume est heureuse d'offrir ses compliments à sa compatriote, et de lui affirmer que M. Philippe Hurault sera complètement remis de son accident sous très peu de jours. Obliger un jeune homme aussi recommandable et aussi sympathique est un plaisir non moins qu'un devoir pour la soussignée, sur qui madame Hurault peut compter en toute occasion.

K. MAC ALISTER.

Madame veuve Hurault à Miss Mac Alister.

Nancy, le 4 juillet.

C'est à vous que je répons, mademoiselle, pour vous remercier d'abord, et ensuite pour me réjouir que Dieu vous ait mise près de mon fils. Non seulement je ne suis pas jalouse de son affection envers vous, mais encore je vous cède de grand cœur une partie de mes droits maternels. Pour un jeune homme peu habitué au monde et à ses embûches, un poignet foulé n'est pas le seul accident à craindre dans un château comme celui de Clerval. Philippe est le plus dévoué des fils et le plus loyal des hommes ; seulement il a vingt-six ans et ne m'a jamais quittée. Il a fait son service militaire à Nancy ; nous nous voyions tous

les jours. Je ne crains rien pour son cœur, mais la tête tourne facilement à un jeune homme. Que Dieu nous préserve, lui de tout vertige, moi de tout chagrin !

Dites-lui que nous allons bien. *Nous*, cela signifie sa mère et sa cousine. Celle-ci est une jeune parente, petite-fille de la sœur de mon père, née d'un autre mariage entre Irlandaise et Lorrain, mariage encore plus vite brisé que ne fut le mien. Madelon est orpheline presque depuis sa naissance. Elle a grandi chez moi et remplace la fille que j'ai perdue. Philippe vous montrera sa photographie. Vous entendrez parler par ces jolis yeux l'âme ardente et pure, *that will never deceive*, pour employer la vieille langue de chez nous.

Mais voilà que je bavarde comme une vieille femme sans l'être tout à fait encore. Je finis par où j'aurais dû commencer. Puisse Dieu vous bénir pour la compassion que vous avez montrée à mon fils ! Oui, certes, en toute occasion, je compterai sur vous.

Philippe Hurault à sa fiancée.

Clerval, le 9 juillet.

C'est fini. Le bandage est ôté. Je peux t'écrire, Madelon, et te dire que je t'aime. Tu comprends qu'on ne dicte pas ces choses-là, même à Kathleen Mac Alister. Oui, mon enfant, elle s'appelle Kathleen !

Quand nous posséderons un château, je t'assure qu'il n'y aura pas de pavés en marbre, ni de salles d'armes de cent pieds de long. C'est là que je me suis flanqué par terre, sous les yeux des chevaliers bardés de tôle et, chose plus grave, sous les yeux d'Yvonne de Clerval qui a commencé par rire à en perdre la respiration. Toutefois, ayant vu ma grimace, — la douleur me mettait des larmes dans les yeux, — elle est devenue rouge comme une pivoine. Alors, tandis que la bonne Kathleen plongeait mon poignet dans l'eau froide, avec des *Dear me !* et des *Goodness !* qui sentaient à plein nez la verte Erin, l'enfant a disparu. Un quart d'heure après, elle revenait avec le docteur Galinier, qu'elle était allée chercher au village, toute

seule, nu-tête, et ramené presque au pas de course. Il me l'a raconté, malgré la défense faite. Qu'aurait dit la duchesse, si elle avait connu cette escapade? Mais ne penses-tu pas que cette jeune aristocrate est une rude petite femme?

J'ai mangé dans ma chambre pendant plusieurs jours et n'ai revu l'enfant qu'hier.

— Vous ne m'en voulez pas d'avoir ri? m'a-t-elle demandé. Pourquoi est-ce qu'on rit toujours quand on voit tomber quelqu'un?

— Mademoiselle, ai-je répondu, vos éclats de rire ont servi à quelque chose : le docteur Galinier les a entendus de chez lui et s'est mis en route. Donc je vous remercie. Grâce à vous, je n'ai pas souffert longtemps.

— Le docteur Galinier est une vieille commère, a-t-elle dit en haussant les épaules, plutôt contente que fâchée, en somme, de cette indiscretion qui la réhabilite à mes yeux.

Enfin, je connais mon duc! Il est arrivé hier de Paris, dans une automobile de trente chevaux, peint en gris, assez pareil à un torpilleur qui aurait des roues. Trente-cinq lieues en trois heures. Que doit penser l'ombre de Charles IX, qui vint coucher à Clerval et s'y reposer un jour des fatigues du voyage, se rendant de Sens à Montargis!

J'ai vu le gentilhomme-chauffeur débarquer de sa machine, assez poudreux, tu peux le croire. Mais je ne me suis pas montré, ni la duchesse, ni mademoiselle Yvonne. La prudente Mac Alister m'avait prévenu. Timoléon de Clerval n'aime pas qu'on le voie s'il n'est tiré à quatre épingles et luisant comme un sou neuf. Avant le dîner, en habit l'un et l'autre, nous nous sommes rencontrés sous le regard un peu malicieux de la châtelaine. Le duc a été d'une politesse humiliante. Il a fait trois pas au-devant de moi, m'a serré la main après un grand salut, m'a témoigné sa gratitude pour la peine que je veux bien m'imposer d'être leur secrétaire. Jamais je n'ai pris un tel bain de courtoisie, reçu une telle douche d'*infériorité*. On sentait la revanche de 1789. « Ah! tu veux de l'égalité, mon gaillard? Eh bien! on va t'en donner jusqu'à plus soif! » Il

sautait aux yeux qu'on ne m'aurait pas fait la moitié de tant de belles phrases si j'avais été seulement vicomte. Mais, mon Dieu ! que cet homme est distingué ! Kathleen ne l'a pas surfait.

Il est de bonne taille, un peu grisonnant, avec des favoris de diplomate, et un sourire muet, discret, correct, de grand panetier, ou de grand fauconnier, ou de grand quelque chose, habitué aux grimaces du favori dans le cabinet du Roi, aux grimaces de l'ambassadeur autour du tapis vert d'une conférence. En examinant ce sourire, on y trouve aussi la crispation de l'homme qui avale des couleuvres. Un vrai duc doit en avaler beaucoup de nos jours, surtout quand il est redevable à sa femme du couvert et du logement.

Son moindre geste est précisément celui qu'il faut avoir dans chaque occasion. Outre qu'il a cela dans le sang, et qu'il a chassé, dîné ou promené avec tous les rois et empereurs de l'Europe, cette bonne tenue est augmentée en lui par l'étude des maîtres. Toutes les soirées de sa vie parisienne se passent au théâtre, ce qui forcément, le rend un peu « comédien ». Mais il ne faut pas prendre ce mot dans le mauvais sens, qui serait fort injuste, appliqué à lui.

Sachant par Pierre d'Andouville qu'il prend encore plus de plaisir à faire jouer ses pièces qu'à voir jouer celles des autres, je lui ai parlé littérature dramatique, et nous avons été bons amis. Ce malheureux est allé voir toutes les œuvres, petites ou grandes, bonnes ou mauvaises, anciennes ou modernes, qu'on a jouées à Paris depuis la chute de Napoléon III. Il connaît tous les acteurs, toutes les actrices, tous les directeurs, tous les auteurs, tous les critiques, sans compter les peintres de décors, les costumiers, les fabricants de perruques. Il m'a promis un rôle dans une revue, — de sa composition, — qui sera le clou de la Grande Semaine du château de Clerval. Au fumoir, après dîner, il m'en a lu des couplets. Le plus extraordinaire, c'est que ses couplets sont bien. J'ai pu le lui dire sans servilité louangeuse. Il m'a remercié avec un sourire de jeune premier rappelé en scène. Lui sera le compère. La commère sera une certaine madame Le Remouleur, « qui ressemble à Angèle Poinset ».

Comme je n'ai pas l'avantage de connaître Angèle Poinset, il m'est impossible de me figurer madame Le Remouleur. Mais il est probable qu'elle rachète ce nom — bourgeois en apparence, noble en réalité, assurent certains auteurs — par un talent considérable. Sans cela, nous ne lui ouvririons pas nos portes.

La duchesse m'a parlé de son mari pour la première fois, le lendemain matin, et l'a excusé, pour ainsi dire, de ce cabotinage :

A une autre époque, il serait ambassadeur de France ; il pourrait dans un tel poste, rendre des services à son pays. Mais voyez-vous un ministre des affaires étrangères envoyant le duc de Clerval en mission ? Il n'en faudrait pas plus pour lui faire perdre son portefeuille, et tout pivote autour de cet argument sous le joli régime actuel.

Je n'ai rien répondu, ayant pris la ferme résolution de ne jamais parler politique avec ces gens, dont, après tout, je ne puis exiger qu'ils soient républicains. D'ailleurs, il y a bien quelque chose à dire sur cette exclusion absolue des « classes dirigeantes » qui, en voyant les choses froidement, ont leur utilité dans une nation.

C'est tout au moins l'avis d'un pharmacien qui a vendu, paraît-il, certaines « pilules rafraîchissantes » à la dame de céans, et n'a pas craint de faire figurer ce nom aristocratique en tête du livre d'or de sa clientèle. Résultat, une lettre curieuse au courrier d'hier : « Madame la duchesse, permettez à un inconnu de vous demander si, réellement, les pilules d'Un Tel sont un produit sérieux et efficace... » Le signataire, capitaine au long cours retraité, donne son adresse à Marseille et envoie un timbre. Ainsi, malgré la nuit du 4 août 1789, malgré la Déclaration des Droits de l'homme, malgré la Terreur, malgré la guillotine, voilà un gaillard qui ne se croira bien purgé qu'après avoir eu l'exemple de l'ancienne noblesse pour faire tomber ses hésitations ! Je lui ai renvoyé son timbre collé sur une feuille blanche. N'es-tu pas effrayée de l'importance et de la délicatesse de mes fonctions ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai pas le temps de souffler. Nous sommes maintenant sur le pied de

guerre : trois chefs à la cuisine ; quatre valets de pied, deux maîtres d'hôtel, le valet de chambre du duc ; cinq ou six caméristes, lingères, lessiveuses ; deux petits grooms : cela peut s'appeler une maison. Les trois jardiniers font ménage à part, ainsi que les deux gardes. Joins à cela quinze chevaux et une huitaine d'hommes à l'écurie. Ceux-là ont leur *popote* ; on ne les voit jamais que sur le siège. Enfin les deux chauffeurs vont manger à l'auberge du village. Ce sont des êtres supérieurs qui se donnent des airs de polytechniciens, et n'accepteraient pas d'aller porter une lettre à la poste. Les billets de mille fondent dans mes mains ; je ne les regarde plus. Et la duchesse passe dix minutes chaque matin à signer les bons de ses livres à souche.

Au revoir, Madelon, j'ai peur de t'ennuyer avec toutes ces histoires. Il me reste à peine le temps de te dire que je t'aime. Embrasse une fois maman et garde le reste.

Madelon à Philippe Hurault.

Nancy, le 11 juillet.

Tes histoires ne m'ennuient pas, mon Philippe, sans compter qu'elles intéressent ta mère au suprême degré. Cependant, une autre fois, conserve au moins une demi-page pour me dire que tu m'aimes. Dans mes lettres, si je m'écoutais, toutes les lignes, y compris la dernière, ne te diraient pas autre chose.

Hélas ! je m'aperçois d'une chose horrible, mais inévitable ! Tu n'as plus le temps de penser à moi, qui n'ai pas, dans mon humble petit cerveau, d'autre pensée que la tienne. En quelques jours tout a tellement changé ! Mille devoirs, vingt ou trente personnes, te séparent de moi. Tu te fatigues, tu te précipites, tu tombes..., et ce n'est pas moi qui te pose des compresses qui cours chercher le médecin. Pas même cela !

Chéri ! tu avais des larmes dans les yeux à force de souffrir ! Penses-tu que les miens sont restés secs?... Ah ! je tâche d'oublier ces heures affreuses. Comme je suis jalouse de la bonne Miss Mac Alister ! Et aussi un

peu jalouse de la gentille mademoiselle Yvonne. Je suis jalouse de ces êtres qui ne soupçonnent pas mon existence... Mais tu vas me gronder encore.

J'ai un peu peur de toi, maintenant ; je me sens plus timide quand je t'apporte mon amour. N'ai-je pas l'air d'une pauvre fille de la campagne apportant un panier d'œufs au caissier de la Banque de France ?

Enfin, tu sembles fort heureux et je tâche de m'en réjouir. Je tâche même de m'amuser de ce qui t'amuse. J'approuve tes réflexions et suis toute fière que tu les communicates à une pauvre ignorante de mon espèce, qui ne sait que t'aimer.

Je fais, moi aussi, des réflexions. Ce duc qui n'est pas chez lui dans son château ; cette duchesse dont la bourse et la vie intime semblent appartenir au public ; cette lutte perpétuelle contre le vol et la tromperie, tout cela diffère tellement de ce que je m'étais figuré ! Faut-il croire que la haute noblesse n'est plus qu'un vain mot ? Faut-il penser, au contraire, ainsi que tu parais le découvrir, que l'égalité républicaine est une illusion ? Qu'y a-t-il de vrai ici-bas ?

Une chose, mon Philippe : l'amour dévoué, unique, absolu, comme celui que j'ai pour toi.

J'y reviens toujours. Que veux-tu ? Ce n'est pas de ma faute. Le laboureur ne peut parler que de sa moisson. La Carmélite ne peut parler que du ciel. Moi je ne peux parler que de mon amour.

Philippe Hurault à madame veuve Hurault.

Clerval, le 16 juillet.

Même les dimanches ne sont plus des jours de repos, chère mère. Ce matin, à sept heures, j'étais à cheval, escortant le duc et mademoiselle Yvonne. Un groom suivait à quarante pas. J'imagine que nous avions iort bon air. J'aurais voulu pousser la promenade jusqu'à Nancy, défilér en cet appareil sous votre fenêtré où, naturellement vous auriez été accoudée, avec une jeune personne de ma connaissance auprès de vous. J'espère qu'elle m'aurait trouvé bonne mine sur ma grande jument grise. Le duc m'a dit :

— Vous montez un peu « en cuirassier », jeune homme, mais votre assiette est remarquable.

Peut-être vous devinez ma réponse :

— Rien d'étonnant si je monte « en cuirassier ». Mon père est mort avec sa cuirasse sur le dos.

Tandis que le noble cavalier s'inclinait sur sa selle, juste comme il fallait, sa fille a ajouté, les yeux brillants :

— Mon frère aussi est un brave. Il a reçu la médaille militaire le printemps dernier.

— Je le sais, mademoiselle. Même il l'a reçue pour avoir sauvé la vie de mon meilleur ami. Je vous félicite d'être une sœur de héros.

— Et moi, je vous félicite d'être un fils de héros.

Le duc a regardé sa fille avec étonnement, car il n'a pas le don de la faire parler ; je soupçonne qu'il ne la trouve pas amusante. Avec moi il peut parler théâtre, et il ne s'en fait pas faute, ce qui, par contre, ne semble pas amuser la jeune Yvonne. Mais elle adore ces chevauchées matinales et l'on ne peut pas tout avoir, comme elle le dit fort judicieusement. Nous allons sortir chaque matin à la fraîcheur, avant le *rapport*, ainsi que l'époux de la ponctuelle Alexandrine appelle ces conférences quotidiennes, avec une pointe d'ironie. Ce n'est pas lui qui signera jamais des bons à souche pour éviter le gaspillage.

Tout en équitant, nous cherchons de nouveaux effets pour la Revue en préparation. Je pense que c'est ma réplique à propos de cuirasse qui a donné au duc une idée dont je me réfoutis fort peu. Il s'agit de me faire paraître en scène avec une armure complète sur le dos.

— Je tiens ma situation, a dit l'auteur tout excité. Vous revenez des croisades, et trouvez le mobilier de votre château saisi par les huissiers. La châtelaine s'est placée en qualité de dame de compagnie chez la chanoinesse de Pontbreton. Il faut vous dire que celle-ci est un type célèbre dans tout le pays. D'ailleurs vous en jugerez, car elle vient dîner ce soir.

C'est notre premier grand dîner. Le menu est formidable. J'en sais quelque chose, car je viens de le copier dix-huit fois, ce qui m'a ramené aux plus mauvais

jours du collège et des pensums. Déjà il m'avait fallu écrire les invitations, ce qui n'est pas un exercice propre à développer l'intelligence.

Au moment où je calligraphiais ma douzième truite saumonée sauce verte, le duc est entré dans mon petit bureau-salon par la porte vitrée qui donne sur le jardin. Il était accompagné de sa fille. Tous deux, évidemment, trouvaient l'après-midi dominicale un peu longue et visitaient mon établissement pour se distraire. Le duc m'a offert un cigare et s'est assis sur mon divan. Sa jeune compagne s'est mise à fureter dans tous les coins. Pas un livre, pas un bibelot, pas un cadre n'a échappé à son attention.

— Votre mère, monsieur Hurault? m'a-t-elle demandé en considérant votre photographie.

Puis, examinant au grand jour celle de Madelon :

— Ah ! vous avez une sœur?

— Pas tout à fait, mademoiselle, mais peu s'en faut ; nous avons grandi ensemble, et nous sommes cousins.

— Comme elle est jolie !

— Voyons? a fait le duc.

Il paraît que Madelon ressemble à une certaine ingénue du Vaudeville, connue pour sa beauté. Veuillez le lui dire, sans y ajouter mes félicitations. C'est l'ingénue que je félicite. Mais que « ma cousine » n'aille plus se figurer que personne ici ne connaît son existence. Heureuse créature ! Elle a été admirée par un duc ! J'ai été superbe d'indifférence, et nul ne s'est douté du rôle que mademoiselle Madelon joue dans ma destinée.

Cette visite m'a fait perdre une demi-heure, et voilà mon valet de chambre qui prépare mon habit et verse mon eau chaude... Ne vous semble-t-il pas que vous lisez la prose d'un jeune millionnaire?

J'achève ma causerie. Les invités sont partis ; les portes extérieures fermées et verrouillées, sauf la mienne. Minuit sonne ; mais je veux que ma lettre aille à la poste demain. Dans cette maison, il faut que je me résigne à me passer de sommeil.

Au lieu d'un dîner, nous en avons eu deux. A huit heures et demie, la chanoinesse de Pontbreton brillait encore par son absence. Elle devait s'asseoir à la

droite du duc, son âge égalant la noblesse de sa race, et aussi, malheureusement, sa pauvreté. Remanier toutes les places ne fut pas très commode. A neuf heures moins un quart, on se mettait à table. Tout était desséché ou brûlé. J'ai rarement fait un plus mauvais repas. Soudain, comme on prenait le café, — les six fenêtres du salon étaient ouvertes, — quelqu'un s'écrie : — Voilà Zoé !

Les hommes se précipitent vers le perron, éclairé par de puissants réflecteurs. La nuit était claire, assez fraîche, avec une rosée abondante. Une calèche à un cheval, modèle 1830, vient s'arrêter devant les marches. Sur le siège à côté du cocher en chapeau de paille, une forme humaine enveloppée d'une simarre de velours bleu clair rehaussée d'hermine, et coiffée d'une casquette plate, surexcite au plus haut point notre curiosité. Le personnage au manteau royal quitte sa banquette, un peu péniblement, ouvre la portière. Une petite femme ratatinée, emperruquée, mise comme une pauvre, appuie sa main sur la manche du duc et s'est avancé.

— Bonsoir, mon cousin, prononce la comtesse Zoé de la voix rauque et sans sexe de certains vieillards.

Puis, sans attendre les paroles de bienvenue :

— J'espère que vous n'avez pas eu froid, Casimir ?

Casimir est le jardinier, le valet de pied et le maître d'hôtel de la chanoinesse, voire même son frère de lait. Quant à l'homme au chapeau de paille, c'est son fermier, son unique fermier, hélas ! qui lui prête son cheval et conduit sa voiture quand « mademoiselle » fait une sortie. (Jamais on n'a pu lui faire comprendre qu'une femme non mariée puisse être « madame la comtesse », de par son canonicat.)

Zoé, tout en montant le perron, nous explique ses aventures. Coco s'est déferré en route. Casimir a couru chercher un maréchal et s'est mis en transpiration, chose dangereuse pour un asthmatique de soixantedouze ans. Par bonheur, la chanoinesse avait sa sortie de bal. Moi j'aurais fait monter Casimir dans la voiture plutôt que de lui prêter mon hermine. Mais je ne suis pas cousine d'un duc, chanoinesse encore moins.

On a remis un couvert pour la dernière descendante

des Pontbreton, et tout le monde est allé la voir dîner, ce qu'elle a trouvé fort naturel. Nous étions entre nous, c'est-à-dire tous comtes ou marquis du voisinage, connus de Zoé ; car nous faisons une politesse à la « société » du pays, avant d'aborder la grande fête avec le monde plus mêlé qui va bientôt remplir les trois étages du château.

— Qui est ce jeune homme ? a demandé tout à coup la chanoinesse, en fixant sur mon humble personne ses yeux noirs, encore vifs.

J'étais resté là par curiosité, devinant d'instinct que j'avais devant moi un échantillon de ce qu'étaient les grandes dames à l'époque où elles tiraient leur grandeur d'elles-mêmes, non pas de leur argent ou de la réclame des journaux.

La duchesse a murmuré quelques paroles à l'oreille de son auguste parente, qui a pris son face-à-main et l'a braqué sur moi, comme si j'avais été une des figures de la tapisserie. Cet examen terminé, elle a fait un signe que le duc a compris, et l'on m'a présenté.

— Vous êtes bien jeune, monsieur ! a déclaré ce débris vénérable, après un examen supplémentaire qui a paru amuser beaucoup la compagnie.

— Madame, ai-je répondu, en admirant tout à l'heure vos bontés pour Casimir, j'ai désiré pour la première fois de ma vie avoir des cheveux blancs.

— Hé ! monsieur, a-t-elle riposté avec un peu de surprise, vous parlez aux femmes comme on leur parlait autrefois.

Pour me récompenser, elle m'a tendu la main que j'ai baisée, tâchant de me figurer ce que devaient être les manières de la Cour de Charles X. En me relevant, j'ai vu le dos d'une personne qui s'enfuyait. C'était mademoiselle Yvonne qui cherchait sans doute un coin désert pour éclater de rire.

N'importe : il est heureux pour une jeune demoiselle de ma connaissance que Zoé de Pontbreton n'ait pas cinquante ans de moins.

J'embrasse cette jeune demoiselle, et vous aussi, chère mère. Dieu, que j'ai les paupières lourdes. Et dire qu'il faudra être à cheval dès sept heures du matin !

Nous autres bourgeois n'avons pas le secret tout aristocratique de la vie sans sommeil.

Yvonne de Clerval à son frère Jean.

Clerval, le 21 juillet.

Maman me dit que tu te plains de mon silence. Elle est raide, celle-là ! Tu ne réponds jamais à mes lettres ! Mais je suis bonne fille, « sous une enveloppe un peu fruste », pour parler comme papa, qui me gâte à faire frémir. La cousine Zoé n'y apporte pas tant de formes. Elle a dîné ici hier et m'a dit en face que j'étais presque aussi mal élevée que mon frère. Mets dans ta poche ! Tout ça parce qu'elle est arrivée à dix heures, pour se mettre à table à huit (quelque chose avait cassé dans son cheval), et qu'elle avait donné sa sortie de bal à Casimir, crainte qu'il s'enrhume, et que j'ai dit que je ne savais pas que la mi-carême était si tardive cette année. (Sac-à-Malice me ferait recommencer cette phrase si elle voyait ma lettre, veux-tu parier ?) Avec ma guigne ordinaire, les vingt personnes qui étaient là se sont arrêtées de parler tout à coup, comme au commandement, exprès pour laisser entendre ma trop juste remarque. C'est alors que toi et moi avons reçu la décharge à deux coups du compliment rapporté plus haut.

On a conduit en cortège la dernière des Pontbreton au réfectoire, et on l'a regardée manger, comme si c'eût été la reine Victoria, ce qu'elle a trouvé le plus naturel du monde. Elle n'en a pas perdu un coup de dent. Par bonheur, nous avons eu un intermède, à la façon du Cirque. Tout en dévorant des choses froides et immangeables, elle a découvert ton protégé Philippe le Bel dans un coin ; immédiatement, elle a tiré dessus, et papa s'est empressé de le lui présenter dans les formes. Le noble étranger a été à la hauteur ; il a tourné à la haute et puissante dame un compliment qui paraissait pillé dans Corneille ; sur quoi, elle lui a donné ses ongles à baiser. J'ai tellement cru voir Chimène en flirt avec le Cid qu'un de mes fous rires m'a pris, et que je me suis sauvée, moitié pour ne pas me

faire attraper de nouveau, moitié parce que certains spectacles « ne sont pas faits pour les yeux d'une jeune fille », comme dit Kathleen Mac Alister.

Malheureusement pour Chimène, le Cid aime ailleurs. J'ai pincé son secret, qu'une lettre de sa mère à Kathleen (encore une victime de ce jeune homme dangereux !) m'avait laissée entrevoir. Faire pénétrer papa dans le sanctuaire de l'étranger, y pénétrer à sa suite, reluquer les photographies du secrétaire, — c'est du meuble ou de l'homme, à ton choix, que je te parle, tu comprends que ce fut pour ta sœur un simple jeu d'enfant. Du premier coup, j'ai mis dans le mille, en faisant celle qui croyait que c'était sa sœur. Il m'a détrompée, chose d'autant plus facile que Kathleen m'avait dit qu'il n'a pas de sœur. Et j'ai cru avoir sous les yeux une tomate ornée de moustaches blondes. Ça doit faire mal de rougir si fort !

« Ils ont grandi ensemble ! » Moi, je te parie qu'ils sont fiancés. C'est écrit sur le nez de la demoiselle, fichtrement jolie, soit dit en passant. Ce serait le cas d'employer ta phrase : « Il ne va pas s'embêter ! » si toutefois elle est convenable. Avec toi, on n'est jamais sûr. Une brune délicieuse, mais habillée !... J'espère qu'il va prendre des leçons chez nous, pour les futures toilettes de sa future.

Quoi qu'il en soit, la cousine de Pontbreton peut se fouiller, à moins que Philippe le Bel ne soit ébloui par l'aurole de sa noblesse. Comme il reçoit le *Temps*, je suppose qu'il est républicain. Papa ne parlant jamais politique, pour la bonne raison qu'il parle toujours théâtre, aucune discussion n'est à craindre.

Naturellement, on prépare une revue et l'infortuné Hurault va, j'en ai peur, accepter d'entrer dans une de nos armures pour faire un Croisé qui a manqué le paquebot à Ptolémaïs. Papa, jusqu'à présent, n'avait pu trouver personne pour endosser un complet de cinquante kilos. Tous ces messieurs se défilent quand il le leur propose, même les plus grands et les plus forts. Aussi le nouveau secrétaire est devenu premier favori. Papa l'invite à se joindre à nos promenades. Il monte comme un capitaine de gendarmerie, et écrase un peu Calypso. Mais ça m'amuse de cavalcader entre deux

hommes, ni plus ni moins qu'une demoiselle à marier. Et puis j'aime que le seigneur Philippe me mette à cheval. Je sens qu'il me porterait debout sur sa main, à bras tendu. Nous sommes bons camarades, bien qu'il montre un peu trop qu'il a peur que je m' imagine qu'il oublie qu'un abîme nous sépare. Encore une phrase avec trop de *que* ! C'est drôle comme ils vous viennent sous la plume quand le sujet vous inspire !

Les Parisiens n'ont pas encore débarqué ici. On fait les environs, pour être tranquilles ensuite. C'est mon meilleur moment, parce que la province est convenable et qu'on ne m'envoie pas coucher en sortant de table, rapport aux conversations trop risquées. L'ennuyeux, par exemple, c'est qu'il me faut serrer la bride à mon argot. Toutes ces demoiselles, sauf deux ou trois, parlent comme les *Oraisons funèbres* de Bossuet. Quant aux hommes, jeunes ou vieux, Clerval les impressionne et je ne déteste pas ça. Les invités de la grande série affectent de ne pas s'apercevoir qu'ils ne sont pas dans un chalet bâti l'année dernière. Sans être poseuse, j'estime qu'il faut être polie, non seulement pour les personnes, mais aussi pour les choses. Ne trouves-tu pas ? Sous ce rapport, monsieur Hurault est parfait. Il n'est pas encore blasé, et nous parle chaque jour de ses découvertes archéologiques. Il est très fort en architecture et en histoire ; du moins, il est beaucoup plus fort que nous (sauf maman !) ce qui revient au même. Il est tout à fait gobé par « madame la duchesse » dont il admire les travaux de tout genre. S'il se tire bien de l'épreuve de l'armure, entre papa et lui c'est à la vie, à la mort.

Tout de même, je crois que « l'administration locale » se défie un peu de la Revue. On va corser le programme. Il y a eu quelques discussions, papa éprouvant le désir manifeste de remplir l'affiche à lui tout seul. Maman a dit que c'était de mauvais goût. Alors papa a proposé *l'Eté de la Saint-Martin*. Alors maman a pincé les lèvres et a proposé *le Gendre de Monsieur Poirier*. Alors papa a appelé maman : « Ma chère Alex », maximum d'invective dans sa bouche, comme tu sais. Toi qui connais tant de comédies, tâche de me dire pourquoi *l'Eté de la Saint-Martin* fait grimper

maman, et pourquoi *le Gendre de Monsieur Poirier* met papa aussi hors de lui que la chose est humainement possible.

Finalement on va jouer *le Caprice*, de Musset. Maman a dit :

— Voilà un rôle tout indiqué pour madame Le Remouleur, si elle n'est pas épuisée par son rôle de commère.

Sans doute, c'était encore une malice trop difficile à saisir pour ma faible intelligence. Mais papa ayant obtenu qu'on ferait venir une actrice dont j'ai oublié le nom pour « mettre en scène », il s'est retiré content et calmé. Reste à savoir qui jouera *le Caprice*. Pas moi, pour sûr.

P.-S. — Je viens de rigoler si fort qu'il faut que je te le dise. Philippe le Bel m'avait demandé avec son air le plus ingénu, pendant une promenade équestre, s'il y a un jardinier fleuriste dans les environs. Je lui ai fait avouer, — sans trop de peines, tu penses, — qu'il voulait envoyer ces fleurs « à sa mère ». Naturellement, j'ai fait intervenir l'administration locale qui a donné l'ordre au jardinier de mettre une bourriche de roses à la disposition de ce jeune diplomate. Plus naturellement encore je me suis arrangée pour voir l'adresse de la bourriche, confiée au messager qui va chaque jour à la gare. De patientes investigations m'ont fait découvrir que la mère de notre ami Hurault se nomme mademoiselle Madeleine Cormeroy, et c'est après-demain Sainte-Madeleine. La jolie brune va baiser ces fleurs avec ivresse, et Philippe Le Bel se frotte les mains, tout fier du succès de sa ruse.

Tu essayerais en vain de le convaincre que je ne suis pas une petite oie blanche, au cœur affectueux.

Philippe Hurault à Madelon.

Clerval, le 21 juillet.

Bonne fête, ma bien-aimée ! Quand nous serons riches, tu auras un beau présent le 22 juillet. Demain, tu n'auras que de belles roses. Puissent-elles t'arriver pas trop fanées ! Elles me coûtent cher, car elles me coûtent un mensonge. Mentir pour une fortune ?

Jamais ! Mentir pour que ma bien-aimée ait des fleurs, — mes fleurs —, le jour de sa fête ? Oui, mademoiselle. Et avec quel talent j'ai joint la rouerie au mensonge !

De mon air le plus candide, j'ai demandé à la charmante Yvonne, — car elle est charmante, — s'il existait un fleuriste à Clerval ou dans les environs. Ça, c'était la rouerie. Puis j'ai ajouté, — voilà le mensonge, qu'il s'agissait d'un bouquet pour maman. Comme de juste, les parterres du château ont fourni les roses désirées.

Tu vas me dire qu'il était beaucoup plus simple de déclarer tout bêtement que je désirais envoyer des fleurs à ma cousine ? J'en étais empêché par une sorte de pudeur. Je ne veux pas qu'on sache, ni même qu'on *se doute*. Il me semble que notre amour serait profané, s'il était connu de ces gens dont le cœur est pris tout entier par les préoccupations mondaines. Croient-ils à l'amour ? Comprendraient-ils le nôtre ? Ne s'en moqueraient-ils pas ?

Gardons nos secrets, chérie, et que Dieu te bénisse ! Respire dans ces roses mes vœux et mon baiser.

Oh ! qu'ils sont singuliers, tous ceux qui m'entourent ! Dans ma lettre de dimanche, tu as vu apparaître la comtesse Zoé. Pas seulement singulière, celle-là, mais tout à fait folle. Écoute plutôt.

Mardi matin, je reçois un billet de cette noble et antique demoiselle réclamant ma visite, le plus tôt possible avec défense, sur mon honneur, d'en parler à qui que ce soit du château. Hier, j'étais sorti à cheval pour aller voir une coupe : c'était l'occasion. De la forêt, je pousse jusqu'à Pontbreton. Joli manoir dont il ne reste qu'un morceau, avec une tourelle qui donne le sceau vigoureux et élégant du xvi^e siècle. Mais quel délabrement au dehors, quelle pauvreté à l'intérieur !

Casimir était là pour prendre ma monture. Il n'avait plus sa sortie de bal, heureusement : Calypso m'aurait cassé les reins. Une petite vieille, juste le pendant de Casimir, m'a introduit dans le salon au dallage de marbre, — moins bien encaustiqué que les nôtres, n'aie pas peur, — où la chanoinesse m'attendait, raide et sévère dans son fauteuil. J'ai examiné ma

conscience, tout en prenant possession du tabouret qui m'était désigné. Je me sentais sur la sellette, et, chose plus grave, je sentais la sellette un peu vermoulue craquer sous un fardeau trop lourd. Entre la chanoinesse et moi s'établit alors ce dialogue que je sténographie, en te demandant par avance de compatir à mes tourments. Car j'ai souffert, tantôt suffoqué par l'envie de rire, tantôt blessé jusqu'à la moelle de ma modestie. Hélas ! pourrai-je encore être modeste, désormais ?

ZOË. — Monsieur, j'ai réfléchi à notre rencontre de dimanche soir. Mon âge me rend plus clairvoyante que... certaines personnes, en même temps qu'il me donne le droit d'admonester les gens avec plus de franchise. Vous avez, au surplus, ma parole, comme j'exige la vôtre, que l'entrevue de ce jour restera entre nous deux.

MOI. — Tout ce que vous me ferez la grâce de me dire sera reçu par moi avec reconnaissance, écouté avec respect, conservé avec discrétion.

ZOË. — Cet air de bonne compagnie avec lequel vous parlez aux femmes est perdu aujourd'hui. Je vois que je ne m'étais pas trompée sur votre compte. Mais venons au fait, et laissez-moi dire vous une histoire. Vous avez l'esprit assez délié, pour me comprendre à demi-mot.

Certain jeune homme de grande famille, ruiné par des événements en dehors de son pouvoir, pénétra dans un intérieur opulent sous l'étiquette fausse d'un nom bourgeois, en qualité d'intendant. Il était beau, distingué ; la race éclatait en lui comme les dorures d'un habit de cour sous un manteau en loques. Ses sentiments étaient les plus nobles du monde. Il arriva ce qui devait arriver. Dans le château vivait une jeune fille qui conçut pour lui un attachement passionné. Ils s'épousèrent ; après quoi, pouvant désormais tenir son rang dans le monde, le gentilhomme reprit son nom et son titre. Que dites-vous de mon histoire, monsieur ? (Elle ne m'avait pas quitté des yeux, attentive à lire sur mon visage la confusion d'un intrigant dont les desseins sont découverts.)

MOI. — Je connais votre histoire, madame la comtesse, pour l'avoir lue quand j'étais plus jeune. Soit

dit en passant, tous les romanciers venus depuis l'ont refaite, les uns dix fois, les autres vingt. Mais elle n'a aucun rapport avec la mienne. Je ne suis pas le marquis Hurault de Quelque Chose. Le duc de Clerval n'est pas un ancien corsaire retiré après fortune faite, et surtout il n'a jamais frustré mon grand'père d'un million. Enfin, mademoiselle Yvonne a quatorze ans...

ZOÉ. — D'abord, elle en a quinze : on la rajeunit. Ensuite, avec l'éducation qu'on lui donne, toutes les folies sont à craindre.

MOI. — Pardonnez si mon opinion diffère de la vôtre. Mademoiselle Yvonne est une des jeunes filles les moins capables de folies que je connaisse. D'ailleurs, je doute qu'on puisse découvrir la « Marguerite » du *Roman d'un jeune homme pauvre*, au commencement du *xx^e* siècle, dans aucune famille de millionnaires du sol français.

ZOÉ. — Vous n'en savez rien. Le tout serait de découvrir un marquis de Champcey d'Hauterive. Et, précisément, cher monsieur, quel que soit votre nom véritable, vous êtes cet homme-là !

MOI, *sur un ton plaisant*. — Mais alors, madame la comtesse, en admettant que je sois marquis, ou seulement comte, en admettant que mademoiselle Yvonne partage votre bienveillance à mon égard, et en admettant qu'on lui permette de se marier aussi jeune, quel inconvénient verriez-vous à cette union ? Car je devine que la question de fortune est sans importance pour vous.

ZOÉ. — Certes, j'ai fait mes preuves à cet égard. J'aurais pu épouser un bourgeois très riche... Mais revenons à ce qui m'occupe, et laissez-moi vous confier le secret désir de mon pauvre vieux cœur. Je suis la dernière Pontbreton. Quoi de plus naturel que de tester en faveur du gendre de mon neveu Clerval ? Avec ce château facile à restaurer (hélas ! infortunée chanoinesse !...) le mari d'Yvonne reçoit le nom et le titre. Marquis de Pontbreton ! Savez-vous, monsieur, que les Pontbreton et les Clerval se pillaient mutuellement leurs domaines au *xii^e* siècle, et que ce fut le roi saint Louis qui les réconcilia le soir de Taillebourg ? J'ajoute (ceci accompagné d'une moue fort drôle) que, s'il y eut quelque fâcheuse mésalliance dans une

des deux maisons, ce ne fut pas dans la mienne.

MOI. — Le désir que vous exprimez est bien digne d'une âme comme la vôtre. Il est pénible de penser qu'on emportera son nom avec soi.

ZOÉ. — A la bonne heure. Mais encore faut-il que je trouve un petit-neveu disposé à quitter son nom pour prendre le mien. S'il en était autrement, quel désespoir pour la fin de ma vie ! Aussi, je suis trop loyale pour le cacher, tout mariage sans substitution m'aurait pour implacable adversaire. Voilà, monsieur, de quoi j'ai désiré vous entretenir.

J'avais compris ; et toi aussi, Madelon, tu viens de comprendre. La chanoinesse a découvert en moi quelque grand seigneur déguisé, venu pour enlever la jeune Yvonne au nez et à la barbe de ses parents. Elle n'y mettra nul obstacle, au contraire, si je dois être le père de petits Pontbreton plus ou moins nombreux. Si, en revanche, je m'obstine à conserver le titre et le nom que je tiens de mes ancêtres, la comtesse Zoé dévoile mes intrigues et les empêche d'aboutir. Et, afin que je n'en ignore, elle me le dit, parlant à ma personne.

Qu'elle soit un peu folle, tu n'en es plus à t'en apercevoir. Mais j'éprouve un infini respect pour cette vieille femme qui a souffert, lutté, rêvé, désiré, appréhendé, bâti des châteaux en Espagne pendant trois quarts de siècle, sans que l'idée de l'argent ait occupé son esprit pendant une seconde. Perpétuer son nom, voilà tout ce qui l'occupe. C'est beau, après tout, cette vieille race, quand elle est restée ce qu'elle doit être, quand le souci du passé et de l'honneur tient dans ses ambitions la place que tient dans les nôtres le souci de la fortune. La Révolution, dans l'œuvre, peu à peu, cause la disparition de cette espèce, aurait peut-être dû en conserver des spécimens, comme les Américains réservent, sur certains territoires, de grands espaces pour servir de refuge aux échantillons presque disparus des hôtes majestueux de leurs forêts vierges. Mais je n'ai pas fini de te conter ma visite à la chanoinesse.

La voyant troublée, agitée à l'excès, j'ai craint que cet esprit sans équilibre ne fasse éclater un beau jour

quelque maladresse qui nous rendrait, elle et moi, la risée du château. Pour la calmer j'ai tiré ton portrait de ma poche.

— Madame, ai-je dit, je vais confier un secret à votre honneur. Je suis fiancé. Voici le portrait de celle que j'aime.

Là-dessus, j'ai ouvert le médaillon et mis ton image sous ses yeux. L'effet salutaire s'est produit aussitôt.

— Charmant visage ! a déclaré la chanoinesse. Quel que soit son nom, — je ne veux pas le savoir, — il saute aux yeux qu'elle est de bonne race... Mais alors, qu'êtes-vous venu faire à Clerval ?

— Gagner quelque argent, ai-je répondu avec une certaine honte d'avoir à prononcer un pareil mot dans un pareil lieu. Nous ne sommes pas riches...

Elle m'a interrompu par un soupir où j'ai senti une bienveillante pitié :

— Ah ! oui, l'argent !...

L'important c'est qu'elle va chercher ailleurs un mari pour sa nièce et un continuateur pour son nom. Et, sans le savoir, elle a conquis mon amitié, parce qu'elle a dit que tu es belle et parce qu'elle sait que nous nous aimons. Ce noble cœur est digne de partager nos secrets, ne trouves-tu pas ?

Voilà une longue lettre, et cependant ma besogne est lourde. On va chasser bientôt. Ici, nous ne sommes pas de grands chasseurs, mais néanmoins on prépare une « ouverture » à une quinzaine d'invités appartenant aux deux sexes. Il faut préparer les chambres qui ont toutes des noms où je commence à me reconnaître. Il y a « la Montpensier », la « petite Montpensier », la « Judith », la « Montespan », la chambre « des Verdures », la chambre « des Cousines ». Ces noms viennent d'une tapisserie, d'un portrait, d'un souvenir. Quelquefois, on ne sait pas d'où ils viennent. Les étages aussi ont leurs noms : celui des « Astrologues », celui des « Écuyers ». Selon les cas, les habitants de ces chambres sont séparés les uns des autres par un kilomètre de galeries et cinquante marches d'escalier, ou par une simple porte. J'imagine que l'attribution des billets de logement doit réclamer tout le tact et toute

l'expérience de la duchesse. Mais elle possède ces deux qualités, surtout la seconde, à un point qui excite de plus en plus mon admiration.

Madelon à Philippe Hurault.

Nancy, le 23 juillet.

Merci de ta lettre, merci de tes roses ! Les pauvrettes sont arrivées presque mortes de fatigue, après un tel voyage. Un bon bain les a remises. Maintenant elles éblouissent, elles embaument. Cher, tu n'as pas tout à fait menti en disant qu'elles étaient pour ta mère, à qui je les ai *prêtées*, sauf une que je garde sur mon cœur. Pour que chacun de mes mouvements me fasse sentir sa présence, je lui ai laissé une petite épine. Ainsi je porte le cilice parfumé de la dévotion à mon amour, en attendant que je porte sa couronne, à tous les yeux visibles.

Mais comme tu changes, mon Philippe ! Non, je ne veux pas te dire que tu es changé en mal : tes roses me disent le contraire. Mais tu deviens diplomate, toi qui l'étais si peu ! J'imagine qu'il faut être diplomate pour vivre au milieu du grand monde. Aussi je te pardonne, pourvu que tu ne sois jamais diplomate avec moi, « ta petite ».

Je te pardonne aussi d'être moins modeste, car j'ai toujours trouvé que tu l'étais trop. Comme je la comprends cette charmante vieille qui te prend pour un noble seigneur déguisé ! Je l'adore (c'est de la chanoinesse que je parle en ce moment). Désormais, la voilà notre confidente et notre amie, après avoir été ma plus cruelle ennemie, puisqu'elle voulait t'enlever à moi. Je ne m'étonne pas que tu l'admires et qu'elle émousse tes armes, fier républicain ! Vas-tu changer, même sous ce rapport ? Là, par exemple, je te laisse tout à fait libre. Comment pourrai-je être républicaine puisque j'ai un roi : Philippe le Bien-Aimé.

T'invitera-t-on aux chasses ? D'une part, je le voudrais, car c'est ton plus grand plaisir. De l'autre, j'ai peur d'un accident au milieu de cette fusillade. Te souviens-tu de ma première lettre, qui m'a valu d'être

grondée pour « ma jalousie? » Mon rêve était de te savoir enfermé, invisible, avec tes livres de compte, ou bien courant les bois et les métairies pour faire ton métier d'intendant. Seigneur ! il est loin, mon rêve ! Le duc veut te faire jouer la comédie ; sa fille vient fureter dans ton bureau ; la chanoinesse veut te transformer en marquis. Et voilà juste un mois que tu es à Clerval ! Oh ! comme tout cela t'amuse au fond, cher Philippe ! Hélas ! ne dois-je pas craindre que tu ne t'ennuies, plus tard?... Pour la pauvre Madelon, il est impossible de s'amuser sans toi, et encore plus de s'ennuyer avec toi. Hors de ta présence, elle existe, voilà tout !

Le duc de Clerval à madame Le Remouleur, Marienbad.

Clerval, le 27 juillet.

Ma femme vous a invitée officiellement pour le 10 août, chère belle amie ; permettez au directeur de la troupe dont vous êtes l'étoile de vous dire avec quelle impatience il vous attend.

Nous faisons l'ouverture de la chasse le dimanche 13. Mais cela ne vous intéresse pas beaucoup, ni moi non plus, à vrai dire. Toutefois, il faut bien conserver la tradition et massacrer un cent de perdreaux ou deux sur le domaine, parce que « cela s'est toujours fait ». Alex a convoqué cinq fusils, plus les acteurs et actrices de la revue dont, par parenthèse, j'ai changé le titre en celui-ci : *le Pneu chevalier de Clerval*. J'ai imaginé un tableau qui sera, je l'espère, un des clous. Il faut vous dire qu'Alex a déniché un secrétaire qui est un gaillard superbe, fort comme un Turc, et dépourvu de l'expérience du monde à vous faire pleurer d'attendrissement. Je profite de tous ces avantages pour l'introduire dans une de nos armures. Il revient de Palestine en auto, avec des lunettes de chauffeur sur sa visière. C'est le « pneu Chevalier ».

La première scène marche toute seule ; je vous en donne l'esquisse :

— Voilà une fameuse idée ! lui dites-vous. Avec ce costume, vous ne craignez pas les collisions.

— Erreur, madame, vous répond-il. Ceci est ma tenue militaire : je reviens de la croisade.

— Eh bien ! vous n'êtes pas en avance ! Tous les autres sont revenus depuis longtemps.

— J'ai eu des pannes.

Là-dessus, il vous conte fleurette et voudrait s'émanciper. Impossible, avec toute sa ferblanterie. Alors moi, le compère, je vous chante un couplet, quelque chose comme ceci :

Ne craignez aucune aventure /
D'la part de c't homme impétueux ;
Ayant su' l'dos cet' lourde armure
Il est forcé d'êt' vertueux... etc.

Le manuscrit définitif est à la copie. Je vais vous envoyer votre rôle sous peu de jours, afin que vous profitiez de vos loisirs pour l'apprendre. Ce n'est pas tout. La chère Alex trouve qu'il serait prétentieux d'occuper à moi seul toute l'affiche. Elle veut un autre nom sur le programme, du moins pour un lever de rideau. Je songe à Musset. Le *Caprice* serait facile à monter. Tout le monde l'a vu jouer et le sait par cœur. Mais, pour plus de précaution, j'ai ruminé un plan que je vous confie sous le sceau du mystère. Ce serait d'obtenir de Madeleine Méran qu'elle vint mettre cet acte en scène. Sa présence à Clerval donnerait à la réunion un chic tout particulier, sans compter qu'elle pourrait nous aider aussi pour la revue. Elle et moi sommes de vieux amis ; elle ne me refusera pas ce service qui sera une distraction pour elle. Sa vie ne doit pas être gaie depuis que les Français lui ont donné sa retraite. Quand vous serez des nôtres, nous verrons ensemble à qui distribuer les rôles du *Caprice*. Mais, de grâce, travaillez surtout celui que vous avez dans la revue, car il est écrasant, ma belle commère.

J'espère que Marienbad vous réussit. N'exagérez pas votre... diminution. Une commère ne doit pas être un sylphe. Rodolphe en a-t-il fini avec le dessin de votre costume ? Il me tarde bien de vous savoir délivrée de cette préoccupation. Rien ne demande plus de tact qu'un costume de revue pour une femme du monde, obligée à certaines... discrétions. Cependant

n'oubliez pas que les jeunes filles seront absentes, sauf la chanoinesse de Pontbreton qui n'y voit plus bien clair. Je voudrais qu'elle fût un peu plus sourde, à cause de deux ou trois couplets qui vont m'attirer ses reproches. Ah ! ma pauvre amie, je suis surmené de travail, et cela ne fait que commencer !

Alex, de son côté, rabote sa symphonie. La soirée musicale sera dure à avaler ; mais, d'une part, nous aurons toujours une soirée remplie ; de l'autre, ma femme payant les frais de la revue, il est bien juste qu'elle soit applaudie comme compositeur, après qu'elle m'aura fait applaudir comme auteur. Sur certaines questions, vous savez que je suis toujours très correct. Je n'ai jamais contrarié ma femme je ne l'ai jamais trompée. Si quelqu'un peut rendre témoignage à ma vertu, c'est bien vous, charmante et troublante sirène ! Au revoir. Votre compère-auteur baise vos belles mains et vous attend le 10. Mais, de grâce, ne soyez pas trop *en condition*. Vous verrez par votre rôle que vous devez être *imposante*. Sans cela, quelques-uns de mes *mots* tomberaient à plat.

Philippe Hurault à sa mère.

Clerval, le 30 juillet.

Je ne vous ai pas écrit dimanche dernier, ma lettre à Madelon vous ayant apporté la veille un tableau détaillé de mes occupations. Elles augmentent tous les jours ; la durée de mon sommeil diminue toutes les nuits. Mes fonctions normales suffiraient à remplir une existence ordinaire. Par là-dessus, entre un mari qui veut faire jouer ses pièces et une femme qui veut faire jouer ses symphonies, je suis comme ces porte-plumes qu'on s'arrache dans les bureaux de poste, et qui écrivent perpétuellement des choses différentes à des personnes diverses. Le château de Clerval, ces jours-ci, est divisé en deux ateliers de copie. Là on transcrit des rôles ; là on pointe des croches. Pendant ce temps-là, je corresponds avec des hautbois

réfractaires ou avec des perruquiers négligents. Pour me reposer, j'apprends mon rôle de chevalier. Quel bonheur que je n'aie aucun talent sur le trombone ou sur la contre-basse ! Il me faudrait étudier ma partie Hélas ! c'est déjà bien assez d'essayer des armures, après avoir, tout d'abord, essayé un complet *ad hoc*, moulant mes formes et ne tenant pas de place sous l'enveloppe de tôle. Vous devinez s'il fait bon dans cette gaine glaciale, où je suis en proie à des quintes d'éternuements qui n'ont rien de chevaleresque.

Après m'avoir toisé lui-même comme s'il s'agissait de fabriquer mon cercueil, « Sa Grâce », ainsi que l'appelle Kathleen, a trouvé dans sa galerie le *décrochez-moi ça* d'un nouveau genre qui sera mon costume. Il est assez dans mes mesures, mais trop avantageux du thorax. On a dû me caler avec de vieilles housses de fauteuils, vu l'impossibilité de rentrer les coutures. Le duc déclare que je suis magnifique. Toutefois, si je l'écoutais, il me faudrait porter cette défroque glorieuse une heure ou deux chaque jour, afin d'acquérir l'aisance qui me manque encore : c'est un peu trop demander. J'ai acquis, dans tous les cas, une admiration considérable pour ces rudes hommes, vaine poussière aujourd'hui, qui combattaient douze heures avec cette ferraille de cinquante kilos sur le dos, sur les bras et sur les jambes. C'était une race puissante, à coup sûr ; mais, si j'étais le duc actuel, je ne pourrais me défendre de certaines réflexions mélancoliques en me comparant aux Clerval d'autrefois.

Lui qui ne songe qu'au succès promis à sa revue. Sa fille n'a eu garde de manquer le spectacle, inconnu pour elle, d'une armure de la galerie marchant toute seule. Je crois qu'elle a été d'abord assez satisfaite ; mais j'ai éternué dans mon heaume ; alors cette bonne pièce s'est mouchée avec ostentation, comme pour me dire :
— Je vous défie d'en faire autant !

Si j'éternue à la représentation, tout est perdu. Ce sera déjà bien assez que de chanter le couplet de l'entrée. Ma voix sort de cette enveloppe métallique avec des résonances bizarres, qui me font souvenir du temps où j'effrayais la toute jeune Madelon en

mugissant dans un arrosoir vide. Je me demande si je n'ai pas fait une bêtise en acceptant ce rôle, qu'on peut qualifier de lourd à tous les points de vue. Tant pis ! Je ne suis pas de ceux qui reculent au dernier moment ; d'ailleurs le duc en ferait une maladie. Et puis cela m'amuse de faire, moi simple petit bourgeois, une chose qu'aucun des jeunes seigneurs qui vont arriver ici n'eût osé faire. « C'est nous qui sont les princesses ! »

Pour me remercier de ma complaisance, le duc m'a convié à prendre part à l'ouverture, d'aujourd'hui en deux semaines. Là, je ne crains pas d'être ridicule, mon coup d'œil étant assez sûr. Mais si je ne m'étais pas versé à moi-même mon premier mois, plus le remboursement de mes dépenses de voyage liquidées à un centime près, le tout bien et dûment visé par la duchesse, je me demanderais si ces gens-là n'ont pas oublié que je suis leur secrétaire, et non pas l'un d'eux. Hélas ! mon mois va passer dans les mains du tailleur, pour une bonne part. Il faut être mis comme un « monsieur ». J'envie le valet de chambre de « mon auguste maître » sur qui pleuvent les mise-bas ; je doute que le duc porte jamais un costume plus de dix fois. Cela n'empêche le valet en question de fournir des comptes à faire dresser les cheveux sur la tête :

Papier blanc pour emballer les affaires de monsieur le Duc : 17 fr. 75.

La duchesse, à qui j'ai signalé cette dépense véritablement somptuaire, m'a remis à ma place d'un de ces petits mouvements de tête secs et brefs auxquels je commence à m'habituer, et qui veulent dire : « N'insistez pas ; ceci dépasse votre compréhension. » Il est probable qu'un homme de qualité ne saurait, comme nous autres, envelopper ses bottines dans un vieux journal. A moins que madame Alexandrine n'ait des raisons pour rester en bons termes avec le valet de confiance de son mari...

Je crois m'apercevoir qu'elle est informée avec une précision extraordinaire de tout ce qui se passe autour d'elle. Vous parlez de ma diplomatie ? La sienne doit être prodigieuse ; reste à savoir si elle a conservé beaucoup d'illusions sur la vie. J'ai mes doutes à cet

égard. Elle doit traverser l'existence ainsi qu'un général d'armée qui exécute son plan de campagne traverse un pays, c'est-à-dire sans avoir le temps de savourer les beautés du site et la fraîcheur des ombrages. Où va-t-elle? Que veut-elle? Qui combat-elle? Je n'en sais rien; mais elle a des sourires pleins de mystères qui ressemblent fort à des tristesses.

A propos de mystères, la chanoinesse est venue déjeuner, dans sa curieuse calèche, tirée par la vieille jument qui ressemble à une vache. Casimir, cette fois, n'avait pas son manteau royal de velours bleu. Il m'a salué comme une ancienne connaissance, avec toutes les marques d'un respect profond. Mademoiselle de Pontbreton lui a sans doute ouvert les yeux sur la haute naissance qui se cache sous mon nom bourgeois. Après déjeuner, elle s'est horriblement compromise avec moi en prenant mon bras pour aller « voir les espaliers », en dépit d'une chaleur à fondre. Quand nous fûmes bien seuls :

— Comment vont les amours? m'a demandé cette romanesque personne. Parlez-moi d'elle sans trahir son origine. Un galant homme ne doit jamais prononcer le nom de sa dame.

Nous avons parlé d'elle; mais je n'essaye plus de faire croire à la comtesse Zoé qu'un ancêtre de Madelon n'était pas à Taillebourg. Je perdrais mon temps.

Au sortir de ce tête-à-tête, mademoiselle Yvonne m'a joué un fort vilain tour. Elle a conté les prouesses que j'exécute dans *mon* armure, se doutant bien que la chanoinesse voudrait me voir en cet appareil, chose qui n'a pas manqué. Les petits yeux noirs de la chère vieille ont brillé d'enthousiasme en voyant ma belle prestance sous le harnais.

— Monsieur, a-t-elle dit oubliant toute discrétion, je suis charmée, mais non étonnée, de voir que vous êtes là comme chez vous.

Chacun a dressé l'oreille à cette allusion qui semblait recouvrir des abîmes de confidences. Dieu sait ce qu'auront imaginé les spectateurs, pendant que, resté seul, je faisais dévisser mon costume par l'esclave attaché à mon service. Par prudence, et aussi faute de temps à perdre, je n'ai pas reparu au salon.

Philippe Hurault à Pierre d'Andouville.

Clerval, le 2 août.

Très en hâte, je viens te demander un service. Il faut absolument que tu me renseignes sur la position morale et sociale d'une certaine veuve qui va venir chez nous, et y rester longtemps. Le duc parle d'elle à journée faite, ce qui à première vue, ne laisse aucune apparence clandestine à leur intimité. Mais, d'autre part, la duchesse prend volontiers sa figure de bois quand le nom de madame Le Remouleur tombe dans l'entretien. En d'autres circonstances, tu juges bien que le passé ou le présent de cette dame seraient sans intérêt pour moi. Il n'en est pas de même dans ma situation perpétuellement délicate. J'ai besoin de savoir *s'il y a quelque chose*, pour ne pas mettre les pieds dans le plat. Une veuve, encore belle, riche, *toiletteuse*, enragée comédienne de salon, probablement flirteuse à toute vapeur, — je devine qu'elle est tout cela, — doit être connue à ton mess d'officiers, où les hommes chics abondent. Je ne te demande pas de me raconter ses débordements, si elle déborde. C'est seulement la topographie spéciale qui me préoccupe. En bon français, le duc s'est-il compromis avec elle? Tu entrevois les gaffes que je pourrais commettre.

Ils font de moi, ici, un secrétaire-homme-du-monde, ce qui est à la fois éreintant et périlleux. Je me trouve à peu près aussi à l'aise dans cette nouvelle vie qu'un aveugle au milieu de la place de l'Opéra. Sois mon caniche. Tu es responsable de l'intégrité de mes membres, puisque c'est toi qui m'as fourré dans cette bagarre.

Elle va s'accentuer la semaine prochaine par l'arrivée d'une première série : celle des chasseurs, ou soi-disant tels : le général Valin et sa nièce, madame de Besque (dont le mari voyage en Norvège) ; Carissan, l'homme de lettres tombé dans l'exploration ; deux ou trois « Jockey-club » ; Marcel Thorigné, l'ami du prince de Galles ; deux Américaines, madame Fenton et sa fille, — cette dernière chasseuse au mari, évidemment ; — un tout jeune ménage, les Melmont, *et cætera*. Mais,

évidemment, c'est madame Le Remouleur qui occupe le duc et embête la duchesse. Pourquoi? Réponse, s'il vous plaît. Je parie que tu fais la sieste en ce moment. Heureux homme!

Pierre d'Andouville à Philippe Hurault.

Oran, le 6 août.

Ta lettre m'est arrivée ce matin; la réponse partira ce soir. Vas-tu te plaindre?

La dame en question ne « déborde » pas, assurent les gens bien informés. Elle dit même à tout le monde qu'elle veut se remarier, ce qui donne à une veuve l'air franc et honnête, avec le droit d'éconduire les amoureux pour le mauvais motif. Toutefois son veuvage ne date pas d'hier, et sa fortune, non moins que sa personne, ont de quoi tenter les amateurs. Il est donc probable qu'elle cherche un mari en priant Dieu ne n'en pas trouver, sachant bien qu'elle ne sera jamais plus heureuse qu'elle est à l'heure présente. Ainsi, tout à la fois elle sacrifie le bienfait du mariage aux douceurs de la liberté, et la liberté au mariage. Ce type d'ânesse de Buridan (excuse la métaphore malsonnante) qui meurt de faim, — ou tout au moins se rationne, — entre le foin des gracieuses culbutes et la paille du conjungo, me paraît devoir te fournir d'agréables sujets d'études.

Christine — j'ai même découvert son petit nom — a le défaut, paraît-il, d'avoir « sa situation mondaine » constamment à la bouche. Amie d'enfance de la duchesse elle a joué très habilement de ce gros atout mondain pour se créer, en effet, une « situation ». Le Remouleur était fort riche; il a laissé à sa femme une belle fortune, ses dispositions testamentaires ayant été prises — il est mort jeune — avant la période des désillusions. Il n'est pas prouvé que la duchesse meure d'envie de posséder chez elle cette amie consolée et toujours consolable, à cause des dangers que présente cet équilibre facile à déranger. On ne veut pas d'histoire à Clerval, ou du moins pas d'histoires bruyantes et voyantes. Mais, d'une part, il est difficile de plaquer l'amie d'en-

fance, qui, en somme, n'a pas prévarié ouvertement. De l'autre, elle est l'étoile de la troupe du duc, à qui l'on passe le séné dramatique en échange de la rhubarbe musicale, ainsi que tu l'as fort bien discerné. En voilà plus qu'il n'en faut pour te tracer ta ligne de conduite.

« Le général », après une brillante carrière sous les étendards de Vénus et de Bellone, n'appartient plus qu'au premier de ces deux corps d'armée, service auxiliaire, bien entendu. Il reste l'adorateur de toutes les femmes et les amuse encore, quand elles n'ont rien de mieux, par ses mines de se pâmer en leur présence. Sa nièce, qui a de l'esprit, joue les soubrettes du duc et profite de sa laideur pour se distraire avec désinvolture, en répétant que les hommes ne regardent pas une laideron de son espèce. Elle affecte un langage exempt de pruderie exagérée. Tu l'entendras souvent répéter l'axiome bien connu : « C'e sont celles qui en disent le plus, qui en font le moins. » Ne trouve dans cette parole, selon ton humeur plus ou moins vertueuse, aucune raison péremptoire de te décourager ou de te rassurer.

Carissan, vidé avant l'âge, en est réduit aux peuplades nègres pour se procurer de la copie. Une revue même des *Deux Mondes*, accepte toujours des « Visions de Pays Jaunes » ou des « Notes Zanzibariennes ». Les Français sont tous colons aujourd'hui, — sur le boulevard. Carissan et madame de Besque sont copains (Honni ne soit pas qui mal y pense.) Ils exploitent ensemble une entreprise de reportage mondain, et font marcher les couturières. Carissan est un invité à deux fins : amusant par ses mots les jours de pluie, grand fusil en plaine lorsqu'il fait beau. Ne lui donne pas le bon Dieu, même avec confession. (Voilà que je parle comme lui.) Nous avons chassé le lion ensemble, sans succès d'ailleurs.

Je connais aussi Thorigné et je te le recommande. Son père était agent de change et lui a laissé beaucoup d'argent. Mais il s'est mis en tête de devenir l'homme chic cosmopolite, et je dois dire qu'il y est parvenu. Cela coûte gros, quand on s'appelle Thorigné tout court. Mets-le sur le prince de Galles, sur le roi des

Belges, le roi de Grèce, l'ex-roi de Serbie. Il t'en dira de bonnes ; mais il ne te dira pas combien de billets de mille certains d'entre eux lui doivent. Et papa n'est plus de ce monde pour remplir la caisse.

La duchesse le protégeant beaucoup, l'idée me vient qu'elle veut peut-être lui faire épouser Miss Fenton, sur laquelle je n'ai pu me procurer aucun renseignement. Thorigné n'est pas même comte ; je doute que l'Américaine emboîte le pas.

On ne voit guère pourquoi les Melmont, tout jeunes mariés, figurent sur la liste que tu m'envoies, sauf que ce ne soit pour représenter l'honnête amour conjugal et purifier l'atmosphère en cas de besoin. Telles ces lampes à capuchon de platine qu'on allume dans les salons afin d'absorber la fumée des cigares, quand elle devient trop épaisse. Tu vas, naturellement, vouer un culte à l'angélique petite madame de Melmont, mieux assortie à tes goûts simples que les plus ou moins compliquées et dangereuses créatures citées plus haut.

Ah ! si j'étais à ta place, heureux mortel !... Du moins je te conjure, par notre vieille amitié, de me tenir au courant des plaisirs que te procurent tes fonctions, et des succès que te permet ton austérité. Mais n'oublie pas que la duchesse ne veut pas d'histoires chez elle. Je te supplie de me distraire. Ici, nous nous ennuyons à mort, et tu vois comme je suis gentil.

Madame veuve Hurault à son fils Philippe.

Nancy, le 8 août.

Tu n'as pas écrit avant-hier dimanche ; nous voilà toutes tristes. J'ai calmé et consolé Madelon en lui faisant comprendre que tu es surmené de travail et qu'une lettre en moins représente, pour toi, une demi-heure de sommeil en plus. Car je l'élève à la brochette pour mon fils, cette bonne et charmante fille. Si elle est égoïste, celle-là, ce ne sera pas de ma faute, — ni la tienne. Les meilleurs d'entre vous ont une manière très simple, encore qu'inconsciente, de faire perdre aux femmes l'habitude de l'égoïsme. C'est d'accaparer

pour eux-mêmes cet ustensile de ménage. Mais tu n'en es pas là encore, Dieu merci !

L'égoïste est un avare ; toi, au contraire, tu es un prodigue, qui te dépenses pour les indifférents. Je n'ai pas en vue, cela va sans dire, la peine que tu te donnes pour remplir tes fonctions. Ce ne serait rien, si ton travail de secrétaire fini, ces gens-là te laissaient tranquille. On te met à toutes les sauces, mon pauvre ami ; et je suis trop franche pour ne pas avouer que j'en suis un peu fière, tout au fond de mon cœur maternel.

Je n'en suis pas plus fière, cependant, que je n'en suis effrayée pour toi. Ce qui est anormal ne peut produire que des résultats fâcheux. Tu n'as pas quitté ta mère, ta fiancée, ton pays, pour te promener à cheval, endosser des armures, jouer la comédie, et tourner la tête des admiratrices d'Octave Feuillet à son beau temps. Et moi, je ne t'ai pas mis au monde pour être un homme du monde. J'ai voulu faire de toi un modeste et un simple. Si tu conquiers un rang au-dessus de ta naissance par le travail et le génie, nul n'en aura, plus que moi, un juste orgueil. Prends garde, au contraire, que c'est ta tournure et ta bonne mine qui te valent tes succès. Prends garde aussi qu'elles vont t'attirer des jalousies. Au milieu de jeunes gens qui se considèrent comme tes supérieurs par la position, et qui le sont à coup sûr par la fortune, je te vois jaloué, attaqué, tourné en moquerie ; et tu ne pourras te défendre. Les Clerval te jouent, sans le vouloir et sans le savoir, un bien mauvais tour, mon bon Philippe.

Dieu veuille qu'ils ne rendent pas un service plus mauvais encore à Madelon et à moi, qui t'attendons comme notre unique espoir ! Cher pigeon voyageur, même si tu reviens avec toutes tes plumes, ne vas-tu pas trouver ta cage bien peu brillante, après les splendeurs de cette volière, peuplée d'oiseaux de riche plumage et de savant ramage ?

Pas besoin de te dire que je garde ces craintes pour moi seule. J'assure Madelon, tout au contraire, que tu reviendras affamé de la vie simple et tendre qu'elle te donnera, que je t'ai donnée de mon mieux, après avoir tâché d'en faire goûter la douceur à celui qui n'est plus.

Oh ! n'oublie pas ton père ! Tu m'as conservé sa voix, ses gestes, son visage. Conserve-moi *tout* de lui, son sens si juste de la vie, son mépris pour le clinquant du monde, son humble attachement à la médiocrité. Il appelait cela : être républicain, — cela fait sourire aujourd'hui. Es-tu bien sûr que tu es encore républicain dans cette acception élevée, noble, permise ? Et ne trouves-tu pas au moins singulier ce résultat que tu viens d'obtenir : l'argent de ton premier mois passant aux mains d'un tailleur ?

Fais attention que ceci n'est pas un blâme du fait lui-même. La seule idée qu'un habitant de Clerval maître ou domestique, pourrait sourire de ta tenue me fait monter la rougeur au front. Oui, certes, il faut soutenir ton rang. Mais je déplore que tu aies un rang à soutenir, et non pas seulement le poids d'un travail à supporter.

Je t'écris ces choses, mon cher enfant, parce qu'il est de mon devoir de te les écrire, et aussi pour une autre raison plus douce et non moins sacrée : je t'aime de tout mon cœur, n'ayant plus que toi à aimer.

Philippe Hurault à sa mère.

Clerval, le 9 août.

Votre lettre m'a un peu peiné, chère mère. Venant de toute autre personne, je dirais qu'elle m'a un peu froissé. L'idée fort restreinte que vous semblez avoir de mon bon sens me ramènerait, s'il en était besoin, à la sainte vertu de l'humilité. Soyez sûre que je n'ai pas oublié ce que je suis, ni surtout ce que je ne puis pas être. Je ne m'attendais pas à me voir dans l'obligation de vous parler comme j'ai parlé à la chanoinesse de Pontbreton. Je croyais être connu de vous mieux que je ne suis connu d'elle. Évidemment, les bavardages de mes lettres — que je n'ai pas le temps de relire, — ont produit un résultat tout opposé à celui que j'en attendais. Au lieu de vous distraire, ils vous fournissent des arguments de critique et des motifs d'inquiétude.

Vous me voyez déjà perdant la tête au milieu des

grandeurs, servant de jouet à la moquerie, jusqu'au jour où, le cœur plein d'amertume, je reviendrai, malheureux du contraste, à mon foyer sans luxe, auprès d'une femme vêtue de laine, sans équipage et sans bijoux. Ceci est ma punition pour ne pas vous avoir écrit dimanche. Il est certain que j'ai eu tort que j'aurais dû vaincre ma fatigue, résister quelques minutes à la tentation au lit, où je suis allé tomber, déjà endormi avant que ma tête eût touché l'oreiller. Je ferai cet effort à l'avenir, coûte que coûte, afin de ne plus m'attirer de réprimande. Je le fais en ce moment car la journée a été rude : quinze personnes nous arrivent demain, et cela m'a donné de la besogne, vous pouvez le croire, sans compter que la duchesse a été de mauvaise humeur. Elle m'a fait souvenir, elle aussi, que je suis poussière et retournerai en poussière. Soyez tranquille : on ne me traite pas *toujours* en « homme du monde » au château de Clerval.

J'avais presque envie de « donner mes huit jours » et de retourner à la saine atmosphère de la famille que, selon votre avis, implicite sinon exprimé, j'aurais mieux fait de ne pas échanger contre l'air enivrant des hautes cimes. C'est pour le coup, ne le pensez-vous pas ? qu'on se serait moqué de ma tentative malheureuse !

Donc, je reste encore. J'ai un fauteuil (gratuit) au parterre de cette vaste comédie dont le rideau ne tombe jamais, et qui se nomme le grand monde. Je veux en voir un acte ou deux. M'avez-vous trouvé moins satisfait de mon sort les lendemains de ces soirées que je passais au théâtre de Nancy ? Pensez-vous que je regrettais la soie et le velours des princesses, la voix des sirènes ? Étais-je en retard à mon bureau le matin suivant ? S'il vous plaît, chère mère, veuillez croire que je retournerai à « mon bureau » avec le même détachement d'esprit, quand l'heure sera venue de quitter le curieux et rare spectacle qui m'est offert en ce moment. Ce n'est pas même une épreuve pour ma philosophie ; c'est une étude, voilà tout. J'ai la tête solide, j'aime Madelon et je vous aime ; ne craignez rien. Je ne ferai pas de folies, même avec mon tailleur. Et si quelqu'un se moque de moi... nous verrons bien.

Yvonne de Clerval à son frère.

Clerval, le 11 août.

La série de l'« ouverture » est arrivée hier. Le *Journal des Abrutis*, comme tu l'appelles, en donne déjà la liste ce matin avec — encore bien plus déjà, — le programme sommaire de nos fêtes du mois prochain. Donc, tu en sais autant que nous, puisque tu es un des « abrutis » de ce journal.

Pendant le déjeuner, nous avons eu un grain. Le blond Carissan a mis la conversation sur la chronique citée plus haut, et papa, d'un air radieux, a dit qu'il espérait avoir « une bonne presse ». Alors maman a foudroyé Carissan du regard, tout en disant qu'il est insupportable de ne pouvoir éternuer sans qu'un imbécile en fasse un article, et que ça sent le parvenu d'une lieue. Le silence a régné dans l'assistance. Papa n'a répondu que par d'imperceptibles mouvements des os maxillaires (j'ai commencé l'anatomie au cours, ce printemps). Puis il a regardé Carissan comme tu me regardes quand nous avons été pincés à faire un mauvais coup ensemble. Évidemment ils sont complices. Daisy Fenton, dont je te parlerai tout à l'heure, a rompu le silence, pour dire de sa voix traînante et de son style exotique que j'aime assez :

— Oh ! duchesse, nous avons chez nous des expériences de ce genre si terrible ! Quelquefois des reporters prétendent qu'ils sont des domestiques, et viennent servir la table pour noter les toilettes et les noms, et même les figures. Dernièrement, après un dîner au « Holland », un de ces faux maîtres d'hôtel, tout en m'offrant le plateau des tasses, a désigné ma jupe avec son nez : « Doucet, je soupçonne ? » a-t-il demandé tout bas. J'ai répondu : « Non, Paquin. Deux morceaux de sucre. » C'était drôle, n'est-ce pas ?

Alors maman a encore plus foudroyé Carissan et a répondu :

— Tout à fait drôle pour l'Amérique, peut-être. Il faut croire que votre reporter du « Holland » s'est fait engager dans ma maison.

Clerval est à présent comme je l'aime, assez plein

pour que je m'y fasse du bon sang à l'occasion, pas assez encore pour qu'on m'envoie chez grand'mère, loin des conversations « au-dessus de mon âge ». Cependant on ne me voit plus qu'aux repas, où il m'est impossible de ne pas sentir que je suis une gêne considérable pour tout le monde, notamment pour la nièce du général et pour l'intarissable Carissan qui, à l'autre bout de la table, se disent à demi-voix des choses qui font tordre les voisins.

L'Américaine et sa fille (voir la liste) (sont toutes deux mises à ravir et jolies à les embrasser. Je me demande même si la mère n'est pas la plus jolie des deux avec ses cheveux blancs de neige et son teint de lys et de roses, naturel, mon cher ; en matière de maquillage, on ne peut pas en imposer à bibi. Elle est veuve ; son mari a cassé sa pipe en France. Elle a pieusement ramené la dépouille du défunt à Baltimore. Les bateaux n'acceptent pas les cercueils, elle a fourré le pauvre chéri dans l'intérieur d'un piano à queue, et le cadavre a passé comme une lettre à la poste. C'est elle qui nous a raconté cela. Ce matin, avant de commencer mes gammes, j'ai regardé dans mon Énard, de même qu'on regarde sous son lit avant de se coucher, quand on a entendu des histoires de brigands.

Madame Le Remouleur, l'autre veuve, a pris un petit air dégoûté au récit de sa collègue. Elle déteste les deux Fenton qui sont, pour ses toilettes et pour sa figures, des rivales sérieuses, mais qui l'enfoncent pour la taille malgré sa saison d'eaux amincissantes.

Moi j'aimerais beaucoup causer avec Daisy Fenton ; seulement il n'y a pas moyen. Elle a toujours trois ou quatre hommes autour d'elle, plus amusants qu'une gamine de mon espèce. Le chambellan amateur, autrement dit Thorigné, la suit comme son ombre et lui récite l'almanach de Gotha. Encore tout à l'heure, en sortant de table, il a voulu l'épater en lui parlant de la Cour d'Angleterre, comme on parle du palais des fées aux petits enfants. Alors, sans rien dire, elle est allée dans sa chambre et en est revenue avec une photographie la montrant dans son costume de *drawing room* ; car elle a été « présentée ». Tout le monde s'est réjoui de la déconfiture du chambellan. La mère

Fenton, pendant que la photographie, superbe, faisait le tour de la société, nous a lâché cette confidence :

— Oh ! c'était un caprice terriblement coûteux !

— Une toilette comme celle-là vaut dans les six mille francs, a estimé madame de Besque, d'un air froid et entendu.

— Oh ! la toilette n'était rien, a soupiré la bonne femme avec un clignement d'yeux. Mais le chaperon !...

Alors on a parlé de la noblesse anglaise. Daisy, qui est de ma force sur les gaffes, en a fait une première en disant que la noblesse d'Angleterre est bien supérieure à la nôtre.

— Pourquoi ? a demandé maman.

— Parce que, à Londres, si j'étais *countess*, on me ferait asseoir à table avant une grand'mère non titrée. En France, les titres ne signifient rien.

Carissan a protesté avec une galante indignation :

— Vous, comtesse ! Allons donc ! c'est une couronne ducal qui se posera un jour sur cette jolie tête.

A quoi Daisy, en veine décidément, a répondu par cette deuxième et plus forte gaffe :

— Oh ! non. Cela coûte trop cher de « supporter » un duc.

Tu vois que j'avais raison de dire qu'on ne s'ennuie plus à Clerval.

Christine Le Remouleur, qui est une flatteuse de la plus belle espèce, avait la mine scandalisée d'une dévote qui voit un chien entrer dans une église. C'est elle, tout de même, qui a le plus de succès auprès des hommes, sauf un : le beau Philippe. Celui-là, d'ailleurs, semble n'admirer personne et se tient parfaitement à sa place. Ou du moins il voudrait s'y tenir. Mais la nièce du général est tout le temps après lui et tâche de le faire parler. Quant à la superbe Christine, elle se borne à lui couler des regards longs d'une aune, qu'il semble ne pas voir. Ce n'est pas étonnant, puisqu'on dit qu'il est très amoureux d'une jeune fille qu'il doit épouser et qui est d'une beauté extraordinaire. (Il y a encore trop de *qui* dans ma phrase, mais zut !) Je tiens ces détails de la cousine Pontbretton, qui est la confidente de monsieur Hurault. L'autre jour, elle est venue, et rien qu'à les voir se regarder

avec des têtes de complices, j'ai deviné qu'ils manigançaient quelque chose. Naturellement j'ai voulu savoir et ce n'a pas été long. J'ai pris la chanoinesse dans un coin et l'ai confessée. Je lui fait dire tout ce que je veux. *Oh ! ma chère, si tu savais !* comme chante papa quand une Américaine gaffeuse ne l'a pas mis de mauvaise humeur. Le beau Philippe est allé à Pontbreton ; mais c'est un secret d'État, paraît-il. Ma curiosité semblait évidemment suspecte. La pauvre cousine, dont le cerveau s'affaiblit, me voyait déjà sur une pente dangereuse. Avec une agitation qui faisait trembler les dentelles de son bonnet, elle a exigé ma promesse de ne pas répéter ce qu'elle allait me dire. J'ai promis, naturellement. Alors elle a pris ma main dans les siennes, puis elle a murmuré à demi-voix :

— Nous ne devons jamais nous occuper d'un homme, lorsqu'il appartient à une autre, mon enfant.

Ma main a frémi d'un mouvement nerveux.

— Quoi ! il est marié ! ai-je fait d'une voix émue.

— Pas encore ; mais c'est tout comme. Sa foi est engagée. Il m'a permis de voir le portrait de celle qu'il aime. C'est un ange de beauté et d'innocence...

Bref, la cousine m'a tout à fait découragée.

Tels sont les renseignements que je me suis procurés et qui complètent ceux que j'avais déjà. De plus en plus je m'intéresse à cette petite et à son fiancé. J'ai dit à la chanoinesse qu'elle peut dormir tranquille après ces révélations. Pauvre bonne vieille ! Elle doit avoir eu un Philippe dans sa jeunesse. Mais, tout en la blaguant, je l'aime de tout mon cœur et suis de l'avis de Kathleen qui répète en toute occasion : *« She is a lady. »*

Nous avons un jeune ménage que je surveille : les Melmont. Lui, brun, taillé à coups de serpe, assez laid, des joues roses de paysanne et des yeux qui luisent comme braise. Elle, grosse comme deux sous de beurre, plutôt bien, toujours fatiguée. Ils semblent s'adorer ; on les surnomme *les deux pigeons*. Le fait est que je les ai déjà surpris une fois en flagrant délit de bécotage derrière les massifs, au fond du parc où ils passent des heures entières, assis sur un banc, avec, sur les genoux, des livres qu'ils ne lisent pas. Ce matin, au

déjeuner, la petite madame s'est donnée une indigestion. Elle a dû sortir de table, escortée par son Ludovic. Tout le monde s'est mis à rire dans sa serviette, ce que je trouve plutôt bête. Qu'y a-t-il de drôle à voir quelqu'un s'en aller avec une figure verdâtre, le mouchoir sur les lèvres? Moi, ça m'a remuée. J'ai senti une sueur froide et j'ai dit à Miss, un peu trop haut :

— Je crois que je vais en faire autant.

Alors on s'est tordu. L'affreuse Corysandre, — c'est le nom de baptême de cette affreuse Besque, — a crié :

— Mon cher duc, voilà un mot de plus pour votre revue.

— Oui, a répondu papa. Mais voilà une actrice de moins.

Comme si une indigestion durait cinq semaines! Papa exagère toujours.

Après-demain dimanche, ouverture. Corysandre et Daisy vont chasser avec ces messieurs. Je sais par les femmes de chambre que la Remouleur avait apporté un costume, mais qu'elle n'ose pas le mettre, sachant qu'elle ne peut pas piger avec Daisy qui est bâtie comme une nymphe des bois. Daisy joue au tennis sans corset, mon cher! J'ai voulu faire comme elle; mais ça n'a pas pris. Maman tient aux baleines. L'Amérique triomphe sur toute la ligne.

Voilà une lettre, hein! Je suis en vacances. T'écrire m'amuse un peu plus que mes devoirs de style. Mes *qui*, mon argot et mes *que*, peuvent s'épanouir en toute liberté.

A bientôt la suite de la chronique clervalienne.

Philippe Hurault à Madeleine Cormeroy

Clerval, le 13 août.

Je n'aurai garde, Madelon, de manquer le courrier d'aujourd'hui. Cela me vaudrait une nouvelle réprimande, pour ne pas dire un nouveau réquisitoire. Car c'est un acte d'accusation en règle que j'ai reçu de ma mère l'autre jour : vraiment je n'aurais jamais cru avoir commis tant de crimes et témoigné tant de dispositions funestes.

Avec les femmes les meilleures on est pris dans un dilemme. Ou on leur cache ses actions, ce qui est un procédé pénible à leur égard, quand elles méritent notre confiance par leur tendresse. Ou bien on leur conte ses histoires sans rien cacher, sur quoi elles épluchent, retournent, dénaturent, pour y trouver la preuve que nous ne valons pas la corde pour nous pendre.

Il est certain que la vie qu'on mène à Clerval ressemble fort peu à celle que nous menons à Nancy. C'est même pour cela que les gens chez qui je suis ont besoin d'un secrétaire. On doit admettre, assurément, qu'ils me traitent beaucoup mieux qu'ils n'y sont obligés. Chacun est libre d'en chercher la raison et d'examiner s'ils ont raison d'agir ainsi. C'est leur affaire. La mienne est d'accepter la vie qui m'est faite ou de donner ma démission, basée sur ce motif peu ordinaire : un excès de bienveillance à mon égard, ou sur cet autre qui, en somme, serait le vrai : les craintes de ma famille sur l'effet de cette nouvelle vie à l'égard de mon cerveau. Je quitterai sans la moindre hésitation les Clerval si, en restant chez eux dans une situation par trop supérieure à celle d'un domestique sans livrée, je dois causer des insomnies à toi et à ma mère. Avant tout, je tiens à être un fils et un fiancé irréprochable. Je suis venu ici avec l'unique désir de ramasser les quelques billets de banque nécessaires pour notre entrée en ménage. Préférez-vous, toi et ma mère, que je rentre à Nancy et que j'attende là un miracle ? Dites un mot : j'obéirai, avec l'agréable perspective de pouvoir enfin dormir.

Il est une heure du matin ; je tombe de fatigue, car nous avons chassé une bonne partie de la journée, grâce à un temps couvert très favorable aux chasseurs et aux chiens.

Vous allez dire encore que rien ne m'obligeait à m'imposer cette fatigue : vérité indiscutable. Mais j'ai vu, pour la première fois de ma vie, et probablement pour la dernière, ce que c'est qu'une vraie chasse. De mon « tableau » je ne vous dirai rien pour ne pas m'exposer au reproche d'avoir de l'orgueil, l'un des plus dangereux parmi les péchés capitaux. Tout s'est terminé sans accident, et c'est cela qui

vous intéresse. Demain et les jours suivants, je laisse le duc et ses invités se mettre en campagne sans moi. Mon service me réclame. Ce n'est pas une mince besogne que de loger, nourrir, voiturer, amuser une quinzaine de Parisiens des deux sexes. Nous y parvenons, j'ose le dire, tout en demandant pardon à Dieu et aux hommes de m'amuser un peu trop moi-même, ce qui n'est pas évidemment le rôle pour lequel Dieu m'a mis dans cette vallée de larmes. Je l'oublierai maintenant moins que jamais, après me l'être entendu si bien rappeler.

Au revoir, Madelon. Voici deux baisers : un pour toi, un pour « maman ». Quoi que vous puissiez en croire, mes pensées restent souvent avec vous deux.

Madelon à Philippe

Nancy, le 15 août.

Tu es fâché contre nous, chéri ; plus fâché que tu ne t'en doutes. Quelle ironie dans ta lettre ! Je ne l'ai pas montrée à « maman ». Que t'avait-elle donc écrit ? Des reproches ? Mon bien-aimé, je te jure que je n'y suis pour rien.

Donc il ne faut pas punir ta pauvre petite par ta sévérité et ta froideur. Tu travailles ; je ne doute pas que ta vie ne soit fatigante et difficile. Ni toi ni moi ne l'avions rêvée telle qu'elle est. Mais comment pourrais-tu rester au rang des subalternes, toi si bien fait pour passer le premier partout ? Je garde au fond de mon cœur la crainte trop fondée que tu puisses me trouver un jour indigne de toi. Tu dirais encore que je suis jalouse. Tu m'as montré que cela te déplaît. Je foule aux pieds ma jalousie et ne veux te laisser voir que mon sourire. Seulement sois bon ! Écris-moi encore des lettres comme les premières. Je vais supplier « maman » de ne plus te rendre nerveux. Oh ! comme tu l'étais avant-hier, faisant ton courrier comme on s'acquitte d'une tâche fatigante !

Tant mieux, mille fois, si tu t'amuses ! Parle-moi un peu, seulement un peu de ta vie. Je voudrais t'intéresser en te parlant de la mienne. Hélas ! tu la connais. Ou plutôt, chéri, tu ne peux savoir combien

elle est devenue terne, insipide, depuis ton départ. Il ne tient qu'à toi, avec quelques paroles douces et tendres, de lui redonner un peu de lumière. Sois bon pour ta petite. Je t'aime !

Yvonne de Clerval à son frère.

Clerval, le 15 août.

Jour de fête. J'en profite pour t'envoyer un « devoir de style », Jeannot. Ceux-ci m'amusement plus que les autres. Miss ne les corrige pas avec son crayon bleu. Il y paraît, tu vas dire !

Je vois, sans être censée les voir, des choses si drôles que j'éclaterais comme un ballon trop gonflé si je n'avais pas un frère avec qui je peux bavarder à l'aise. D'abord, avant-hier, nous avons eu la fameuse « ouverture ». Un abbé du petit séminaire est venu dire la messe dans la chapelle, à huit heures du matin. Les chasseurs y assistaient, sans compter les chasseresses : Corysandre et Daisy. Comme je l'avais prédit, madame Le Remouleur avait la migraine. Maman nous a joué sur l'orgue un morceau de sa composition, — et de circonstance, — où l'on entendait le son des trompes, les aboiements des chiens, voire même, a dit Carissan placé derrière moi, les gémissements d'un pauvre rabatteur à qui l'une de ces dames a envoyé du plomb. J'ai cru que l'officiant ne pourrait jamais finir son offertoire, tant il était distrait par cette musique. Il a même oublié le coup d'encensoir féodal aux seigneurs, ce qui a fort mécontenté papa, toujours à cheval sur les traditions. Mais on nous a apporté l'Évangile à baiser, ce qui a paru impressionner vivement le républicain Philippe.

Après la messe, toute la bande est partie en voiture pour les tirés de la forêt. N'étant pas forte en description, je te fais grâce des costumes. Daisy, plus nymphe des bois que jamais, montrait un peu ses jambes qui sont charmantes. Corysandre avait sans doute des raisons pour cacher les siennes. Thorigné faisait mal aux yeux, tant il était ciré, nickelé, verni des pieds à la tête. Il paraît que son fusil a coûté deux mille francs. Carissan portait des espadrilles

un casque indien, un pantalon tout effrangé d'explorateur, et pas de guêtres. Aussi je n'ai pas manqué de lui dire que les vipères grouillent dans les bois. Pour toute réponse il a tiré de son sac une énorme pharmacie de campagne, avec des scalpels pour scarifier et des seringues pour injections sous-cutanées.

— Si l'un de nous succombe, vous avez tout ce qu'il faut pour l'embaumement, a dit Thorigné en pinçant les lèvres.

— Ce ne serait pas mon début, a riposté l'autre. Comptez sur moi à l'occasion.

Malgré toutes ces plaisanteries, j'ai bien vu que l'histoire des vipères, que je ne rate jamais, a produit son effet, sauf sur Daisy qui a dit qu'elle a chassé dans les « swamps » de la Floride, qui sont pleins de serpents à sonnettes.

Monsieur Hurault, en blouse grise et en chapeau de paille, était bien un peu « braconnier ». Daisy, qui ne fait attention qu'aux jeunes gens « éligibles », n'a pu, tout de même, s'empêcher de me dire, dans le dos de celui-ci.

— *A handsome fellow !*

— Prenez garde, ai-je prévenu. Il parle anglais aussi bien que vous.

Moi, à la place de Daisy, je me serais déguisée en homard. Elle n'a pas bronché ; c'est le beau Philippe qui a rougi, tout en tâchant d'avoir l'air de n'avoir rien entendu. Évidemment, pour donner de l'aplomb à quelqu'un Madeleine Cormeroy ne vaut pas Daisy Fenton.

Les chasseurs sont rentrés à six heures et demie. Nous étions toutes sur le perron : maman, moi, madame Le Remouleur, madame de Melmont (qui a eu des rechutes. Quel estomac de papier mâché !) et le mari de cette frêle personne qui ne la quitte pas d'une semelle. Carissan dit que c'est une lune non pas de miel, mais de glu. Il a un peu raison.

Ces messieurs, naturellement, n'étaient plus aussi jolis à voir que le matin. Carissan était simplement hideux. Papa et Thorigné, revenus ensemble dans mon tonneau, avaient tourné à la grille des écuries et gagné leurs appartements par la poterne du secrétaire. On ne les a revus qu'au dîner, propres, reposés, éblouissants.

Monsieur Hurault a été le roi de la chasse et a fait semblant de n'en être pas plus fier. Madame Le Remouleur l'a félicité chaudement, sans pouvoir en tirer autre chose qu'un grand salut. Elle avait pourtant un *lea gown*... je ne te dis que ça ! Je n'ai jamais vu personne montrer tant de peau en plein midi.

Hier on a chassé encore. Papa, dont tu connais l'aversion pour cet exercice, est resté à la maison sous prétexte qu'il n'a plus qu'un mois pour organiser sa revue. Monsieur Hurault était retenu par son travail. N'empêche que madame Le Remouleur, à déjeuner, lui a monté le coup de l'armure, et a désiré le voir dans cet affreux costume. Il était facile de deviner que ce pauvre garçon aurait donné vingt francs pour qu'on le laisse tranquille. Mais papa s'est joint aux instances de la veuve. Il a fallu s'exécuter. J'aurais voulu que tu visses (n'oublions pas que ceci est un devoir de style) que tu *visses* la figure de la Remouleur.

— Mon cher duc, a-t-elle dit, arrangeons pour un de ces soirs des tableaux vivants. Nous allons faire, monsieur Hurault et moi, *la Force protégeant la Faiblesse*. (La faiblesse de Christine, qui pèse dans les cent cinquante ! Où c'est mon fusil !)

Alors ils ont essayé des poses. Je voyais la belle enfant grelotter comme sous une douche quand le gantelet d'acier se posait sur son épaule. Sous prétexte de la chaleur, elle fait des effets de transparence. Kathleen, à ce moment, a découvert que l'heure était venue d'aller froter mes gammes. Les tableaux vivants sont pour demain soir. Mais je serai couchée, naturellement.

Je ne le regrette qu'à moitié. Voir ce grand diable de Philippe mené comme un toutou par cette femme prétentieuse et minaudente, plus âgée que lui de quinze ans, cela m'agace. Madeleine Cormeroy, j'en suis sûre, ne serait pas moins agacée si elle pouvait le voir. Je compte, à la première occasion, le faire attraper sur ce sujet par la cousine Zoé. Mais cela demande quelque diplomatie ; car je ne veux pas me brouiller avec lui. Les vêpres sonnent. Communication terminée. A bientôt.

Philippe Hurault à Pierre d'Andouville.

Clerval, le 16 août.

Ou plutôt le 17, car il est une heure du matin; mais je n'ai pas sommeil. Je commence à comprendre que les gens du grand monde soient capables de vivre sans dormir. Peut-être dort-on seulement parce qu'on s'ennuie. Par la sambleu! mon gentilhomme, on ne s'ennuie pas chez nous. Ces messieurs, avant d'aller se coucher, causent au fumoir. Simple mercenaire, j'y vais seulement pour m'assurer qu'il y a des cigares dans la boîte et que les porte-allumettes sont garnis. Donc, n'ayant personne avec qui causer, je viens bavarder avec toi. J'ai dû renoncer au journal que j'envoyais à ma mère. Elle ne comprend pas la situation et ne peut pas la comprendre. Elle me voudrait toujours assis sur un rond de cuir devant un bureau à casier, avec des manches de lustrine, et des lunettes bleues pour m'enlaidir.

Je ne me serais jamais cru si dangereux. La chanoinesse de Pontbreton a peur que je n'enlève une héritière. Ma famille craint qu'une héritière ne m'enlève. Or, l'unique héritière que nous possédons, une *beauty* de Baltimore, est précisément la seule qui me traite ici comme on devrait le faire, c'est-à-dire comme le teneur de livres de cette somptueuse auberge. Quand je dis qu'elle est la seule, j'ai tort. Je suis tancé d'importance par la patronne si quelque chose va mal; et tu ne me croirais pas si je te disais que tout va toujours bien, du sous-sol aux combles, dans ce petit royaume où les gendarmes manquent, tandis que les voleurs ne demandent qu'à s'y multiplier.

Mais la duchesse, en dehors du travail, me prête à ses invités — et à son mari — comme elle leur prête ses chevaux, ses voitures, ses automobiles, ses costumes, son théâtre et ses lampes électriques.

Justement, ce soir, j'ai vu s'ouvrir, ou plutôt s'entr'ouvrir la salle de spectacle qui ressemble, avec plus de propreté et d'élégance, à une salle de casino. Passer une semaine à Clerval sans monter sur les planches était un carême au-dessus des forces de la belle Chris-

line. Nous avons peloté en attendant partie : c'est-à-dire que nous avons eu des tableaux vivants, pour nous faire prendre patience jusqu'aux calembours de la revue de monsieur le duc.

C'était un impromptu, et l'on avait invité seulement quelques voisins, les plus rapprochés et les moins bégueules, pour nous faire un public. Tu devines déjà qu'on m'avait fourré dans mon armure. Je brandissais une colichemarde effroyablement lourde, et tenais à distance les ravisseurs invisibles, tandis que madame Le Remouleur, fort visible celle-là, se cramponnait à moi comme un couvreur surpris par le vent se cramponne à un tuyau de cheminée. A vrai dire, elle ressemblait beaucoup moins à un couvreur que je ne ressemblais, moi, à l'appareil métallique désigné plus haut. Quand nous avons quitté la pose, les écailles de mon acier étaient imprimées en creux sur les plus beaux bras et les plus belles épaules du monde. Ce satin vivant, tu le devines, n'avait pu produire sur mes tôles beaucoup plus d'effet qu'un rigolot sur le tibia de noyer d'un invalide. Hélas, que de bien perdu !

Naturellement, on nous a blagués à qui mieux mieux, par jalousie. On a proposé pour notre groupe des légendes aussi variées que malveillantes. Une certaine baronne Courvoisier (noblesse de Louis XVIII, pouah !) laide et maligne comme un singe, nous a appelés, juste assez haut, *Armure et Armature*, faisant allusion à la taille visiblement comprimée de la belle Christine.

Cette baronne Courvoisier, notre voisine de campagne, m'a tout l'air de professer à l'égard des Clerval les sentiments d'un bandit corse à l'égard de la gendarmerie. Que s'est-il passé entre eux, je l'ignore. Mais si jamais le feu prend au château, sois sûr que c'est elle qui aura frotté l'allumette.

J'éprouve quelque satisfaction à te dire que bien des hommes à ma place, toi le premier, auraient la tête moins froide que n'est la mienne en ce moment. Je comprends fort bien qu'on m'a employé ce soir comme un photographe emploie son appuie-tête, pour soutenir le modèle qui pose. Et tu peux être certain que je me comporte de façon à ne pas laisser croire que-

je prends au sérieux tout cela. J'ai tout à la fois l'impertinence de m'amuser et le bon sens de ne pas montrer que je m'amuse. Madame Le Remouleur ne peut se vanter de m'avoir troublé. L'eût-elle fait d'ailleurs, comment aurait-elle pu s'en apercevoir?

Quant aux hommes qui sont chez nous, je défie aucun d'eux de faire trois pas avec le harnais d'un chevalier de Charles VII sur leur dos. Je conserve cette opinion dans mon for intérieur, et ne m'occupe guère de ces messieurs, me bornant à leur répondre quand ils me parlent.

Toutefois j'ai un ennemi dans le nombre : le vicomte de Girode. Il est tout jeune et semble pressé de faire son chemin. Le Jockey-Club vient de lui ouvrir ses portes ; il est grand homme de cheval, grand comédien de salon, grand « fusil » dans les battues à la mode (ce qui n'empêche pas que je l'ai battu dimanche de cinq perdreaux) et presque aussi grand tueur de femmes, — métaphore empruntée aux Anglais, — que grand tueur de pigeons à Trouville et à Monte-Carlo. Une seule chose est petite en lui, la taille, d'où il résulte que la vue d'un carabinier de mon espèce lui donne des idées de meurtre. Il fait le siège en règle de Madame Le Remouleur ; mais celle-ci, comme tu l'avais annoncé fort justement, vit dans la crainte de Dieu et de la duchesse. Elle occupe l'« appartement de la tour » isolé du reste du château, inaccessible. Pour comble de précaution, elle fait coucher sa femme de chambre à côté d'elle, se disant très peureuse la nuit. Pendant le jour, elle rend le grand service d'occuper les hommes et de laisser Daisy Fenton un peu plus accessible aux emprises matrimoniales de Thorigné qui, à vrai dire, me semble avoir peu de chances.

Tout à l'heure ils faisaient ensemble *Judith et Holopherne*, ou — texte corrigé par Corrissan — *Judith se payant la tête d'Holopherne*. Il paraît que Miss Daisy avait dans les cheveux pour deux cent mille francs de bijoux. Les petits Melmont, pour les appeler par leur désignation ordinaire, ont modestement représenté l'*Angelus* de Millét. On a prétendu qu'ils représentaient : *Après la faute*, par allusion aux maux de cœur pleins de promesses qui ont troublé dernière-

ment la santé de la jeune femme. J'en passe, et tu vois que tout le monde y passe.

L'ensemble forme un contraste plutôt saisissant avec ma vie antérieure et même avec ma vie future, sans parler du contraste avec les châtelaines qui restaient des mois à broder, assises dans ces embrasures profondes de deux toises, les bannières de leurs époux. Moi seul, moi le vilain sorti de la glèbe, je suis dans la note avec mon casque et mes gantelets. Le monde a marché et marchera encore. Nos automobiles feront tordre de rire les fils de nos fils?...

Allons ! me voilà en train de philosopher, ce qui est bon signe. Le sang s'est rafraîchi. On va pouvoir dormir pas longtemps, car la duchesse m'attend à neuf heures, qu'il pleuve ou qu'il vente, avec ses carnets à souche et les échantillons de coquinerie ou de misère apportés par le facteur. Ceci, c'est de toutes les époques.

*Madame Le Remouleur à Madame de Clamecy,
au Port-Blanc.*

Clerval, le 17 août.

Comme je pense à toi, ma pauvre chérie, et comme tu me manques ! Tous les coins de ce château où nous nous sommes tant amusées me rappellent ton souvenir. Hélas ! je n'ose plus prononcer ton nom depuis le fatal procès. Les gens qui ont fait la loi sur le divorce étaient d'honnêtes bourgeois ne connaissant pas la vie. De la meilleure foi du monde, ils ont cru nous avoir donné le remède à tous nos maux. Ils n'ont oublié qu'une chose, c'est qu'une femme du grand monde, même si elle est née hors du grand monde (c'est le cas de la maîtresse de cette maison), renverse l'édifice de leur loi comme un château de cartes. Elle reconnaît le divorce... en fermant sa porte à ceux qui en usent. Et te voilà bien avancée !

Tu as des compensations, il est vrai : c'est bien le moins. Puissent-elles te rapporter ce qu'elles t'ont coûté ! Je t'épargne mon opinion sur les hommes en général. Et surtout je me garderai bien de ne pas par-

tager la tienne sur un homme en particulier. Si tu nages en plein océan de félicité, tout est pour le mieux. Moi je trouve que la piscine mondaine a du bon, et je m'en contente.

Le Clerval de cette année ressemble fort aux Clerval que tu as connus : Alex moitié rond de cuir et moitié génie musical ; le vieux Tim théâtral par redoublement ; les invités choisis avec ce calcul effroyablement profond que la maîtresse de céans apporte en toutes choses. Il y en a pour tous les goûts, même pour le goût de ceux qui aiment les jeunes maris n'ayant d'yeux que pour leur femme, et les jeunes femmes en proie aux premiers symptômes.

Les Américaines étant à la mode cette année, nous en avons deux. Je n'aime pas beaucoup les Américaines parce qu'il est trop dans leur nature d'être impolies. Mais, il n'y a pas à dire, ces mâtines-là savent s'habiller, et, ce dont il faut les féliciter encore davantage, c'est qu'elles sont faciles à habiller. Du reste, il n'y en a que pour elles chez les couturières.

Le beau Marcel, celui que tu as appelé le Chic Errant, et qui t'en garde rancune, est « après » la jeune Yankee dont la dot me paraît hors de la portée d'un simple fils d'agent de change. Il faut ajouter à cela que Thorigné, vaniteux comme un paon, fait sa cour avec une préoccupation dominante, à savoir la frayeur qu'on puisse dire qu'il a été refusé. Il ressemble à ces cavaliers du concours hippique qui ayant entendu craquer une sangle, ont peur de s'étaler devant les tribunes. Il perd ses moyens.

Les autres hommes sont plus ou moins à mes pieds ; il est vrai qu'on m'a invitée pour ça, moyennant que je n'en abuserai pas. Le vieux général s'est remis dès la première minute à mourir d'amour pour moi. Vraiment ce type d'une époque disparue fait rêver des belles passions d'autrefois. Ses yeux bleus sont encore « prenants », quand ils vous regardent comme s'il n'y avait pas autre chose à regarder sous la voûte du ciel. Les autres vous déshabillent tout simplement. Leur conversation, au bout d'une demi-heure, les déshabille eux-mêmes. Voulez-vous ? Non ? Alors, serviteur !

Le lendemain, pour peu que le temps soit à l'orage

et que je m'amuse à faire semblant d'avoir les nerfs en déroute, les voilà qui reviennent, jugeant que je n'en peux plus. Ces braves garçons, à force d'avoir médité sur la littérature présente, s'imaginent que nous sommes les jouets fragiles du baromètre et de la circulation sanguine. C'est une justice à leur rendre qu'ils comptent sur ces phénomènes beaucoup plus que sur leurs mérites. La physiologie est leur grande alliée. Pour peu qu'on résiste au vertige de leur éloquence, on devine leur conclusion : « Elle a dû prendre ce matin du bromure de potassium. »

Mes amoureux ne sont pas comme Thorigné. Un refus pour eux n'a aucune importance. « Bien, madame, j'attendrai », semblent-ils dire, — quand ils ne le disent pas. Sur ce, ils cherchent des consolations auprès de la nièce du général, à qui Alex donnerait tous les certificats qui peuvent tranquilliser un mari situé pour l'heure au cap Nord, jugeant qu'elle est trop laide pour être tentée. Cette bonne Alex est la femme des déductions logiques et, pour la raison contraire, me surveille de près. Je lui ai rendu la chose facile en demandant à être logée à la tour — que nous appelions « le couvent », te souviens-tu? Va pour ce couvent confortable. Je m'y trouve fort bien. Et je ne me trouve pas moins bien dans l'autre, celui du veuvage, où, à vrai dire, je ne croyais pas que je serais restée si longtemps. Mais l'absence de toute servitude conjugale, et même (me pardonneras-tu? extra conjugale, est un bienfait du ciel qu'il ne faut échanger contre d'autres qu'avec d'infinies précautions.

La seule chose nouvelle ici est un secrétaire comme Alex les aime, c'est-à-dire un monsieur qu'on ne sait pas par quel bout prendre, parce qu'il est homme du monde par un bout et subalterne par l'autre. Te souviens-tu de l'inénarrable Montengibert, ce vieux gentilhomme dont la duchesse s'était assuré la collaboration pour le singulier motif qu'il avait été le compagnon de plaisirs du duc, avant le mariage de ce dernier? Il paraît que ce Montengibert, qui m'a toujours fait l'effet d'un vieux coquin, buvait trop, jouait sur parole avec les invités, et courtoisait les femmes de chambre des invitées. Lasse de payer les dettes de

jeu et d'acheter le silence des caméristes roublardes, la châtelaine a cherché un autre secrétaire. Cette fois, elle prétend avoir trouvé l'idéal dans la personne de « Monsieur Hurault », tout en déclarant qu'elle ne l'a pas vu avant de le prendre, sans quoi elle ne l'aurait pas pris « si bien ». En ces paroles on devine l'excuse et, tout à la fois, l'avertissement du danger auquel on nous expose : *Prenez garde à la peinture, s. d. p.*

Le fait est que j'ai rarement vu un homme plus superbe. Rien ne peut te donner une idée de sa distinction et de son tact, tout « Hurault » qu'il puisse être. Il cause bien, ou plutôt il causerait bien s'il voulait causer. Mais il est silencieux, aux repas, comme une institutrice bien élevée ; seulement, après vous avoir fait son grand salut provincial, crac ! il vous plante dans les yeux un regard de lion en cage... et il attaque ses œufs brouillés.

Je suis trop femme, je l'avoue humblement, pour n'avoir pas flâné devant les barreaux afin de voir jusqu'à quel point l'animal est féroce. Nouveau regard du lion, qui semblait dire : « Pauvre petite ! Si nous nous étions rencontrés vous et moi dans les gorges de l'Atlas, et non dans cet endroit où l'on me montre pour de l'argent !... » Tout cela avec l'air hautain du roi du désert que le dompteur dérange, et que cela ennuie fort de passer dans un cerceau ! « Nous allons bien voir », ai-je pensé ; et je suis entrée dans la cage, et le lion a sauté comme j'ai voulu. A la place du cerceau, mets une des armures de la galerie... et conviens que je suis encore bonne à quelque chose.

Où, ma chère, il a eu le courage de s'enfermer dans cette machine et la force de s'y mouvoir, sous le prétexte, inventé par moi, de poser un tableau vivant où je me réfugiais sous son glaive pour chercher aide et protection. Avec un autre costume (c'est du sien que je parle) on aurait pu trouver l'attitude un peu risquée, d'autant plus que mon costume à moi était fort engageant : une longue tunique de cachemire à entredeux, sans beaucoup de manches, que je revêts le matin pour flâner de ma chambre à mon cabinet de toilette, loin des regards indiscrets.

L'expérience a réussi ; « mon lion superbe et généreux » a franchi le cerceau ; mais avec une absence d'envie de mordre qui frisait l'impolitesse. Tu me diras qu'il était bien trop muselé pour pouvoir montrer les dents. Alors tu me prends pour une petite fille ? Je t'assure que la cuirasse la mieux trempée ne m'aurait pas empêchée de sentir les révoltes intérieures, — s'il y en avait eu, — d'autant moins que je me blotissais avec conviction...

Tu vas rire : c'était fort agréable. On n'est point parvenue à l'âge où nous sommes sans avoir éprouvé des impressions agréables de plus d'un genre. Mais il ne t'est jamais arrivé, ni à moi non plus, d'abandonner ta taille au bras d'un monsieur vêtu de fer. Dans une salle trop chaude, en plein mois d'août, c'est autrement rafraîchissant qu'une glace, et, surtout, c'est autrement suggestif pour l'imagination. Peux-tu comprendre ce charme de jouissance nouvelle ? Je me demande si les châtelaines d'autrefois se donnaient le plaisir de causer avec leur chevalier « en uniforme ». J'en doute, car elles étaient des êtres de routine. Dans tous les cas, je suis probablement la seule femme vivante qui ait ébauché l'aventure. Par exemple ça laisse des marques. Ça vous estampe comme un fer à gaufres. Cependant monsieur Hurault a été un pâtissier fort discret.

Nous recommencerons dans un mois, à l'occasion de la revue où le duc fait figurer un tableau à peu près du même genre. Et je compte bien qu'il y faudra plus d'une répétition. Tant pis pour mon lion si ça l'ennuie ! Mais, d'ici à un mois, peut-être qu'il sera devenu, au contraire, un peu trop féroce. On est de taille à se défendre. Dans tous les cas, il n'est, pour le moment, féroce avec personne, ce qui m'empêche de le haïr.

Sur ce, chère amie, je vais m'habiller et porter moi-même ceci à la poste du village, ne me fiant que tout juste à celle du château. Tu ne t'y fiais pas toujours, toi non plus... Mais maintenant tu n'as plus besoin d'écrire en cachette. Tout de même déguise ton écriture sur l'enveloppe, quand tu me répondras. A quoi bon faire loucher cette bégueule d'Alex ?

Madame de Clamecy à Madame Le Remouleur.

Le Port-Blanc, 19 août.

Ta lettre m'apporte une distraction d'autant plus appréciée qu'il n'en existe pas d'autre dans notre village breton, bien fait pour ensevelir l'existence de ta pauvre amie que tes Américaines appelleraient une *grass widow*.

C'est singulier comme nous avons toujours besoin de dissimuler, nous autres, même quand nous ne faisons point de mal. Tu t'es cachée de la duchesse pour m'écrire ; de mon côté, pendant que je causerai avec toi, je préfère que *personne* ne lise par-dessus mon épaule. Non que j'ai l'intention de te révéler *tout* ce que je pense du divorce. Il a, comme le mariage ses désillusions dont tu parles avec l'aisance d'une personne désintéressée dans l'affaire. Toutefois tu sembles n'avoir pas remarqué une chose qui me frappe : les écrivains qui ont mis le divorce sur la scène ou dans leurs livres, — surtout ceux qui ont divorcé, ou pour qui l'on a divorcé, — aboutissent avec un ensemble risible au raccommodement des deux parties adverses, tantôt la veille, tantôt le lendemain du jugement. Pas un n'y manque : c'est d'un monotone effroyable, peu flatteur, à première vue, pour leur puissance d'imagination.

En y réfléchissant, tu verras que la loi sur le divorce, comme toutes celles qu'on a votées depuis trente ans, est faite pour les classes inférieures. Le divorce est vraiment un remède souverain pour la femme d'ouvrier qui est lasse d'être battue. Elle s'en va, s'accroche à un autre homme qui tape moins fort, et le tour est joué. Note bien que par « femme d'ouvrier » j'entends toutes celles qui ne sont pas « du grand monde », pour parler ta langue. A l'égard de nous autres qui en sommes (ou qui en étions) c'est différent, tu n'as pas eu de peine à le découvrir. Nous nous trouvons à peu près dans la situation d'un homme de club qui triche au jeu. La loi, très maternelle, absout la tricherie, puisqu'elle ne la punit pas. Seulement les collègues du tricheur le mettent à la porte. Le voilà, comme nous, bien avancé avec sa loi !

J'ai découvert tout cela avant toi, grâce à quelques méditations rendues faciles par la vie calme d'un petit port de mer, et par une durée suffisante de la « compensation ».

Toi, tu n'aurais jamais divorcé, par la même raison qui fait que tu ne t'es jamais compromise. Tu es avant tout « femme du monde ». Tu sais ce que vaut ce titre qui n'a l'air de rien, et qui tient lieu de tout, même d'un titre. Tu t'appelles simplement madame Le Remouleur, et tu es invitée à Clerval. Et à moi, qui ai des couronnes sur mon linge, et ton amitié, tu n'oses écrire qu'en allant mettre toi-même tes lettres à la poste !

Je ne t'en veux pas ; j'en ferais autant si j'étais toi. Le monde est stupide, lâche, trompeur, égoïste, jaloux, hypocrite. Le monde n'est qu'un nuage coloré, un mot sonore et vide, un concours de snobisme, une école de dissimulation. Tout de même, quand il nous ferme sa porte au nez, nous ne pouvons nous empêcher d'en souffrir, tout en ayant honte d'être si sottes. Car, enfin, nous savons ce qu'on fait du monde avec de l'argent, une grande situation et de l'adresse : on le met dans sa poche. Veux-tu me faire croire que, si Alexandrine de Clerval divorçait demain, le monde n'irait plus chez elle ? Nous ne sommes pas assez naïves, toi et moi, pour supposer qu'on déserterait son salon.

Tu comprends maintenant pourquoi je désire que ces lignes restent entre nous. C'est déjà très sot, pour une femme, de se plaindre d'avoir fait une folie. Mais, laisser entendre la plainte au complice de cette folie c'est une amère stupidité. Nous commettons toutes des bêtises, et à tous les âges. Ma bonne Christine, méfie-toi !...

Ne t'imagines pas que je t'en veux d'être venue à moi avec l'allure compatissante et impeccable d'une dame de charité visitant les prisons. Je conviens toutefois que ta lettre m'a secoué les nerfs, en me faisant revivre une minute la vie d'autrefois. Comme alors tu me contes tes aventures, ces côtoiements d'abîmes, — ou de simples fossés, — que tu as toujours préférés à l'ivresse des grandes chutes. Le beau

secrétaire n'est qu'un fossé, bien entendu, et je te connais trop pour pousser un cri d'alarme. Tout de même lui et sa cuirasse te font travailler l'imagination, l'un portant l'autre ; je m'aperçois qu'elle est encore d'une jolie force, ton imagination !

Je partage — sans le pousser aussi loin, je l'avoue, — ton mépris pour les baromètres et pour les phénomènes astronomiques dont ces mesieurs nous croient les vains jouets. Si j'écrivais des livres, je montrerais que la pierre d'achoppement la plus dangereuse pour nous est celle qui tombe de la lune. Ah ! l'effrayant pouvoir du nouveau, de l'imprévu, de l'inconnu ! Ton jeune homme, sanglé dans un habit noir, t'aurait fait valser toute une soirée sans te causer une seule palpitation. Le même, avec son armure et son haubert, t'en donne de tellement agréables que tu laisses les rivets et les charnières de sa construction métallique t'entrer dans la peau. Et te voilà partie à rêver de Renaud et d'Armide !

Heureusement pour toi, ton jeune homme paraît plus sérieux que ne l'était l'invincible Renaud, dont la conquête donna fort peu de peine à Armide. Naturellement, tu voudras savoir jusqu'où peut aller ce sérieux ; tu n'en resteras pas où tu en es de ton étude. Elle m'intéresse : tiens-moi au courant. Connaissant ton adresse et ton sang-froid, je ne crains qu'une chose : c'est que la sévère Alexandrine soit obligée de mettre son secrétaire en wagon, — car ce n'est pas toi qui partiras. En seras-tu beaucoup plus avancée, quand tu auras réduit ton lion à la disette après l'avoir fait plus ou moins miauler d'agacement derrière ses grilles ?

Mais peut-être qu'il a déjà repris, sans rêver d'impossibles festins, son sommeil un instant troublé par toi. Qui peut prévoir les aberrations du goût chez un carnassier de la petite bourgeoisie ? Dans tous les cas, jusqu'ici ce jeune homme me plaît. Conserver sa raison en face de la belle Christine, ce n'est pas banal ; tu dois trouver du mérite à ce contraste avec les fauves plus ou moins déchaînés qui t'entourent. Ne me laisse pas fatiguer ma pauvre cervelle à deviner l'épilogue. Vite le numéro suivant, de grâce ; mais

écris *poste restante*. Car la morale de tout ceci, ma bonne amie, c'est que rien ne nous fait libres, ni le mariage, ni le veuvage, ni le divorce... ni le divorce, surtout !

*Monsieur de Montengibert à la baronne Courvoisier.
Château de Boissy-sous-Clerval.*

Sainte-Périne, le 25 août.

Il y a trente ans, chère madame, que, profitant de la bienveillance dont m'honoraient les plus jolies femmes de Paris, je leur présentais un orphelin dont le plus grand mérite consistait à se rommer le duc de Clerval. A cette époque, il était fort jeune, pauvre comme les rats de son château, et pas beaucoup plus expérimenté qu'eux dans l'art de faire des dettes. Quant à moi, un peu moins jeune, je possédais une expérience considérable en cette matière et en d'autres. J'ai servi de père à Timoléon qui venait de perdre le sien. Je l'ai piloté pendant la période, délicate pour un jeune homme de ce type, qui commence au premier rasoir et finit au premier phaéton. Le phaéton n'était pas une merveille d'attelage (il m'y promenait souvent et je peux en parler) ; mais ça sentait encore le Prussien dans nos rues : l'on n'était plus aussi difficile qu'au temps de Gramont-Caderousse. Et puis une couronne de feuilles de fraisier sur les harnais cache l'insuffisance des chevaux, voire même celle du maître. Il faut le croire, puisque Madeleine Méran, toute jeune, toute belle et déjà célèbre, devint folle de lui. Je dois dire à leur louange commune qu'elle en resta folle jusqu'au jour, qui vint assez vite, où des âmes charitables firent comprendre à un richissime maître de forges que sa fille était née pour être duchesse. Il faut ajouter, si l'on veut me rendre justice, que mon protégé ne suivit pas mes conseils dans la circonstance. Le malheureux Timoléon se laissa mettre la corde au cou à vingt-cinq ans.

Vous connaissez votre voisine ; vous avez pu voir avec quelle sûreté de main elle prit les rênes du gouvernement. Présenté à la très intelligente Alexandrine par son mari, j'en fus accueilli avec une réserve qui

me donna sur l'heure une haute idée de sa pénétration. Toutefois, mon ex-ami fut bon prince. Dans la suite des temps, ayant reçu mes tristes confidences sur une situation que mon âge rendait désespérée, il me procura un poste où m'attendait, avec l'honneur de faire votre connaissance, le devoir de gagner ma nourriture en écrivant quinze lettres par jour sous la dictée de madame la duchesse.

Hélas ! malgré mon humble effacement, la défiance des jours passés revint sur l'eau. J'en savais trop long sur le compte de monsieur le duc ; je n'arrivais pas à partager l'admiration dont l'adroite Alexandrine veut l'entourer, sauf à la ressentir elle-même d'une façon moindre. Je tombai en disgrâce complète et ma perte fut résolue. Ne songeant plus qu'à noyer au plus vite le pauvre chien perclus et boiteux, on découvrit qu'il avait la rage. Bref on lui jeta, comme un os, la pension à Sainte-Périne. Le saviez-vous ? Je suis porté à croire que non. Les autocrates qui envoient un déporté mourir en Sibérie ne le chantent pas sur les toits. J'ajoute qu'on ne se vante pas volontiers d'être où je suis. Mais il est si dur de ne pouvoir jamais s'offrir un cigare, ni s'asseoir à la devanture d'un café quand les vieilles jambes crient merci, au cours d'une longue promenade ! La souffrance, à certains jours, est plus forte que l'orgueil ; c'est pourquoi je vous révèle mon abaissement.

Tout ceci, chère madame, est pour en venir à cette conclusion fort mélancolique : voulez-vous me prêter deux ou trois louis ? Je suis en pourparlers pour vendre un bijou de famille échappé par hasard ; son prix payera ma dette. Pas besoin de vous dire que je me suis adressé aux Clerval. De sa blanche main, Alexandrine m'a répondu (ils n'ont donc pas de secrétaire ?) qu'étant logé, nourri, blanchi, confessé et purgé gratuitement, je devais me tenir pour très heureux. Je voudrais bien l'y voir et surtout Timoléon ! Mais depuis qu'il est tombé sur une femme qui lui assure toutes les commodités de Sainte-Périne avec, pardessus le marché, le plaisir de fumer de bons cigares et de faire jouer de mauvaises pièces, il a toujours marché droit, sachant ce qu'il lui en coûterait de faire un écart ou une ruade... Allons ! je ne veux pas récri-

miner. Chère amie, soyez bonne ! Je sollicite de vous plus encore qu'un petit prêt d'argent : prêtez une demi-heure de votre temps au pauvre exilé, qui ne sortira de son exil que pour monter en corbillard. Parlez-moi de ce Clerval où j'ai passé les dernières bonnes minutes de ma vie. La « saison » approche. Ah ! cette « grande semaine » ! Ces jolies femmes, cette musique pendant les repas (je regrette moins celle d'Alexandrine), ces illuminations, ces soupers, ces fiirts ! Je songerai à tout cela sous les arbres de ma cour, en fumant *vos* cigares et en digérant *notre* veau braisé aux carottes. Vous me plaignez, un peu n'est-ce pas ?

P.-S. — J'ai tout lieu de supposer que l'histoire de Madeleine Méran et du duc n'est pas connue de la duchesse. Ne brouillez pas les cartes. Ces gens-là me tiennent dans leur main.

La baronne Courvoisier à monsieur de Montengibert.

Boissy-sous-Clerval, le 26 août.

Courrier par courrier, mon cher ami, je vous envoie le petit subside qui vous permettra le luxe de quelques cigares et de quelques absinthes. Je ne suis pas une duchesse mais j'ai du cœur. Les Clerval n'ont pas le temps d'en avoir. Ils songent trop à s'amuser pour penser à ceux qui vieillissent dans la solitude, ni même à leurs voisins d'un rang plus modeste. Nous ne sommes pas dignes d'être invités « au château », si ce n'est en certaines occasions réservées aux petites bourses, comme les représentations à prix réduits des théâtres.

Nous étions plus tranquilles du temps où la grande bicoque était fermée, faute d'argent pour remplacer les ardoises et les vitres en déconfiture. Mon pauvre mari, quand il acheta notre habitation, s'attendait à tenir dans la contrée une place digne du nom et des souvenirs de notre famille. En fait, cette place nous fut donnée aussitôt. Être invité à Boissy était un honneur ; y manger était un régal. Mais depuis que les écus de la forge ont redoré l'écusson des anciens ducs, je ne suis plus qu'une petite dame de compagnie qu'on vient voir en arrivant au château, un dimanche après

vêpres, et qu'on invite quand on ne peut pas faire autrement. Si j'étais de vingt ans plus jeune, c'est moi qui vendrais Boissy où je me sens devenir vassale !

Vous vous trompez sur un point, cher ami : on vous a donné un successeur. Celui-là est un homme sans naissance, mais non pas sans prétentions, je vous le garantis. C'est un grand gars de vingt-six ans, joyeux et solide. Madame la duchesse les choisit bien. Même à mon âge, tout le monde me jetterait la pierre si j'introduisais un commensal de cette tournure dans ma maison. Les grandes dames sont au-dessus de ces lois vulgaires, paraît-il ; sans compter que, dans une maison pleine d'hommes, un homme de plus ou de moins n'est pas une affaire. Et puis, ce qui vaut mieux encore, il est impossible au vulgaire public de savoir ce qui se passe derrière des murs si épais.

Parlant de vulgaire public, on a daigné m'inviter l'autre jour à une soirée théâtrale, en compagnie de gens de peu, pour lesquels un programme très pauvre est toujours assez bon. Cela m'a procuré le plaisir de voir votre successeur, bardé de fer, il est vrai, serrant la taille d'une femme tellement décolletée que le rouge m'est monté au front.

On nous a fait avaler une demi-douzaine de tableaux du même genre. Si seulement, ç'avait été une pièce ! Pas moyen de causer, pour comble d'agrément. La duchesse n'a pas lâché son piano. Un serpent à sonates, cette femme ! Tout lui sert de prétexte à montrer son talent. Le dimanche, c'est l'orgue à la messe. Vide d'ordinaire, l'église est pleine. On vient écouter madame la duchesse, voir madame la duchesse et ses invités. C'est par pièces de vingt sous qu'ils donnent à la quête. Nous avons l'air de mendiants avec nos pièces de cuivre ; aussi, faute d'hôpital, c'est sur nous qu'on se débarasse des perdreaux massacrés : ci, un pourboire au garde qui les apporte. Et nos domestiques réclament de l'augmentation ; et tout le beurre va au château ; et le facteur y déjeune, ce qui retarde nos lettres ; et les automobiles font peur à nos chevaux ; et c'est de tout comme ça. Le pays devient inhabitable, ruineux. Si, un jour, je viens vous rejoindre à Sainte-Périne, vous n'en serez pas surpris.

Ah ! comme je vous regrette, cher monsieur de Montengibert ! Comme je regrette nos parties de bésigue les soirs de pluie, nos conversations sous la charmille quand il faisait beau ! Avec vous, du moins, on apprenait quelques nouvelles. Croiriez-vous que le nouveau secrétaire n'a pas mis les pieds chez moi ? Il est plus châtelain que les châtelains eux-mêmes, — et aussi bien habillé. Tout au plus consent-il à sortir des grilles pour visiter une ferme ou une coupe, à moins que ce ne soit pour accompagner à cheval le duc et sa charmante fille, qui devient plus effrontée qu'un page. Elle m'exaspère rien que par sa façon de me faire des révérences, si profondes qu'on s'attend à la voir disparaître dans le parquet. Avec cela, moqueuse, ayant la manie de dénaturer les noms. Du reste, au château, c'est le jeu de société favori. Leurs domestiques répètent aux nôtres ces facéties délicieuses, et ils se tordent de rire. J'ai appris, grâce à une porte ouverte, qu'on m'appelle en haut lieu la baronne Cœur d'acier. Et vous, mon pauvre ami, savez-vous comment on vous désigne : Monte-au-gibet ! Heureusement que nous sommes fort au-dessus de ces vilénies. Et, grâce à Dieu ! votre vieille amie a bec et ongles.

Je vous avais toujours trouvé fort mystérieux sur le compte de votre ancien copain. Toutefois, je n'en avais pas conclu, loin de là, que Sa Seigneurie avait été constamment un modèle de vertu. Je veux bien que Timoléon le soit devenu, et j'ai trop de sens moral pour l'en blâmer. Seulement, on a le droit de scruter les motifs des gens. Se bien conduire parce qu'on aime sa femme et qu'on a des principes, rien n'est plus honorable. Se priver de faire des choses qu'on grille de faire par crainte d'une personne qui tient les cordons de la bourse, comment appellerons-nous cela ?

N'allez pas croire qu'il y a dans mes paroles rancune ou jalousie. Vous distraire par mon bavardage est mon seul but. Sachez bien que je serais fort malheureuse s'il me fallait habiter Clerval, même avec la fortune de ses propriétaires. Cette fortune, d'ailleurs, ne doit pas être ce qu'on pense, vu les précautions de la duchesse (vous la connaissez mieux que moi) pour empêcher qu'on ne lui vole un sou. Nos vieux fer-

miers, qui ont connu la grand'mère du duc régnant, disent qu'elle est morte sans être jamais descendue dans ses cuisines, et sans avoir jamais vérifié un compte. Et ils concluent par ces mots que j'ai entendus vingt fois : « Celle-là, c'était une vraie Clerval ! » Tous les domestiques de cette époque sont morts dans de jolies maisons qu'ils avaient construites sur les meilleurs terrains du village ; le fils de l'intendant d'alors est aujourd'hui député socialiste. Voilà comme je comprends le rôle d'une grande famille dans un pays. Quand elle se met à compter, je ne l'appelle plus une grande famille. De nos jours, c'est Sainte-Périne qui attend les anciens secrétaires au sortir de Clerval !

*Daisy Fenton à Edith Mortimer, Lenox (Mass.).
(Traduction.)*

Clerval, 27 août.

Vous m'avez maudite pour mon long silence, ma chère Dedie, et je vous le pardonne, car vous en aviez le droit. Garder une heure pour causer tranquillement avec vous, la plume à la main, semble avoir été tous ces temps-ci la chose la plus difficile du monde. Je vous entends dire : « Méchante Daisy, vous trouviez moyen de le faire jadis. » Encore une fois, vous avez raison ; mais maman et moi n'étions pas alors ce que nous sommes devenues depuis : des papillons dont la tête tourne à force de mouvement, des femmes « dans le train », comme disent les Français. Votre amie est aujourd'hui une personne légère et frivole, — tout au moins en apparence, — livrée corps et âme aux vanités de ce monde. Hélas ! ma chère, Paris est un endroit si charmant, un peu *wicked*, peut-être diriez-vous... Cela ne fait que lui donner une séduction plus grande, j'en ai peur.

N'étant jamais venue de ce côté de l'eau, pourrez-vous imaginer qu'on passe des heures chez les couturières ? Croyez-moi : il faudrait être plus qu'une simple mortelle pour ne pas succomber aux tentations de ces ravissants costumes, harmonieux assemblages d'étoffes et de couleurs, chefs-d'œuvre de création,

d'invention, de fabrication. Tandis que j'attends, — quelquefois plus d'une heure, — le bon plaisir de Sa Majesté la Reine de l'aiguille, je m'amuse prodigieusement à examiner sa clientèle, un essaim de femmes divinement habillées qui vont et viennent, qui jacassent comme un vol de pies, qui poussent des cris d'admiration à la vue des modèles exposés sur les tables ou sur les épaules des « mannequins ». Cela fait penser à un joli kaléidoscope. Soit dit en passant, mes toilettes sont des rêves. *They take the cake*. Elles sont le succès de la saison.

Mais, pour vous raconter *ma saison*, je vous dirai que nous sommes d'abord allées à Londres, où j'ai été « présentée ». Vous verrez ma photographie en robe de Cour ! Puis nous sommes venues à Paris, dans le soi-disant meilleur hôtel, où nous nous sommes trouvées fort mal, après le luxe et le confortable des hôtels de chez nous. Point de baignoires dans les cabinets de toilette, pas d'eau chaude ou froide coulant à volonté, des cheminées qui fument, des chambres mal tenues. Les domestiques français ont le talent du nettoyage en trompe-l'œil. Si vous regardez sous les meubles et dans les coins sombres, vous découvrez des amas de poussière qui doivent être de merveilleux parcs d'élevage pour les microbes. Maman n'a pu y tenir et a pensé qu'un appartement meublé, où nous aurions un service à nous, serait plus satisfaisant pour nos habitudes. Cruelle erreur, ma pauvre amie !

Nous eûmes bientôt trouvé un *flat* délicieux, avenue de l'Alma, et ce fut d'abord une lune de miel avec notre cordon bleu français, notre bijou de femme de chambre... Non ! je ne vous fatiguerai pas du récit de nos désillusions. Le résumé de ce chapitre est que, pour vivre chez soi, à Paris, d'une façon agréable et commode, il faut être acclimaté, non pas au climat ceci n'est rien, mais aux façons, aux habitudes, et surtout aux domestiques de ce pays. Cela demande naturellement plus d'un jour.

Nos infortunes hâtèrent quelque peu notre départ pour Hombourg, dont les eaux étaient ordonnées à maman. De plus, nous devions y retrouver quelques

amis de Baltimore. L'endroit, comme à l'ordinaire, était pris d'assaut par le beau monde anglais, avec assaisonnement de quelques Altesses Royales, dont la présence attire toujours ces bons snobs comme un cerisier attire les moineaux. Le *Herald* vous ayant régaler à satiété des plaisirs et des élégances de Hombourg, — voire même des élégances de Daisy Fenton, — je vous fais grâce des détails. Rien qui mérite une mention spéciale au point de vue des flirtations ; mais plusieurs bons matches de tennis où votre servante s'est acquis quelque gloire. En somme, le plat de résistance, pour notre saison, est notre visite à ce superbe château où je me suis réveillée un beau matin, tout à fait comme Alice au Pays des Merveilles.

Clerval est une énorme habitation d'architecture féodale, pleine d'écussons, de couronnes, d'armures portées aux croisades, de fauteuils où se sont assis des rois et des reines au xvii^e siècle. On dit même qu'il y a des oubliettes à vingt pieds sous terre, avec des chaînes et des ossements humains. Comme ce doit être à la fois terrible et curieux ! Les Clerval sont seigneurs de ce domaine depuis six ou sept siècles.

Le duc actuel n'a pas de plus grand plaisir que de recevoir du monde et de donner des fêtes, en quoi il est admirablement secondé par la duchesse qui est une femme remarquable. Elle s'entend mieux que personne à bien faire les choses. Chez eux, la vie est organisée sur un pied vraiment royal. Le service est assuré par une légion de domestiques : on marche littéralement sur eux. Les chevaux de selle et d'attelage sont en grand nombre ; il y a des voitures de toutes les formes, des automobiles, des bicyclettes. Le ballon manque seul à cet assortiment de moyens de transport.

Clerval peut recevoir cinquante invités, et chacun a le droit d'amener son valet de chambre ou sa camériste. Figurez-vous ce que serait une pareille cohue avec les domestiques de chez nous : un véritable pandémonium ! Ici, tout semble s'arranger de soi-même, sans bruit et sans dispute. Façoise me dit que l'organisation intérieure est merveilleuse.

C'est la duchesse de ***, Américaine de naissance, vous le savez, qui nous a présentées aux Clerval, ce printemps. Nous ne pouvions avoir d'introduction meilleure. Cela n'empêche que l'invitation ne nous a pas beaucoup moins surprises qu'elle ne nous a flattées, si bien que nous en cherchons encore le *pourquoi*. Évidemment, ce n'est pas pour nos beaux yeux que Sa Grâce veut nous avoir chez elle. Comme les Clerval ont un fils, et que les héritières américaines sont vues d'un bon œil en ce pays j'ai d'abord pensé que le *pourquoi* devait être cherché dans cette direction. Mais, d'une part, Jean de Clerval a vingt-trois ans; de l'autre, il est dans un régiment algérien. Et puis surtout il est dans la catégorie, peu nombreuse en France, des nobles qui ne sont pas pauvres. Il faut donc regarder ailleurs. Patience ! Je ne suis à Clerval que depuis quatre jours, et le gros des invités n'est pas encore ici :

J'en profite pour examiner à fond ceux qui s'y trouvent et pour comparer les habitudes de la haute vie dans nos deux pays. Je vois des choses qui m'étonnent. Par exemple, après avoir visité les serres, je m'attendais à des merveilles pour la décoration de la table. Jugez quel fut mon désappointement à la vue d'un maigre arrangement de fleurs autour d'un miroir posé à plat, sur lequel des figurines de Saxe ressemblaient à des personnes maladroites, n'osant marcher sur la glace de peur des chutes. Sans tenir compte de la couleur et de la forme, on avait éparpillé au hasard les « messages de Dieu », comme un de nos poètes appelle si bien les fleurs. L'effet obtenu était *impressionniste*. J'avais envie de renvoyer tout le monde au salon et de refaire cette table... Vous allez dire : « Bon ! Daisy est toujours la même. Dès qu'arrive le chapitre des fleurs, elle s'emballa ainsi qu'un ambitieux qui parle politique ! »

Du moins j'avais, pour me dédommager, le plaisir de manger dans des assiettes, de boire dans des verres marqués au bel écuson des Clerval, et d'être servie par des hommes en brillante livrée, culottes courtes, bas de soie blancs. Mais comme le linge de table est inférieur au nôtre, que nous voulons fin et

soyeux comme du satin ! Les couronnes duciales de mes serviettes ne m'empêchaient pas d'en sentir la rudesse. Quant à la conversation, pour moi habituée à celle de nos dîners qui est plutôt sérieuse, elle m'a paru un peu... *frenchy*. (Ce qu'il y a de plus fort, c'est que mon voisin m'avait prévenue tout bas qu'on allait « se tenir », par considération pour la fille de nos hôtes, une délicieuse fillette de quinze ans !) Bientôt la grande réunion annuelle sera au complet ; cette énorme demeure sera occupée jusqu'au dernier pouce carré. Alors la jeune Yvonne sera mise en sûreté quelque part, et la verve française pourra se donner cours sans retenue.

Des personnes présentes, je n'en vois à citer qu'une seule, et du sexe féminin : madame Le Remouleur, très jolie, très *chic*, divinement habillée, de taille et de tournure séduisantes, bien qu'un peu trop dodue : aussi elle est *squeezed* dans son corset. Quelle coquette ! Comme elle m'amuse et m'intéresse par son talent pour attirer les hommes et les garder autour d'elle ! Si vous voyiez ses petites mines cajoleuses, caressantes, félines ! Mais je soupçonne qu'elle saurait trouver ses griffes à l'occasion. Jusqu'ici, je n'éprouve pas l'envie de lui disputer l'attention d'aucun des échantillons de l'autre sexe qui nous entourent. Le plus intéressant de tous, et de beaucoup, serait le secrétaire de la duchesse, un grand garçon, très beau, bien élevé et fort agréable. Malgré ces enviabiles mérites, ma chère Dedie, ce n'est qu'un pauvre secrétaire. Pour lui comme pour moi, il vaut mieux que je ne perde pas mon temps de ce côté, d'autant que madame Christine pourrait bien me faire sentir autre chose que patte de velours si l'idée m'en venait.

Elle l'a adopté, et, tout en n'étant jamais mauvaise langue, je peux bien dire qu'elle est un peu ridicule avec ses petites manœuvres pour séduire cet Adonis, qui, vraiment, pousse la modestie au comble de la timidité. Jusqu'à quel point serait-elle disposée à flirter avec lui, ce n'est pas mon affaire. La flirtation (les Français disent : le flirt) tire plus à conséquence ici qu'en Amérique. Quand nous flirtons, nous autres, c'est pour nous amuser ; nos hommes

ne s'y trompent pas. Si l'amour vient, nous voilà sérieuses, et nous ne flirtons plus.

Je me demande si, en France, quelqu'un est jamais sérieux, même à la messe de son mariage.

En somme, le jeu du flirt n'est bien compris et correctement exécuté que dans notre pays. De même, autrefois, la Grèce avait la spécialité des Jeux Olympiques, Rome, celle des courses de chars. Malgré tout, la galanterie du Français dans les moindres détails est bien séduisante ; nos hommes n'ont pas ce don, même lorsqu'ils sont amoureux. Ils nous comblent de fleurs, de cadeaux, d'invitations. Le Français, moins disposé à ouvrir sa bourse (on semble croire ici que c'est le privilège, pour ne pas dire le devoir des visiteurs américains), le Français l'emporte par le don inné des jolis compliments, des façons chevaleresques, des « petits soins », où nous croyons facilement, nous autres, voir la preuve d'une passion sérieuse. Charmants amoureux, ils font des maris détestables. Mais je m'arrête, pour n'en pas dire trop...

28 août.

Je crois avoir découvert le *pourquoi* de la duchesse. Il s'agit de me démontrer que je ne saurais vivre heureuse qu'en faisant l'offrande de ma personne — et de ma fortune — à Marcel Thorigné, un des hôtes de ce château. C'est un joli garçon, tout à fait « petit maître », et aussi tout à fait bourgeois en dépit de son vernis du grand monde. Son père était agent de change et lui a laissé une belle fortune. Mais le seigneur Marcel, avec des goûts de dépense, pratique le culte ruineux des grands personnages. Il a couru le monde à la poursuite des Grands-Ducs et des Altesses Royales dont le nom revient sans cesse dans sa conversation de snob. Tout cela coûte beaucoup d'argent ; il faut boucher les vides... et voilà pourquoi, selon toute apparence, Daisy Fenton a été invitée à Clerval en même temps que monsieur Thorigné. Ce jeune homme est amusant, sauf quand il pose de ces questions qui, chez nous, seraient taxées d'impertinence : « Une femme comme vous consacre cinq mille dollars par an à sa toilette, n'est-ce pas ? Me trompé-je en esti-

« mant que ce collier de perles en vaut le double? Avez-vous pu vivre à Hombourg, madame votre mère et vous, à moins de mille francs d'hôtel par semaine? » On sentait qu'une seule question eût résumé toutes les autres : « Combien valez-vous? » Imaginez, chère Dedie, le charme que peuvent avoir ces enquêtes poursuivies pendant une promenade, soi-disant sentimentale, sous les charmilles du parc! Tout en m'y soumettant avec la meilleure grâce possible, je pensais en moi-même :

« Très bien, madame la duchesse! Mais nous sommes à deux de jeu ».

Voilà un traité en règle sur les mœurs françaises, qui me vaudra, j'en suis sûre, cette réponse de mon amie :

« Assez de voyages, Daisy! Hâtez-vous de revenir, de vous éprendre d'un bon Américain, et de vous établir au pays natal comme une fidèle citoyenne des États-Unis ».

Rien ne dit, ma chère, que je ne suivrai pas ce conseil. Qui peut prévoir l'avenir? En attendant, *auf wiedersehen*, et à bientôt une lettre plus amusante, pour vous raconter les grandes fêtes du château. Croyez toujours à la fidèle affection de

your old and devoted chum,

DAISY.

Philippe Hurault à Madelon.

Clerval, le 27 août.

Tu vois que les leçons me profitent; je n'oublie plus nos dimanches. Celui-ci est d'un calme relatif. La première série, dite des chasseurs, a quitté le château, ou du moins il ne nous reste que ceux et celles qui tiennent un rôle dans la revue, c'est-à-dire la bonne moitié. Le duc est ravi: ses véritables fonctions de directeur commencent. Tous les jours on répète, sauf moi qui ai des occupations plus sérieuses et qui me fais souvent mettre à l'amende par le régisseur. Pour le moment, on répète dans la galerie de tableaux; je dois dire qu'on répète fort mal, personne

ne sachant son rôle et ne se donnant la peine de l'apprendre. Cela désole le directeur-auteur, qui n'admet pas qu'on change une seule de ses répliques. Mais tout le monde s'amuse beaucoup et cela fait paraître les après-midi moins longues : ce n'est pas pour moi que je dis cela, car toutes mes heures sont trop courtes. Je travaille comme un nègre... ou comme un honnête mercenaire que je suis. Pas d'erreur ! Qu'on se rassure à Nancy !

Le moment est venu de préparer la grande semaine. Nous aurons cinquante maîtres (tu remarqueras que j'ai pris même le langage de l'emploi) et une vingtaine de valets et femmes de chambre. Je corresponds avec les loueurs de Sens pour avoir une douzaine de chevaux, des voitures et des cochers de renfort. Je demande à Paris des *extra* pour le service de table. Je corrige les épreuves des programmes. Voici, pour t'amuser, le tableau de cette terrible semaine. Il y manque l'heure et le jour de mes funérailles, car il me paraît douteux que je sois encore en vie quand le dernier des invités sera parti.

Jeudi 14 septembre. — Arrivée des invités. Arrivée des musiciens. Grand dîner. (Un aperçu de ce que sera le service de la nourriture seulement : la table des maîtres, une cinquantaine ; la table des musiciens, environ quinze ; la table de l'office, cinquante ou soixante domestiques des deux sexes ; la table des cochers et palefreniers (aux écuries), une vingtaine ; soit une population de cent cinquante personnes à alimenter plusieurs fois par jour, sans parler de la nuit. Qu'en penses-tu, Madelon?) Je continue :

Vendredi 15. — Dans l'après-midi, répétition à huis clos du concert avec tout l'orchestre. Le soir, concert.

Samedi 16. — Répétition de la revue en costumes, avec l'orchestre. Le soir, bal. (Soyez tranquilles, je ne danserai pas). Invitations dans toute la Basse-Bourgogne et dans les garnisons voisines. On compte sur trois cents personnes. Buffet sérieux.

Dimanche 17. — Répétition, en costumes et avec l'orchestre, de la revue et du lever de rideau. Salle ouverte aux habitants du village et aux gens. (N. B.

— J'ai peur de ne pouvoir écrire à Nancy ce soir-là. Serai-je grondé cette fois?)

Lundi 18. — Comédie. Revue.

Mardi 19. — Dîner en têtes et costumes.

Mercredi 20. — Départ des invités, musiciens, hommes et chevaux de renfort. (J'aurai un joli paquet de comptes à régler et à payer). Enfin seuls ! Coucher de bonne heure, si Dieu m'écoute.

J'espère que tu liras cette lettre à maman, et qu'elle ne dira plus que je suis trop « homme du monde ». Je n'ai vraiment pas le temps. J'ai le temps de t'aimer, parce que cela, comme la respiration, est une chose de toutes les minutes. Mais j'ai à peine le temps de te dire que je t'aime. Dors bien, heureuse créature, qui as le temps de dormir.

Philippe Hurault à Pierre d'Andouville

Clerval, le 27 août.

Je suis triste, affreusement triste, triste comme je ne l'ai jamais été de ma vie, et sans la plus petite raison spéciale d'avoir du chagrin. Au fait, ce n'est pas du chagrin ; c'est un immense, universel découragement ; c'est le mécontentement de moi-même qui n'ai rien fait de mal ; c'est un désir dont je ne pourrais pas définir l'objet ; c'est le regret d'un bonheur que je n'ai pas perdu ; c'est le dégoût d'une vie parfaitement amusante et intéressante, que je n'ai pas la moindre envie de quitter.

Si j'étais une dévote, j'irais à confesse. A une mère plus transigeante que la mienne, j'essaierais de faire comprendre ce qui se passe en moi. Mais je n'ai personne à qui parler, et *il faut* que je parle à quelqu'un. Toi, quand tu veux te donner la peine d'être sérieux, tu comprends les choses. Tâche de te reconnaître dans mes divagations, et surtout de me répondre des vérités qui me soulagent. Prouve-moi que je suis un imbécile ; je t'en aurai une sincère obligation.

Je crois — sans parler du manque de sommeil toujours fatal pour les nerfs — que la correspondance, ou du moins une certaine partie de la correspondance



de la duchesse, me fait à la longue un mal énorme. On a beau se raisonner soi-même ; la lecture quotidienne de ces pages désespérées, qui concluent à une demande de cent mille francs, — ou de vingt francs, — quelquefois avec une allusion plus ou moins voilée aux conséquences tragiques d'un refus, c'est une rude épreuve pour le moral d'un homme, pour le mien tout au moins.

Car, enfin, ces gens-là sont d'authentiques malheureux ou de vulgaires gredins, ce qui laisse peu de place aux idées optimistes. Il apparaît clairement que les hommes, de quelque façon qu'on les juge, peuvent toujours se diviser en deux catégories : ceux qui possèdent et ceux qui sont dénués ; ceux qui jouissent et ceux qui souffrent ; ceux qui se reposent et ceux qui travaillent.

Cette inégalité, déjà navrante quand il s'agit d'un petit bourgeois de mon espèce, devient monstrueuse quand il s'agit de fortunes exagérées comme celle des Clerval. Jeter au vent la lettre d'un ouvrier de Toulouse qui sort (ou du moins raconte qu'il sort) mal guéri de l'hôpital, et demande un louis, c'est bientôt fait. J'ajoute que l'on pourrait démontrer à l'auteur de la lettre, par une statistique fort simple, qu'il est matériellement impossible d'envoyer son louis. Mais après ? En aura-t-il moins faim, si vraiment il a faim ? Aura-t-il moins le droit de participer à toutes ces jouissances de la vie que je savoure, que je cherche, avec toute mon intelligence, à faire savourer aux autres jusqu'aux dernières limites de la perfection possible ici-bas ? Ce rôle que je remplis, qui est le devoir de ma charge, est-il compatible avec les sentiments d'un homme de cœur ?

Ne va pas croire que quelqu'un m'a causé du désagrément, a froissé mon amour-propre. La duchesse est contente de mon travail et me le montre. Le duc voulait me faire jouer Chavigny dans le *Caprice*. Madame de Léry est interprétée par la belle Christine. Celle-ci a joint ses instances à celles du duc. J'avoue qu'elle n'a pas été bien loin de me faire céder. Il faut que je te raconte la scène, qui est, ou plutôt qui aurait pu être assez romanesque. Elle s'est passée hier, un

peu après minuit, dans mon bureau. Tu dresses l'oreille, hein ! mauvais sujet ?

Il paraît qu'on s'était retiré de bonne heure, relativement. Le maître d'hôtel m'avait apporté la clef de la grande porte, selon sa consigne ; je finissais quelques lettres à faire signer le lendemain, voyant approcher avec plaisir l'heure de mon trop court sommeil. Tout à coup, j'entends frapper à la poterne, qui, du parc, donne accès dans mon appartement. Assez étonné, je m'avance pour reconnaître le visiteur nocturne ; ce visiteur était une visiteuse : madame Le Remouleur ; je la fais entrer ; mon œil étonné l'interroge.

— Vous allez rire, me dit-elle sans le moindre embarras. La nuit est si belle ! J'étais seule dans le parc, à rêver au clair de lune. J'ai oublié l'heure... et la porte était close quand j'ai songé à rentrer. Heureusement, je connais le château. J'ai fait le tour ; votre lampe de travail n'était pas éteinte..., et me voilà sauvée de la salle de police, car j'aime à croire que vous ne me dénoncerez pas.

— J'espère, lui dis-je, que vous n'avez aucune crainte à cet égard. Naturellement on vous croyait retirée chez vous, puisqu'on a fermé les portes. Je vais vous procurer un bougeoir...

Elle me fit observer avec raison qu'il valait mieux attendre un quart d'heure, les allées et venues des invités pouvant n'être pas terminées à son étage. Elle s'assit et regarda mélancoliquement ses mules de satin rose tout humides de rosée.

— Quelle imprudence ! lui dis-je. Il ne faut pas rester ainsi. Je vais faire du feu...

— En cette saison il n'y a pas une bûche dans tout le château, soupira-t-elle.

Pour toute réponse, et en moins d'une minute, j'allumai une flambée de vieux papiers dans mon âtre.

— Vous êtes bon ! fit-elle.

Je l'avais installée dans un fauteuil, et j'activais la flamme... agenouillé tout près de cette créature capiteuse... Plus d'une fois, sans doute, elle a vu un homme à ses pieds ! Pour moi, au contraire, je t'avoue que cette posture était fort nouvelle, comme aussi

l'impression que j'éprouvais. Il ne faut pas comprendre par là que je n'ai admiré aucune femme avant celle-ci, — j'en connais de plus belles. Le nouveau, c'était ce frisson de plaisir que la vue d'un chef-d'œuvre cause à l'artiste, accompagné d'une joie plus chaude, plus intime, moins exclusivement cérébrale. Car, dans l'occasion, le chef-d'œuvre possédait la vie, la dégagéait autour de lui avec une folle intensité, m'y plongeait comme dans un bain, m'en pénétrait par la richesse de ses lignes, le charme de ses couleurs, la vibration exquise de sa voix, le choc électrique de ses parfums. Et, dans cet appartement *mien*, j'avais le chef-d'œuvre à moi seul, sans le partager avec la foule des visiteurs traversant une salle, avec les causeurs groupés dans un salon.

Tu ris probablement, car tu as connu des moments pareils, — suivis d'extases plus complètes. Mais moi, mon ami, je n'avais pas connu même cette ivresse innocente, et je mourrai sans la connaître encore. Cette pensée, mélancolique après tout, se compliquait d'une autre pas beaucoup plus réjouissante : j'aurais été ridicule en exprimant à madame Le Remouleur mon admiration pour sa beauté. Que suis-je à ses yeux ? Un pauvre diable que le sort a placé, — tout au moins dans ce château, — à mi-chemin entre les serviteurs et leurs maîtresses, plus près des premiers, peut-être, au jugement du monde.

Aussi, ma visiteuse ne m'honorait même pas d'une légère émotion. Moi, je faisais semblant d'avoir l'habitude de me trouver en tête à tête, après minuit, avec des élégantes en robe de bal, ce qui n'est pas tout à fait exact, comme bien tu penses.

— Vous me sauvez d'un rhume, dit-elle avec bonne humeur.

— Et par la même occasion je sauve la revue de monsieur le duc. Il ne me pardonnerait pas d'agir autrement.

Là-dessus nous nous mîmes à parler théâtre. C'est alors qu'elle me demanda de faire Chavigny dans le *Caprice*.

— Aucun de ces messieurs n'ose accepter ce rôle, dit-elle. Aucun, d'ailleurs, ne pourrait le jouer.

Je répondis qu'il m'irait beaucoup plus mal qu'à tous les autres, ce qui lui fit lever les épaules, de fort belles épaules vraiment. Elle avait quitté sa mante la chaleur devenant trop forte. Étendue dans son fauteuil, avec ses petits pieds sur un coussin en face de la flamme, elle offrait, je t'assure, un tableau fort réussi. Mais je continuais à faire des boules avec de vieux journaux et à maintenir la combustion, en tâchant de ne pas mettre le feu à la cheminée. Il n'aurait plus manqué que ça !

Soudain j'entendis ces mots prononcés par ma visiteuse d'une voix toute différente :

— « Qui suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela ? Que me trouvez-vous de si extraordinaire ? Je ne suis pas mal, c'est vrai ; je suis jeune ; il est certain que j'ai le pied petit. Mais enfin, ce n'est pas si rare... »

Interloqué par cette phrase singulière, je la regardai sans doute avec des yeux ahuris, car elle éclata de rire, les mains croisées derrière sa tête. Le tableau s'accroissait beaucoup.

— C'est une réplique de mon rôle que je récite, dit-elle, manifestement amusée de mon air bête. Ces paroles s'adressent à Chavigny. Vous comprenez ?

J'étais furieux, me sentant ridicule.

— Je comprends, lui dis-je. Et, s'il vous plaît, que répond Chavigny ?

— Que voulez-vous qu'il réponde ? fit-elle avec une moue. Sa femme rentre, et la toile tombe... Maintenant, de grâce, escortez-moi jusqu'à ma porte.

Elle reprit sa mante, pendant que j'allumais un bougeoir. Puis au lieu de sortir, elle inspecta mon domicile, examinant mes photographies, touchant mes pauvres bibelots.

— J'aime votre bureau, dit-elle. Je viens d'y passer un moment très bon. Le secret de cette aventure sera un lien entre nous. Je suis seule dans la vie, horriblement seule. Vous aussi, pour le moment, vous êtes un isolé, un méconnu, — par les autres, non par moi. Voulez-vous que nous fassions une paire d'amis ?

Elle me tendit la main, une belle main grasse, toute chargée de bagues, très parfumée, avec des ongles qui brillaient comme du corail rose. Il me

parut, après ces paroles, que je pouvais y poser mes lèvres, ce qui ne parut pas l'indigner. Alors elle partit, oubliant de me reparler du *Caprice*. Ce matin, elle a trouvé moyen de me dire, sans être entendue de personne :

— Bonjour, monsieur mon ami. Je ne suis pas enrhumée, grâce à vos bons soins.

C'est moi qui suis enrhumé, car, après son départ, j'ai ouvert mes fenêtres. Je n'aurais pu dormir dans le parfum qu'elle m'avait laissé. Mais j'ai gardé ce détail pour moi.

Telle est mon aventure ; je te la raconte précisément parce qu'elle est racontable. Si la belle Christine avait un époux et si cet époux avait assisté invisible à l'épisode, il n'aurait pas eu un mot à dire. Je juge mieux cette femme aujourd'hui. Elle est très bonne, très simple. Elle va droit son chemin, sans peur, parce qu'elle est sans reproche. Quant à moi, tu peux constater que je me tiens à ma place. Il est évident que ces grandes dames ne me considèrent pas tout à fait comme « un homme », et j'ai de la peine, parfois, à réprimer un petit sentiment d'envie à l'égard de ceux qui sont « libres ». Tu es le seul être humain à qui je pouvais confier cette faiblesse. Réponds-moi si tu trouves à me dire des choses qui me feront du bien. Autrement, si tu es disposé à te moquer de moi, ne me réponds pas. J'ai positivement l'esprit malade.

Madame Le Remouleur à madame de Clamecy.

Clerval, le 27 août.

Eh bien ! ma chère, tu as deviné juste ; mais, franchement, c'était peu difficile à prévoir. J'ai continué mon étude sur mon chevalier, — sans cuirasse entre nous deux, cette fois. M'oublier dans les jardins, par un beau clair de lune, tandis qu'on me croyait remontée chez moi ; trouver la grande porte verrouillée ; faire le tour pour gagner la poterne (elle t'a servi en des temps plus... faut-il dire plus heureux ?), ce fut pour ton amie un simple jeu d'enfant. Alors je me suis payé ma petite tentation de saint

Antoine. Inutile de te dire que si le bel ermite avait voulu abuser de la situation, il aurait trouvé à qui parler : à moins d'être dinde, une femme se tire d'affaire en pareil cas.

Mais se trouver seule, avec un garçon très beau, très jeune, qui vous regarde comme si vous étiez une déesse, qui tremble à vos pieds ainsi qu'une feuille, et n'ose pas même dire que vous êtes à son goût, je le déclare, ma petite, voilà ce qui est dangereux !

Ce charmant Philippe ne se doute pas combien il était à craindre. Il ne se doute pas que la jolie pièce en un acte que nous avons jouée ensemble m'a intéressée... bien plus que tout le théâtre de Musset. Non, il ne jouera pas le *Caprice*. D'abord il le jouerait mal : il est si peu *comédien* ! Ensuite je ne veux pas que la fiction théâtrale vienne gâter un souvenir *vrai*. Il était si éloquent en ne disant rien, sauf par le tremblement de ses mains maladroites, qui faisaient une flambée pour réchauffer mes petons. Sans modestie, je crois qu'il a eu quelque mérite à se taire.

Pauvre garçon ! comme je devinais sa pensée ! Il songeait aux appointements qu'il va toucher dans quelques jours, et qui le condamnent au rôle passif de l'homme qu'on paye. J'aurais aimé qu'il y songeât un tout petit peu moins. Et cependant, s'il l'avait trop oublié, je l'aurais fait rentrer sous terre. J'y était fort décidée. Au contraire, je l'ai traité en égal, précisément parce qu'il gardait les distances. Nous nous sommes quittés « bons amis ».

Une chose toutefois, a gâté mon triomphe. Ce jeune homme détient sur son bureau une photographie suspecte. Je n'ai pas fait de questions ; mais, tandis que je retournais dans mes mains le portrait de cette jolie brunette (elle doit avoir dix-huit ans, la scélérate !) mon Philippe semblait sur les charbons ardents. C'est peut-être une idée de ma folle imagination. Quoi qu'il en soit, si l'on pouvait toujours suivre son premier mouvement, j'aurais envoyé la demoiselle et son cadre dans la cheminée. Que diable fait-elle sur ce bureau ? Et pourquoi se permet-elle d'avoir la moitié de mon âge ? Patience ! Nous nous informerons.

Tu vas dire, naturellement, que je suis amoureuse

du beau Philippe. Et tu ne manqueras pas d'ajouter que je suis une folle. Hélas ! ma chère, si je voulais être amoureuse, et si je voulais être folle, je ne puis me dissimuler qu'il serait temps de m'y prendre. Je n'ai jamais senti de véritable amour, et je n'ai jamais perdu la tête ; par conséquent, d'après toi, j'ignore la suprême félicité. On m'a mariée à dix-sept ans. Mon mari, épousé par obéissance, me donnait la fortune. J'ai voulu me faire une grande situation mondaine, et j'y suis parvenue. Cela m'a pris toutes mes minutes, tout mon esprit, et tout mon cœur. Quand j'ai eu le temps de souffler et la liberté d'agir, je me suis donné le luxe d'être coquette. Je n'aurais pas mieux demandé que d'avoir un sentiment sérieux ; mais le sentiment n'est pas venu. Je connaissais trop les hommes du monde, et j'avais de trop bons yeux. Je voyais trop clair dans les petites comédies montées en mon honneur. Il en est résulté que j'arrive aux derniers jours de ce qui est *la vie* d'une femme, sans avoir vécu !

J'aurais pu me remarier vingt fois ; mais j'ai eu l'intelligence de discerner l'avenir qui m'attendait, selon que ces épouseurs en voulaient à mon argent ou me faisaient l'honneur de convoiter ma personne. J'étais, pour les premiers l'inconvénient de ma fortune ; pour les seconds, un caprice plus fort intercalé entre deux caprices moyens. Un seul m'a aimé véritablement. Aussi voulait-il m'emmener en province et m'y garder pour lui tout seul.

— Laisser une femme comme vous, disait-il dans l'atmosphère empestée de Paris, c'est faire preuve de folie, — ou montrer qu'on ne l'aime pas.

Il avait bien raison. Mais « une femme comme moi » peut-elle se passer de l'atmosphère en question ? Je suis restée. Seulement, — nous voici au bout de ma digression, — je commence à ressentir un étrange besoin d'air plus pur. J'en ai respiré quelques bouffées hier soir et cela m'a fait du bien. Reste à savoir si tout le monde pourrait en dire autant. Tout à l'heure, à déjeuner, il avait la mine d'un homme qui n'a pas fermé l'œil. Il ne m'a regardée qu'une fois, d'un bon regard de chien battu, qui semblait dire :

— Pourquoi avez-vous troublé ma vie?

J'ai eu un peu de remords, pas beaucoup. Sans ce mal que je lui ai fait, — il passera bien vite, peut-être, — mon chevalier serait probablement mort avant d'avoir contemplé d'aussi près une femme de notre espèce. Je n'éprouve nul repentir d'avoir complété cet estimable être humain, en le faisant vivre quelques minutes dont il se souviendra quand seront venus ses cheveux blancs.

J'ai été, quand j'ai pu, tout à l'heure échanger quelques mots avec lui, très bonne, presque maternelle. Son visage épanoui m'en a remerciée. C'est une âme très ignorante, mais très droite, faite pour la confiance et l'adoration. Figure-toi l'insolence, ou la fatuité, ou la rancune que j'aurais lue dans le regard d'un des « hommes du monde » qui se trouvent à Clerval, s'il avait été le héros de cette aventure.

Mais comment savoir le nom, — et les attributions — de cette jolie fille dont il a le portrait?

Je te quitte : j'ai beaucoup à faire. Deux rôles à apprendre ; deux dessins de costumes à corriger. Il faudra que j'aie à Paris la semaine prochaine, ce qui sera une corvée, car j'entends revenir le même jour.

Si tu ne m'écris pas tout de suite pour me dire que tu m'admires et que tu m'envies, tout est fini entre nous.

Yvonne de Clerval à son frère.

Clerval, le 29 août.

Les jours passent ! Ton infortunée sœur voit approcher le moment de son exil. On m'expédie en Lorraine le 9 septembre.

Au fond, je ne suis aussi pas fâchée de partir que je veux bien en avoir l'air. A Clerval, quand il y a du monde, ou je suis séquestrée avec Kathleen, ce qui n'est pas bien amusant, ou je me trouve au milieu de gens qui pouffent de rire derrière leur serviette dès que j'ouvre la bouche, et c'est encore moins amusant d'amuser les autres que de s'ennuyer toute seule.

On rit peut-être moins à Lieucourt ; mais, quand on rit, ce n'est pas pour se moquer de moi. Tu te ne

figures pas combien c'est agréable de pouvoir parler sans tourner sept fois sa langue dans sa bouche. En un mot, c'est agréable d'être l'enfant gâtée de la maison, et d'y faire ses quatre volontés du matin au soir, et de s'entendre répéter vingt fois par jour qu'on y apporte un rayon de soleil. Le fait est que l'existence doit y être plutôt sérieuse pour la pauvre grand'mère, seule avec un fils qui a quinze cents ouvriers à conduire, qu'elle ne voit qu'aux repas et pendant la journée du dimanche. Si seulement l'oncle Gabriel s'était marié ! Ce n'est pas d'être bel homme qui lui manque, cependant, ni d'avoir de l'intelligence. Il en a autant que maman, avec cette différence qu'il trouve bien tout ce que je fais, admirable tout ce que je dis, et facile tout ce que je demande.

Et puis, cela repose d'habiter pendant un mois une maison toute carrée, assez laide, il est vrai, mais si commode, et où l'on peut casser un carreau sans faire génir la Commission des Bâtiments Historiques. Enfin (voilà une chose, entre autres, qu'il ne faudrait pas dire à maman), on mange beaucoup mieux à Lieucourt qu'à Clerval. Cependant, nous avons deux chefs dont je ne sais pas les noms, tandis que grand'mère n'a que la vieille Françoise, dont le visage respandit quand j'entre dans sa cuisine, pour savoir quel entremets nous aurons le reste m'est égal) et le changer au besoin. Me vois-tu entrant dans la cuisine à ogives et à piliers de Clerval, et, surtout, me vois-tu changeant le menu ?

Donc, voici ma dernière chronique clervalienne ; mais n'attends pas de grandes nouvelles. On est assez tranquille en ce moment ; le calme précurseur de l'orage. Papa dirige ses répétitions. Maman retouche ses parties d'orchestre. Le beau Thorigné boude Miss Fenton, bien qu'ils jouent ensemble dans la revue ; mais la vraie pièce (naturellement je ne connais pas celle qu'on répète sur les planches), tourne assez mal : Daisy ne mord pas. Carissan et la nièce du général en font des gorges chaudes. Celle-ci disait l'autre jour, sans se douter que je pouvais l'entendre.

— Si Jean de Clerval avait quatre ans de plus, Daisy n'en ferait qu'une bouchée, quand il sera ici.

Ne te laisse pas croquer si jeune, hein ! Moi, je vou-

drais bien être en âge d'avoir un mari, car, tant que je serai une jeune fille, on s'amusera sans moi, et l'on s'arrêtera au milieu d'une phrase avec ces insupportables clignements d'yeux qui signifient :

— Comme c'est embêtant d'avoir cette petite sur le dos !

Un peu de patience ! Ils pourront s'en donner tout à l'aise quand je ne serai plus là.

Cependant, je ne suis pas si bête que j'en ai l'air, et je vois bien des choses. Christine s'intéresse de plus en plus à Philippe le Bel. Si elle avait une fille, je dirais qu'elle veut la lui coller. (*Oh ! dear ! Oh ! dear !* Pauvre Kathleen, quel argot !) Figure-toi qu'hier, comme je faisais mes gammes, toute seule, cette grosse maligne entre dans ma salle d'étude et me fait des compliments sur mon jeu. Sachant à quoi m'en tenir sur mon talent de pianiste, j'ouvre l'œil. C'était trop beau pour être naturel. Nous causons. De fil en aiguille, voilà que monsieur Hurault arrive sur le tapis.

— Quel bon jeune homme ! Quel travailleur ! C'est un trésor que votre père a trouvé. Il a l'air si sérieux ! A-t-il encore ses parents ?

— Il a encore sa mère.

— Et une sœur, m'a-t-on dit ?

— Je ne crois pas, madame (Connu, le coup de la sœur ! Je l'ai fait moi-même.)

— Ah !... Quelqu'un, — je ne me souviens plus qui, — m'avait parlé d'une belle jeune fille dont la photographie est dans son cabinet de travail... (Tiens ! Tiens ! tiens !)

— Une jolie brune, à l'air triste, sur la tablette du bureau ?

— Quoi, vous êtes entrée chez lui ?

— J'y suis entrée avec papa. Vingt ou trente personnes y entrent chaque jour, ne serait-ce que pour lui demander un timbre. Quant au portrait en question, c'est celui de sa fiancée.

— Oh ! vraiment ? Est-ce possible ? Comment le savez-vous ?

— Par la chanoinesse de Pontbreton, qui pourrait probablement vous en dire davantage.

Paf ! Ça y était ! Christine faisait une tête...

— Mais qu'attend-il pour l'épouser?

— Peut-être qu'elle soit un peu moins jeune.

Attrape, ma vieille ! Tu vas le laisser tranquille maintenant. Et encore, je n'en sais rien. Tout à l'heure, à déjeuner, elle comptait les bouchées qu'il mange. Lui n'a pas levé les yeux une fois. Il semblait en avoir plein le dos. Kathleen les surveillait avec [une fureur concentrée. Et pourtant je ne lui ai rien dit. Pas si bête ! J'aurais attrapé un joli sermon sur le défaut qu'ont certaines personnes de se mêler des choses qui sont au-dessus de leur âge.

Être une petite oie blanche, voilà ce qui est de mon âge ! Et dire que j'en ai peut-être encore pour cinq ans comme ça !

Tâche de me donner beaucoup de nouvelles quand tu seras ici. Dieu ! que je voudrais te voir avec Daisy Fenton ! Trouve moyen de mettre une fois la tenue de sous-off de spahis. Il faut absolument qu'elle te voie avec. Tu es si chic ! Mais pas de bêtises ! Je ne veux pas que tu te maries avant moi. Je ne pourrais plus t'écrire, sachant qu'une affreuse belle-sœur lit mes lettres. Je mourrais d'une crise d'argot rentré, et les médecins ne pourraient pas comprendre ma maladie. Mon Jeannot ! Dire que nous allons nous manquer de quarante-huit heures !

P.-S. — Apporte-moi une tortue, pour remplacer Fatma qui est morte de froid l'hiver dernier. Maman n'a jamais voulu que je l'emène à Paris. Oh ! qu'on est malheureuse d'être une gamine et d'être obligée d'obéir !

Deuxième P.-S. — Ça n'a pas raté. Christine a demandé mon tonneau (qui sert à tout le monde maintenant, excepté à moi) pour aller faire une promenade, seule avec un groom. Tu le devines peut-être, le but de la promenade ? Mais non : les hommes sont si bêtes, Eh bien, Christine est allée « du côté de Pontbreton ». Elle vient de me le dire, ajoutant que « par le plus grand des hasards, elle a rencontré la chanoinesse ». Ton intelligence va-t-elle maintenant jusqu'à soupçonner de quoi elles ont parlé ? Bien entendu, Christine a été muette sur ce point. Est-elle assez curieuse, cette femme ? Qu'est-ce que ça peut lui faire que monsieur Hurault se marie ou non ?

Ta petite oie blanche de sœur s'amuse, comm tu vois. Hélas ! je ne m'amuserai pas tant la semaine prochaine !

Madame de Clamecy à madame Le Remouleur.

Port-Blanc, le 29 août.

J'avais toujours cru que, dans la tentation de saint Antoine, c'était saint Antoine qu'il fallait admirer. Mais si cette opinion doit être la cause d'une rupture entre nous, je l'abandonne pour l'opinion contraire. Donc il est convenu par les présentes que c'est toi qui mérite d'être canonisée. Compte sur mon témoignage, le moment venu.

Quant à l'envie, que tu exiges parallèlement avec l'admiration, c'est plus difficile, bien que l'une aille ordinairement avec l'autre. Je t'avoue que j'aurai toujours bien de la peine à envier une femme qui est amoureuse passé vingt ans. C'est comme la coqueluche : il faut avoir ça lorsqu'on est jeune. Plus tard, ça cause des désordres sérieux dans l'organisme. Tu vas protester et t'indigner : peut-être qu'en effet mes paroles devancent le cours des choses.

Tu dis que tu aurais fait rentrer ton jeune homme sous terre s'il avait osé perdre le respect... Je le veux bien. J'ajoute que ta victoire sur cet ennemi inférieur mettait fin à la guerre. Tu ne lui aurais jamais pardonné, — à toi-même encore moins, — le ridicule d'une escarmouche aussi banale. Tout au contraire, il t'a transportée aux antipodes du banal. Causer seule, à minuit, avec un homme qui fait semblant de ne pas voir que tu es belle, cela ne t'était jamais arrivé. Et puis rentrer chez toi sans autre dégât qu'une paire de souliers de satin défraîchis par la rosée, cela te procure le droit de t'admirer, d'exiger qu'on t'admire. Allons ! décidément, je t'admire, si tu y tiens. Mais ce que j'admire le plus, c'est ta sûreté de main dans le dosage des poisons.

Non, je ne te crois pas encore tout à fait amoureuse ; toutefois ce n'est peut-être qu'une question d'heures.

Un premier amour à ton âge, ma pauvre amie, cela peut mener loin !

Ne t' imagine pas que je vais être assez sotte pour te prouver clair comme le jour qu'il ne faut pas aimer ce jeune paladin. En matière d'amour je suis plus fataliste que vingt Turcs mis ensemble. L'amour est une cheminée qui nous tombe sur la tête.

— Quel besoin aviez-vous de passer là au moment où cette cheminée dégringolait? Que faisiez-vous dans cette rue? Pourquoi ne suiviez-vous pas le trottoir opposé?

La question n'est pas là dans *ton espèce*. (J'ai fréquenté les avocats). Voici comment elle se pose :

— Que vas-tu faire, maintenant, de ta cheminée?

Que vas-tu faire de Philippe Hurault? Ce que tu voudras, évidemment. Pour croire le contraire, il faudrait ne t'avoir jamais vue. Comme tu ne me demandes pas de conseils (ce qui prouve que tu hésites encore), je vais t'en donner un. Tu as bien quelque part une vieille tante plus ou moins apoplectique. Fais-toi envoyer une dépêche disant qu'elle est fort mal, et cours la soigner.

Naturellement tu vas dire que c'est impossible, que le duc t'en voudrait à mort d'avoir fait manquer sa fête théâtrale, que la duchesse ne coupe pas dans les vieilles tantes, *et cœtera, et cœtera*. Je reconnais que mon conseil n'est pas facile à suivre, et surtout je suis certaine qu'il ne sera pas suivi. Alors, mon enfant, ce ne sont plus les cheminées qui te menacent, mais l'écroulement de maisons tout entières. Si, un jour, tu m'annonces que tu vas devenir madame Hurault, souviens-toi que j'aurai été la première à assembler ces syllabes qui te font bondir (peut-être) aujourd'hui.

Les objections? Oh! pardi, tu seras trop intelligente pour ne pas aller au-devant.

« Philippe est pauvre? »

J'ai assez pour deux, sans compter que nous allons vivre dans un cottage, l'un pour l'autre.

« Philippe est jeune? »

Mais je n'ai pas les cinquante-deux ans de la comtesse de Lignacourt, qui a encore toute sa beauté et qui vient d'épouser un homme né vingt-quatre ans après elle.

« Philippe est un bourgeois? »

Les armes parlantes des Le Remouleur m'ont toujours inquiétée, et si je regrette quelque chose de mon premier mari, ce n'est pas sa meule d'argent sur champ d'azur.

« Cela n'ira pas tout droit de faire accepter par le monde, monsieur Hurault? »

Tant mieux ! Je le garderai pour moi toute seule.

Tu vois que je te mâche la besogne ! Ce serait à coup sûr un joli roman, pour une année ou deux... Bon ! je blasphème, ou tout au moins je parle comme une sottise, ne connaissant pas Philippe.

Ma bonne Christine ! Tu m'as fait des sermons. Les miens serviront-ils davantage ? Tu comprends, j'espère, que ma seule pensée est la crainte de te voir malheureuse, toi qui n'as jamais connu de vrai chagrin. Ce serait si dommage de commencer maintenant ! Crois-moi, médite sur l'idée de la vieille tante. Si tu m'écris : « Je pars », tu m'ôteras une grande inquiétude. Et si tu m'écris : « Je reste » je te préviens que je vais m'attendre à tout. Oh ! ces rencontres qu'on fait dans la vie ! Oh ! ces cheminées qui tombent, même quand il ne souffle aucun vent !

Pierre d'Andouville à Philippe Hurault.

Oran, le 31 août.

Il m'arrive ça et là de ne pas répondre à tes lettres ou d'y répondre laconiquement, si tu tombes sur une semaine occupée. Cette fois, je te préviens que je me sens dix pages dans le ventre, d'abord parce que je suis pour vingt-quatre heures aux arrêts, ensuite parce que tu m'inquiètes, cher brave homme, excellent ami ! Non seulement tu m'inquiètes, mais encore je me sens responsable du mal qui pourrait t'arriver. C'est moi qui t'ai fait entrer chez les Clerval, et je ne suis plus très sûr de t'avoir rendu un service le jour où je l'ai fait.

Tu ne vaux rien pour le métier que tu as pris. Tu as l'épiderme moral trop mince, la conscience trop bavarde. Surtout, ton jugement est faussé par les théories humanitaires qui sont à la mode chez vous autres jeunes gens du Tiers, honnêtes par nature,

dévoqués par les tirades d'un tas de farceurs gagnant leur vie à larmoyer sur la souffrance humaine.

On dirait que c'est eux qui ont découvert le contraste entre la misère et le luxe ! Ils l'ont découvert comme Jean-Jacques Rousseau a découvert la Nature, et comme un autre a découvert les cathédrales. Certes, le contraste est douloureux, poignant pour un homme de cœur. Mais le luxe, mon ami, c'est le nuage gonflé d'eau qui s'ouvre, l'heure venue, afin de donner un peu de pluie à chaque brin d'herbe. Le progrès de ce siècle est d'avoir augmenté à l'infini le nombre des canaux qui distribuent l'ondée bienfaisante. Tu devrais te réjouir dans ton âme de philanthrope, à chaque billet de mille francs qui sort de la caisse des Clerval et, passant par tes mains, se divise peu à peu en pièces blanches, dont mille personnes seront avantagées. Au lieu de gémir sur le contraste, tu ferais mieux de compter le nombre des individus qui, dans un rayon d'une lieue, vivent du luxe de Clerval.

Sais-tu quels sont les destructeurs les plus dangereux de l'équilibre idéal entre la pauvreté et la richesse ? Ce sont les petits bourgeois, républicains honnêtes, cœurs sensibles à la souffrance des autres, spectateurs scandalisés du fameux « contraste », qui, à la fin de l'année, se croient perdus si l'épargne enfoui dans leur tiroir n'a pas augmenté de quelques louis. Cette épargne, c'est la goutte d'eau restée en l'air, dont nulle moisson ne profite. Probablement, tu sais mieux que moi si les Clerval « mettent de côté », s'ils envoient des fonds en Russie pour bâtir des chemins de fer, ou en Amérique pour bâtir des usines. La plus belle usine à fabriquer le pain des pauvres est une maison comme la leur. Aussi j'admire la bêtise de notre race qui fait des lois pour la conservation des vieux monuments, après en avoir fait d'autres pour empêcher la conservation des grandes familles. Celles-ci ont pu être dures pour le peuple, à certaines heures ; mais elles n'ont rien gardé, en somme, de ce qu'elles ont tiré du peuple, sauf parfois de vieilles tours qui ont connu la France toute jeune, qui l'ont vue grandir, et qui l'ont en plus d'une rencontre sauvée.

On voit bien, n'est-ce pas, que je suis sous les

verrous? Vingt-quatre heures, ce n'est pas assez long pour apprivoiser des araignées ; pour faire de la morale, tu vas dire que ce n'est pas assez court. Eh bien, tu te plains trop tôt, car je n'ai pas encore abordé le chapitre qui te concerne directement. Je te prévien qu'il sera traité sans réticences.

Donc, tu es de mauvaise humeur, sans motifs d'après toi, et tu me demandes de te prouver que tu es un imbécile. Je viens d'y travailler en ce qui a rapport à tes scrupules politiques, dont je te devine assez fier. Mais tu en as d'autres qui te gênent beaucoup plus et que tu laisses voir beaucoup moins. Tout se sait, mon brave. Tu seras bien étonné d'apprendre que *je sais* un secret que tu m'as toujours caché, que tu crois avoir caché à tout le monde. Si tu te fâches, tu auras tort ; je te rends un service. Il y a une chose plus fâcheuse que d'avoir laissé fuir un secret : c'est d'ignorer qu'il est connu par d'autres.

Je me demandais depuis longtemps s'il y a « quelque chose » entre toi et certaine jeune fille que je ne veux pas nommer ici. Or j'ai appris qu'il y a « quelque chose » : fiançailles ou simple amourette, tu le sais mieux que moi. Si tu n'as pas perdu formellement ta liberté, il est certain du moins qu'elle n'est plus entière, et la chose n'est plus ignorée à Clerval.

Le mot liberté est relatif. Beaucoup d'hommes ne sont pas plus gênés par un serment fait à une femme que par une promesse faite aux électeurs. Pour des consciences raffinées comme la tienne, la pensée qu'une femme les aime et les espère suffit à créer un lien qu'ils portent partout, dont ils sont fiers, qui est charmant... jusqu'au jour où des horizons nouveaux viennent à s'ouvrir. Crois-tu que Paris, en le supposant coulé dans ton moule, n'eût pas éprouvé quelque ennui lors de son aventure du Mont Ida, en se souvenant que la pomme était promise à une aimable bergère de la vallée. Il eût gardé la pomme, je le veux bien, mais son humeur s'en fût ressentie... Et voilà pourquoi, mon cher Philippe, tu as des idées noires depuis que tu fréquentes les sommets où Junon et Vénus combinées dans... tu sais qui, viennent te visiter à des heures indues, avec un déploiement de

soie, de dentelles et de parfums auquel la bergère du bas de la montagne t'avait peu habitué.

T'ayant dit que je me sentais responsable de toi, je devrais te donner un conseil, mais je ne me sens pas de force. D'abord, il faut bien nous entendre sur cette responsabilité que je m'attribue. La vertu et la morale m'ont toujours inspiré un profond respect ; mais je suis un officier de spahis et non pas un moine. Je suis ton ami, non pas ton confesseur. Je suis responsable de ton salut matériel, non pas de l'autre. Si de ton séjour à Clerval, où tu ne serais pas sans moi, il devait résulter un bouleversement de ton avenir, je ne pourrais m'en consoler. Cet avenir, d'après les confidences que tu as faites à d'autres, me semble avoir une forme arrêtée et, qui plus est, la forme qui convient le mieux à ta nature. Le Créateur t'a fait pour être un bon mari, un bon père de famille, ce qui est, après tout, la vie normale. Seulement, il suffit d'un souvenir, d'un regret, d'une blessure pour tout gâter.

Le souvenir de cette soirée, de ce « frisson d'artiste » — quel talent tu possèdes pour désigner les choses autrement que par leur nom ! — ce souvenir te gênera quelque temps ; mais un souvenir passe. Tout au contraire, une blessure reste, et j'ai des craintes pour ton épiderme peu durci par l'habitude. Il faut prévoir qu'une femme blasée, curieuse d'inédit sera piquée au jeu par cette délicatesse qui se donne des airs d'invulnérabilité. Voyons ! Ou tu es un faux naïf, et tu te moques de moi ; ou tu pousses la modestie au delà des bornes. Cette histoire de porte fermée et de pieds humides te paraît si naturelle que ça ? Veux-tu que je te dise ? Tu es naïf et modeste parce qu'il t'est commode de l'être. Cela te permet, Joseph, te garder ton manteau et l'estime de toi-même, en attendant le prochain tableau de la féerie. Quel sera-t-il ? Ah ! voilà ce que j'ai de la peine à prévoir, ne connaissant pas la dame.

N'ayant rien de mieux à faire pendant ces heures longues de captivité, je veux m'amuser avec toi à ce jeu de *devinote*. J'envisage trois hypothèses, l'une désirable, l'autre fâcheuse, l'autre funeste ; passons-les en revue.

Hypothèse numéro un : la dame s'en tient là et te laisse dans ton coin, orné d'une étiquette pénible pour

ton amour-propre, mais rassurante pour ton repos. Toutes les femmes, quoi qu'on en dise, n'aiment pas les conquêtes par trop laborieuses. Te voir oublié, délaissé, remplacé dans l'intérêt de cette belle personne, voilà, il faut te l'avouer, l'issue que je souhaite comme la plus désirable. Tu en seras quitte pour avoir une ennemie. On n'en meurt pas, crois-moi.

A ta place, — deuxième hypothèse, — il est certain que la plupart des hommes succomberaient à la tentation, dirigée tout à la fois contre leur vanité masculine et contre leur faiblesse naturelle, triste héritage d'Adam. *Caro autem infirma*. Quitteras-tu, comme tant d'autres, le chemin austère du devoir pour les sentiers fleuris d'une aventure? C'est l'issue normale, j'allais dire classique, mais à coup sûr fâcheuse, parce que tu t'en voudras à mort de ta faiblesse. Des regrets coupables viendront se joindre à des remords inutiles, quand tu seras converti, c'est-à-dire marié avec la bergère. Furieux contre toi-même, tu seras aussi furieux contre les autres. Je vois d'ici, à certains soirs, ta bonne femme rabrouée sans raison apparente, les yeux rouges, tâchant de savoir ce qui t'a aigri, ne se doutant pas que le souvenir d'une minute où ta gloire fut ternie est la seule cause de cet agacement. Ah! pauvres femmes qui soupirez : « Qu'a-t-il donc? je ne lui ai rien fait, pourtant! » Vous ignorez que c'est une autre qui « lui a fait » quelque chose. Mais l'autre est loin et vous êtes tout près... Vous payez pour l'autre. Je m'étonne parfois que le nombre des vieilles filles qu'on rencontre en cette vallée de larmes ne soit pas plus grand.

Enfin, — tout arrive, — il se peut qu'on en vienne à t'aimer d'un amour sérieux, ainsi nommé parce qu'il fait commettre des extravagances. Voilà ma troisième hypothèse, qu'il est permis de qualifier de funeste, étant donné que nulle folie n'est hors de la portée d'une femme prise de passion, quand cette femme est une veuve restée belle en face de ses quarante ans. Ici, nous pouvons tout prévoir et tout craindre. Malheureusement, dans l'aventure, tu as été irréprochable, timide, Chérubin en un mot. Tu as fait très honnêtement ce que d'autres, à ma connaissance, ont

fait par rouerie, et dont ils ont obtenu le résultat que cherchait leur rouerie : à savoir le mariage du faux Chérubin et de la Comtesse, celle-ci n'étant plus gênée par le Comte et désirant ne pas s'en tenir aux promenades sous les marronniers. N'ai-je pas raison de qualifier cette solution de funeste? Je ne te fais pas l'injure d'attendre ta réponse, mon brave Philippe.

Ouf ! quelle lettre ! Je ne crois pas en avoir écrit jamais de cette taille. Merci de m'avoir procuré cette distraction ; grâce à toi mes arrêts ont passé fort vite. De mon côté, j'ai fait mon devoir d'ami : si je ne t'ai pas donné de conseil, faute d'en être capable, du moins je t'ai ouvert les yeux. Reste à savoir si tu m'en auras une sincère obligation. Tu es libre de te conduire comme un saint, ou de te conduire comme... presque tout le monde. Je ne te pardonnerais pas de te conduire comme un niais. Si j'avais su qu'une demoiselle de Nancy a des droits sur ton existence, peut-être aurais-je eu la sagesse de ne pas t'envoyer à Clerval. Mais tu m'en as fait mystère ; d'autres le connaissent déjà ; s'ils vient aux oreilles de la dame aux chaussures mouillées, voilà juste ce qu'il faut pour compliquer son amour du fruit vert par l'amour du fruit défendu. Pauvre Philippe ! tu apprends la vie, ce qui est une chose fort désirable pour un homme. Encore ne faut-il pas payer la leçon au delà de son prix. Je commence à craindre que Clerval ne soit une école trop dispendieuse et d'un niveau d'études trop élevé, pour un cœur simple, droit, honnête comme le tien !

Ah ! comme je voudrais aller te voir, à la place de Jean de Clerval qui s'apprête à partir en congé ! Il te plaira, car il a un côté sérieux ; seulement je te préviens qu'il n'est pas naïf. Depuis plusieurs semaines, je n'ai pas manqué l'occasion de lui dire tout le bien que je pense de toi, — et j'en pense beaucoup. Il t'appréciera d'autant mieux que certaines qualités vous sont communes. Mais une caserne de spahis ne ressemble pas à la maison de ta mère. Je ne conseille pas à ces dames de passer par chez lui pour se sécher, quand elles ont piétiné dans la rosée nocturne. Enfin, comme disent les bonnes femmes de Lorraine, il faut de tout pour faire un monde.

Au revoir ; je me demande si je t'ai fait peur et si ta prochaine lettre sera datée de Nancy. Fais ce que tu voudras, ou plutôt ce que tu pourras. Seulement tâche de n'être pas malheureux, surtout de ne pas causer le malheur des autres.

Madame Le Remouleur à madame de Clamecy.

Clerval, le samedi 2 septembre.

Chère amie, tout ce que tu vas me dire, tout ce que le monde entier pourrait me dire m'est bien égal. Que m'importe si l'on me blâme de *vivre*? N'ai-je pas droit à la vie, comme toutes les autres? Quel pouvoir a décidé que je dois arriver à la tombe sans avoir senti la jeunesse vibrer dans mes veines, palpiter dans mon cœur? Où sera mon dédommagement pour ce sacrifice? Qui chantera mes louanges quand ces pauvres mains qui t'écrivent seront un peu de poussière? Hélas! que d'années perdues!...

Il m'en reste encore quelques-unes ; si tu savais comme je me sens jeune aujourd'hui ! Je crains, j'espère, je souffre, je suis la plus heureuse des femmes et, une heure plus tard, je voudrais n'être jamais née. Tout cela parce que j'ai rencontré son regard ou parce qu'il a détourné les yeux ; parce qu'il a souri ou parce que son visage est devenu sévère ; ou même — il n'en faut pas plus, — parce que mon rêve a endormi, la raison, ou parce que ma raison a dissipé le rêve.

Quand je pense que, depuis dix ans, je me fatigue, je m'épuise afin de rester jeune, à force d'eaux, de régimes, de massages, d'exercices ! Maintenant *je suis jeune* ; je pourrais marcher des heures, gravir des montagnes. Je me trouble, je balbutie, je rougis. Est-ce bien moi qui ai vaincu tant d'hommes par ma coquetterie? Est-ce bien moi qui parlais d'étudier celui-ci, qui forçais sa porte pour m'amuser de son embarras, ou tourner sa présomption en ridicule? Tout à l'heure je l'ai croisé dans un corridor et n'ai pu trouver une de ces phrases banales qu'on échange en pareil cas. Lui non plus, du reste. Oh ! comme je l'ai béni au fond de mon cœur pour ce silence qui peut vouloir dire tant de choses... Mon Dieu ! si c'était vrai !

Mais écoute l'histoire de ces derniers jours, et surtout d'un jour qui est le plus cher de ma vie.

J'avais besoin d'aller à Paris pour mes costumes. Alex était prévenue ; cependant rien n'était décidé pour cette course, qui, au fond, m'ennuyait assez. Tout à coup, avant-hier à dîner, j'apprends qu'il doit aller à Paris, le matin suivant, pour des affaires. L'automobile le conduira à Sens où il prendra l'express. D'ailleurs, pas un mot de la duchesse pour m'offrir une place. Quant à en faire la demande, je serais plutôt morte. Eh ! oui, ma chère ; on devient timide... et c'est délicieux !

Je n'en dirai pas autant de l'insomnie ; je passai la nuit presque sans fermer l'œil. Tu devines quelle idée m'était venue et me donnait la fièvre. N'était-ce pas une idée folle ? N'allais-je pas me compromettre à tout jamais, moi qui ne me suis jamais compromise ? Ou bien, au contraire, l'escapade ne paraîtrait-elle pas toute simple ? N'était-il pas fort naturel de profiter de l'automobile que cette sottise d'Alex n'avait pas jugé bon de m'offrir ?

Ma chère, — le croirais-tu ? — à six heures du matin j'étais à mon bureau, composant un billet pour cette puissante dame. J'en ai déchiré une demi-douzaine avant d'aboutir. Enfin je parvins à rédiger quelques lignes dans ce genre, ou à peu près :

« Chère amie, la nuit porte conseil. Je viens d'ouvrir les yeux ; il fait beau, vous envoyez quelqu'un à la gare. J'en profite pour aller chez Rodolphe. Ce sera une chose terminée, et vous aurez une course de moins à faire faire à vos gens. Comment n'y ai-je pas pensé hier soir ? D'après l'Indicateur, je rentrerai un peu tard. Commandez qu'on me garde la moindre chose. Ma fatigue sera plus grande que mon appétit, après une journée pareille. A tantôt ».

Ce premier détail réglé, je réveille ma femme de chambre, qui s'imagine que je suis folle et me prédit une migraine « à en mourir », en quoi elle s'est trompée. C'est bon pour les vieilles femmes, la migraine !

A huit heures moins cinq, je voyais l'automobile venir des écuries. Je descendis et le trouvai dans le vestibule.

— Voulez-vous de moi pour compagne de voyage, monsieur Hurault ?

Naturellement, il ne pouvait pas dire non ; il devint très rouge ; moi, pas beaucoup moins. Je me regardai dans une glace. Mon Dieu ! que c'est joli, ces couleurs naturelles ! Vraiment, Daisy Fenton n'est pas mieux que j'étais alors. Je sautai en voiture ; j'aurais déjà voulu voir tourner les roues. Si quelque chose, ou quelqu'un, allait faire manquer à la dernière minute le projet retourné dans ma cervelle pendant de longues heures ! Je ne respirai à l'aise qu'une fois la grille passée.

Alors quelle joie ! Quelles délices de toute sorte ! L'air du matin était chassé dans mes poumons par cette course vertigineuse, sur la route sans poussière, à l'ombre des grands peupliers. La fraîcheur de la nuit se faisait encore sentir. Je m'en plaignis. Avec quelle douceur timide et charmante Philippe m'enveloppa dans mon plaid ! Je lui dis :

— Vous êtes destiné à me protéger contre les rhumes.

— C'est mon devoir, répondit-il avec un accent de tristesse. Mes fonctions s'étendent à tout ce qui concerne le plaisir et le bien-être des invités de monsieur le duc.

— Sans préférence ? demandai-je.

Il leva un instant les yeux sur moi et les baissa très vite.

— La préférence, dit-il est un privilège de l'homme libre. Moi, je suis un... mettons un fonctionnaire.

— Oh ! fis-je en riant, j'ai connu des fonctionnaires qui avaient des préférences, et même marquées. Mais voulez-vous me faire un plaisir ? Dépouillez votre uniforme pour douze heures. Il me serait beaucoup plus agréable de voyager avec un homme libre.

— Et si la duchesse me voyait sans « mon uniforme » comme vous l'appellez ?

— Elle ne peut plus vous voir, ni vous entendre. Nous avons passé la frontière de ses États. Oubliez qu'il existe un lieu, une famille du nom de Clerval. Cela vous fera du bien, je vous assure, de perdre un peu la mémoire.

— Peut-être ! convint-il avec un sourire que je ne lui avais pas encore vu. Toutefois, s'il n'y avait pas un lieu et une famille du nom de Clerval, je ne roulerais pas en automobile avec vous, ni même sans vous.

— Remontant de cause en cause, répondis-je avec mon air le plus philosophe, on arrive à la faute de

notre premier père. Le principe fondamental du bonheur est d'oublier les choses tristes pour se souvenir des choses heureuses.

— Voilà bien le langage d'une femme heureuse ! dit-il en soupirant.

Nous traversions un village. Une rigole coupant la route me jeta presque sur lui, à cause de la vitesse. D'un mouvement instinctif il avait étendu les bras ; mais le geste demeura inachevé, et je dus rétablir mon aplomb à moi toute seule, en prenant mon point d'appui sur sa robuste épaule. Ensuite, il ne fut plus question de philosophie. Jusqu'au moment où nous mîmes pied à terre devant la gare de Sens, la conversation languit, et je la laissai languir. Oui, à ce moment, j'étais une femme heureuse. Il a dû le voir, si peu de fatuité qu'on trouve en lui.

Dans le wagon, nous fûmes seuls. Trois heures devant moi. C'était assez mais pas trop pour ce que je voulais faire. Je redevins *habile* et commençai à parler de lui. Tu sais l'empire qu'on peut prendre sur un homme par ce moyen.

Mais d'abord, il faut te dire une chose. Dans ma dernière lettre, je te parlais d'une certaine photographie. J'ai su, — et je m'en doutais bien un peu d'ailleurs — que c'est le portrait d'une jeune parente, dont sa mère veut le gratifier. Pauvre garçon ! Il prend la chanoinesse pour confidente !... Celle-ci m'a confié à son tour qu'elle voudrait un mari ainsi fait pour la jeune Yvonne, sauf à lui donner les armes des Pontbreton en l'adoptant. Voilà une admiratrice peu sujette à caution, tu en conviendras. Si j'étais en cause, ce n'est pas la question des armoiries qui m'embarrasserait. Mais c'est une autre qui est en cause, et je divague ; revenons à mon histoire.

Nous parlâmes de lui, comme je te disais. Je voulais connaître sa vie, ses ambitions, ses espérances. Quelle âme simple et loyale ! Sans se douter que j'avais découvert la petite cousine, il m'en confessa l'existence ; mais j'eus la satisfaction de voir qu'il s'en servait ainsi que d'un bouclier contre « le pouvoir de mes charmes », comme disent les vieux contes de chevalerie qu'on nous permettait de lire autrefois.

C'était le moment de le convaincre que je suis très inoffensive. J'ai tâché de me faire maternelle, sans me faire plus vieille que je ne suis déjà. Plus de coquetterie. Pas la moindre allusion à cette soirée où j'ai été si coquette. J'ai parlé en amie qui a de l'expérience, qui ne songe qu'au bonheur de son ami. Ce bonheur, je l'ai montré douteux.

— Vous n'êtes pas né pour l'ensevelissement de la vie de province. La preuve, c'est que, dans une vie toute différente, vous êtes apprécié, remarqué, tout en cherchant à ne pas l'être. A Clerval, chacun a les yeux fixés sur vous depuis la fillette de quinze ans jusqu'à la vieille chanoinesse.

— Mais je suis pauvre ! dit-il en souriant, flatté malgré tout.

— Et vous en concluez qu'il faut rester pauvre ! Quel homme êtes-vous donc ?

— Un petit bourgeois, dont sa mère, et une autre, attendent tout.

— Même de vous voir malheureux pendant un demi-siècle ? Vous avez trop senti vos ailes, trop vu d'horizons, maintenant, pour pouvoir supporter la cage où d'autres passent leur vie. Et sachez bien qu'avec toutes les vertus, mais avec un regret au fond du cœur, nul homme ne peut rendre sa compagne heureuse.

Je lus dans ses yeux qu'il n'en était plus à découvrir ce danger.

— A ! s'écria-t-il, pourquoi suis-je venu à Clerval ?

— Oui ! pourquoi ?... soupirai-je très sincèrement.

Après un silence de plusieurs minutes qui lui laissa le temps d'interpréter mon soupir à sa convenance, j'affectai d'être gaié ; nous parlâmes de mille choses jusqu'à Paris. C'est le plus agréable causeur que je connaisse.

— Vous voyez qu'on parvient facilement à n'être pas fonctionnaire, lui dis-je comme il m'aidait à descendre. Je meurs de faim, et je compte bien que vous allez m'offrir à déjeuner.

Il eut un mouvement de joie, d'orgueil aussi, peut-être. Nous allâmes chez Ledoyen, où je fis mon menu, pas ruineux, comme tu penses. Des hommes que je connais vinrent me dire bonjour ; mais je fus un vrai morceau de glace. C'était amusant de les voir dévisager

mon compagnon qui, avec plus de cosmétique aux cheveux, ressemblerait à un lieutenant des Life-Guards. L'un de ces messieurs, en laissant la place, me dit que j'étais fort en beauté.

— Est-ce vrai? demandai-je innocemment à Philippe, ne voulant pas que notre déjeuner fût par trop « agape fraternelle », malgré tout.

Il me regarda, moins timide qu'il n'avait été jusqu'alors. Puis il répondit :

— Vous me faites songer à une reine qui sortirait couronne en tête, pour visiter ses faubourgs, où l'on n'est pas habitué à tant d'éclat.

— Hélas ! lui dis-je. Ce ne sont pas des arcs de triomphe, mais des rues barrées que la pauvre reine trouve dans « ses faubourgs » !

— On attendait si peu la visite royale ! fit-il après avoir compté pendant quelques secondes les miettes restées devant lui.

Nous nous quittâmes, lui pour aller à ses affaires, moi pour me rendre chez Rodolphe. Et croiras-tu ce que je vais te dire? Mon costume de Commère, dont j'aimais tant le dessin, m'a... embarrassée quand je l'ai vu sur moi. J'ai fait remonter le corsage, draper les épaules, descendre la jupe. Il ne faut pas qu'il ait peur de moi, qu'il me prenne pour une de ces femmes... Je ne sais comment finir ma phrase sans la rendre trop dure pour ma personne.

Longtemps avant l'heure, j'étais sur le perron de la gare, guettant l'arrivée des voitures. J'étais nerveuse, inquiète, impatiente, comme une jeune fille attendant l'objet de son premier amour. Quelle joie quand j'ai revu ses larges épaules, ses moustaches blondes, ses yeux bleus ! Quelle joie, surtout, de constater que ces yeux me cherchaient !

Nous fûmes seuls dans un compartiment : j'avais soudoyé le conducteur. Ah ! ce voyage ! Nous n'étions plus les mêmes personnes, inconnues l'une à l'autre, qui avaient quitté Clerval le matin. Ce fut moi, alors, qui parlai de ma vie. Quand j'exprimai combien la solitude du cœur m'a fait souffrir, je lus dans son regard l'étonnement, presque l'incrédulité.

— Vous voyez, lui dis-je, que, de nous deux, c'est

moi qui suis la plus jeune puisque je n'ai jamais aimé, tandis que vous !...

Sans relever la question implicitement posée, il répondit :

— Certaines femmes sont faites pour le rôle d'idole. Créées pour recevoir, non pour donner, pourraient-elles avoir un regret ? La paix majestueuse de leur piédestal ne vaut-elle pas mieux que l'angoisse des pauvres mortels soumis aux vicissitudes de l'amour ?

— Voulez-vous donc, m'écriai-je, me condamner toute ma vie au rôle d'une statue inerte et froide ? Mais peut-être vous pensez qu'il ne serait plus temps pour moi de commencer une existence nouvelle ?

Je lui sus bon gré du silence, du sourire, du léger haussement d'épaules, qui furent sa seule protestation.

Nous avions commencé à parler d'amour ; nous ne parlâmes plus d'autre chose pendant trois heures. Tu connais ces conversations où l'on traite le sujet au point de vue général, sans un *moi* et sans un *je*, grâce aux combinaisons savantes de la grammaire. Je pense que nous avons dû *prononcer* beaucoup de bêtises. Mais ce que nous ne disions pas valait mieux... Puis, rapprochés l'un de l'autre sur le siège étroit de l'automobile, nous roulâmes au clair de lune, échangeant à peine quelques phrases. La nuit tiède nous apportait les lourds parfums des premiers soirs d'automne. J'aurais voulu n'arriver qu'au matin, et je le dis à mon compagnon.

— Moi, soupira-t-il, j'aurais voulu ne jamais rentrer à Clerval. Cette vie, déjà atroce, va devenir insupportable.

— Voulez-vous dire qu'elle serait plus facile sans moi ? demandai-je. Peut-être que cette revue vous ennuie ; soyez sûre qu'elle m'excède encore davantage. Tant de choses sont modifiées à mes yeux. Dites un mot et j'abandonne mon rôle !

— Quel mot ? demanda-t-il farouche. Puis, sans me laisser le temps de répondre, il se hâta d'ajouter :

— Nous sommes deux esclaves. Vous appartenez au monde, et moi j'appartiens...

— A qui ?

— A ceux qui me payent, dit-il d'une voix sourde.

Mais je sentis que sa parole n'exprimait pas sa pensée véritable.

— Voulez-vous changer de maîtres? demandai-je encore, feignant la plaisanterie. Faites vos conditions.

Comme il serrait les lèvres, décidé à ne pas répondre.

— Jevous propose mon amitié, dis-je pour conclure : Essayez-en. Vous verrez ce qu'elle vaut !

— Alors, m'apercevant qu'il était vaincu par une soudaine émotion, j'ôtai mon gant et posai ma main sur ses yeux, sans prononcer une parole. Ces larmes sortaient d'un cœur brisé par la lutte, car il lutte encore : ne crois pas qu je me fasse d'illusions. Ainsi, et non autrement, finit cette soirée. Quant à moi, que te dirai-je? Si, à cette minute, le mot était sorti de sa bouche, peut-être que ces longues pages se termineraient par une nouvelle qui t'eût bien surprise, encore que tu aies fait semblant de la prévoir.

Mais le mot n'a pas été dit. Les clairs de lune passent et la raison revient — plus ou moins.

Quelle lettre ! En l'écrivant, j'ai revécu des heures inoubliables. Tu devines que les invités de Clerval m'intéressent peu en ce moment, Je passe l'après-midi dans ma chambre, sous prétexte d'étudier mon rôle de *Caprice*. Mon Dieu ! que je vais être mauvaise ! Mais il a raison. J'appartiens au monde. Pour briser de telles chaînes, il faut un geste bien puissant. Pourrai-je le faire ? L'occasion m'en sera-t-elle donnée ? Qui sait ?

Philippe à sa fiancée.

Clerval, le dimanche 3 septembre.

Bonjour, Madelon ! Tu sors du salut de Saint-Epvre. Moi, je sors du « thé » de quatre heures qui est une grosse affaire à Clerval. Grosse affaire pour la cuisine, qui doit fournir des galettes, des brioches, des babas à n'en plus finir. Grosse affaire pour ces dames qui reviennent au salon, resté désert pendant deux heures, avec des costumes spéciaux tenant le milieu entre la robe de chambre et la toilette de bal. Cela ne pourrait se porter ni avant quatre heures ni après six. Je ne vois pas très bien à quoi ça sert ; mais enfin, c'est toujours une toilette de plus, et le génie inventif des couturières me semble se manifester dans le *tea gown* — j'ai appris que c'est son nom, — avec une fantaisie, plus étourdissante que dans les costumes du reste de la journée.

Si je t'en parle aujourd'hui, c'est que j'ai assisté pour la première fois au thé de la duchesse. Ne faut-il pas voir de près cette vie dans tous ses détails? Ajoute que j'ai besoin de me distraire. Je n'ai jamais mieux excusé les gens qui boivent pour s'étourdir et ne pas penser au lendemain. La vie est tellement difficile à comprendre! Et j'ai peur qu'elle ne perde beaucoup de son intérêt aux yeux des gens qui l'ont comprise. Que tu es heureuse de la passer dans un milieu tranquille, dans *ton* milieu qui fut le mien, et dont je regrette d'être sorti quand je *pense*... Toi, tu vis dans l'heureuse ignorance où sommeillaient nos premiers pères dans le paradis terrestre; moi, je suis entouré de gens pour qui la science du bien et du mal est une seconde nature. Ce n'est pas qu'ils soient plus mauvais que la très bonne moyenne des gens de leur espèce; il faut même reconnaître que certaines parmi le nombre des femmes ont du cœur. Avec un bon mari, elles auraient fait des épouses sérieuses, des mères dévouées. Les hommes, au contraire, sont bien peu intéressants. J'aurais mieux aimé ne pas les voir de si près, car ils sont inquiétants par leur futilité, quand ils ne sont pas décourageants par leur cynisme...

Voilà que je parle en vrai pharisien. Vaudrais-je plus qu'ils ne valent si j'étais né dans leur caste? Serais-je longtemps meilleur qu'eux, si je vivais dans leur compagnie, soumis aux tentations qui les entourent? La destinée a d'étranges caprices; elle m'a refusé une carrière pour laquelle j'ai travaillé pendant dix ans; et, par quelques paroles sorties au hasard de la bouche d'un ami, elle m'a jeté dans le « monde », qui est une carrière où il était encore plus difficile d'entrer, pour moi, que dans la carrière des armes. Je ne l'ai pas cherchée; si je devais y périr, nul ne pourrait me dire: « Tu l'as voulu! »

Hier, la duchesse, qui sait tout, même la philosophie, a discuté avec moi sur le libre arbitre. Existe-t-il vraiment? *Pouvons-nous* toujours faire ce qui est juste, ce qui est honnête, ce qui est bon?...

Je t'ennuie et je t'attriste. Parlons d'autre chose. Vendredi, je suis allé passer quelques heures à Paris, afin d'y recruter six hommes d'extra pour le service

de la semaine prochaine. Clerval, en ce moment, ressemble à un grand paquebot, quelques heures avant son départ pour traverser l'Atlantique. Les passagers vont venir ; en attendant, je fais graisser l'énorme machine et remplir de charbon les foyers des chaudières. Ces huit jours de marche à toute vapeur m'effrayent ; mais j'ai déjà appris à ne penser qu'au lendemain. S'il est écrit là-haut qu'il y aura des tempêtes, des hommes à la mer et que je serai de ceux-là, nulle sagesse humaine ne peut l'empêcher.

Au revoir, Madelon. Tu m'aimes. Pourquoi m'as-tu laissé partir ? Prie pour moi.

La duchesse de Clerval à mademoiselle Madeleine Méran

Clerval, le 4 septembre.

Mademoiselle, je me prépare à faire jouer chez moi le *Caprice*, par des amateurs ! Vous allez sourire, vous dont le talent triompha dans ce rôle presque injouable. Permettez que je laisse à mon mari la responsabilité du programme dont il est l'auteur. Mais permettez aussi que je l'excuse, en vous disant qu'il espère votre concours afin de diriger nos inhabiles interprètes mondains. Voulez-vous nous faire le grand plaisir et nous rendre le signalé service de

nir à Clerval pour quelques jours ? Tous mes invités vous recevront comme une des gloires de la scène française. Plus heureux que je ne suis, monsieur de Clerval a pu vous applaudir et vous admirer. Pour moi, qui ne suis qu'une très humble apprentie dans un autre art, vous serez la bienvenue.

Jusqu'au 14 de ce mois nous serons encore un peu tranquilles et vous pourrez faire travailler plus ou moins vos acteurs. S'il vous était facile et agréable d'arriver le 10 ou le 11, je pense que tout serait pour le mieux.

J'espère, mademoiselle, une réponse favorable, et je vous prie de croire à mes sentiments distingués.

Le duc de Clerval à mademoiselle Madeleine Méran.

Clerval, le 4 septembre.

Chère amie, j'ai toujours désiré vous faire voir Clerval et surtout vous voir à Clerval. C'est comme

si, après tant d'années, je faisais rentrer dans ces vieilles murailles ma jeunesse dont vous êtes le plus charmant, le plus vivace, le plus précieux souvenir. Dans ma mémoire vous avez laissé la double empreinte de la beauté, du talent... plus une autre qu'un vieux pêcheur converti devrait oublier. Mais il ne faut pas demander l'impossible au pauvre cœur humain.

Depuis — n'écrivons pas de vilains chiffres, — depuis que je suis devenu un homme sérieux, un châtelain, un père de famille, depuis que la neige est tombée sur vos beaux cheveux noirs, sans éteindre dans vos chers yeux la flamme du génie toujours jeune, nous avons souvent causé ensemble, comme des voyageurs débarqués sur une rive fraîche et calme après une visite aux terres chaudes de l'équateur. Je connais votre vie, votre maison, vos habitudes ; mais il me manquait le plaisir de vous montrer les miennes, moins paisibles que les vôtres. Venez, chère amie, voir comment s'achève l'existence d'un homme pour qui vous eûtes de l'affection, pour qui vous en avez encore. Le prétexte est trouvé. Plus d'une fois je vous ai parlé du « théâtre de Clerval » dont bien des personnes se moquent, de près ou de loin, ainsi que de « l'auteur » qui y fait jouer ses pièces.

Peut-être vous en moquez-vous moins ? Qui a ouvert mon âme aux grandes émotions de la scène ? Près de qui ai-je respiré, dans toute sa chaleur brûlante, le souffle des génies illustres ? Qui a montré au jeune homme frivole, uniquement occupé de ses plaisirs, que l'intelligence a ses joies et ses fêtes ? Qui a été mon professeur ?... Vous souvenez-vous, Madeleine, des leçons que vous me donniez ? M'y rendre attentif, et surtout me faire oublier la femme pour le professeur, fut un des grands triomphes de votre talent.

Sur ces planches, dans ces décors pour rire, devant cette rampe minuscule, c'est encore votre souvenir que je cherche. Mais ils n'en savent rien. Ils croient à une manie prétentieuse et ridicule de châtelain fêru de l'aiguillon du cabotinage. Alors, pour diminuer leur moquerie, j'ai décidé qu'on jouerait aussi du Musset dans mon théâtre. Mais en même temps je songeais : « Elle viendra nous aider, et j'aurai une fois dans ma

vie le grand bonheur de la voir à Clerval ». Vous viendrez, n'est-ce pas? C'est la dernière innocente faveur que je vous demande. Plus d'un roi, plus d'un empereur vous a invitée à sa cour. Votre visite chez moi sera un événement. Tous mes invités passeront au second plan comme de simples comparses. Vous serez, — vieille habitude ! — l'étoile unique, brillante. On n'aura d'yeux et d'oreilles que pour vous.

Quelle raison pourrait vous empêcher de venir? En même temps que cette lettre, vous avez une invitation régulière, envoyée par ma femme. Tout le monde vous espère. Vos acteurs ont la fièvre à l'idée que la fameuse Méran va les mettre en scène. Il y faudra quelque patience et pas mal de résignation de votre part. Mais qui sait? Peut-être que cela vous amusera, comme la vue des conscrits faisant l'exercice amuse un général en retraite.

Ne craignez aucun embarras dans la situation. Vous savez que j'ai résolument dépouillé le vieil homme, loyalement fait honneur à ma signature. Nul ne peut dire qu'il m'a jamais vu oublier d'être correct. Enfin nos secrets dorment sous la poussière des années. Pourrez-vous jamais assez comprendre le plaisir que vous me donnerez, à moi qui en ai si peu, quoi qu'on pense? Mais vos yeux devinent les choses les plus cachées. Dans les miens ils verront, malgré tous mes soins pour qu'elle ne soit pas visible, une joie qui vous rendra un peu le souvenir de celles de jadis.

Amis très innocents, nous dissimulerons comme des amoureux coupables. Pour tous ces gens vous ne serez qu'une des grandes actrices du milieu de votre siècle, et moi je ne serai qu'un « vieil abonné », un vieil habitué de coulisses, qui vous a vue, revue cent fois dans tous vos rôles, et qui en radote. Je ne pourrai pas leur dire : « Cette femme a ouvert devant moi le monde de l'intelligence. Elle m'a tiré du sort qui m'attendait fatalement : l'écurie de courses, l'équipage de chasse, l'agriculture, la goinfreterie, l'épaisse existence matérielle dont je n'avais pas besoin d'aller chercher bien loin les exemples. Elle m'a fait lire ; elle m'a fait penser ; elle m'a fait trouver dans l'art autre chose qu'une pratique de snobisme. Elle n'a pu, hélas,

me donner ses conceptions vastes, son esprit hors ligne. Du moins elle m'a inspiré le désir de mettre en œuvre le peu que j'ai reçu. Faites-en autant, messeigneurs ! »

Ah ! chère amie, si vous saviez comme c'est difficile de porter un grand nom par le temps qui court ! Louis-Philippe a dit (et je ne lui en fais pas mon compliment) qu'il faut se faire pardonner d'être prince. Les événements ont fait voir que ce pardon est impossible à obtenir. Même pour un simple duc l'époque présente n'a pas de place. On ne veut de nous nulle part : ni dans le gouvernement, ni dans les Chambres, ni dans la diplomatie, ni dans la magistrature, ni dans l'administration ! Dans l'armée on nous tolère ; combien cela durera-t-il ? Dans mon village de Clerval je ne pourrais pas être maire si j'en avais envie. Et si, dans un art quelconque, je produisais un grand chef-d'œuvre, n'entendez-vous pas de loin ce jugement unanime : « Tentative estimable d'un amateur ! »

Que me reste-t-il donc, sinon d'être « duc » tout simplement, de maintenir debout mes vieilles tours tant qu'il y aura moyen de mener la vie qu'ont menée mes ancêtres, autant que le comporte cette marée qui nivelle peu à peu la plage, et en efface les tas de sable laissés par les générations disparues. Cette marée se nomme le progrès de la civilisation. Inclignons-nous. C'est le Destin. Mais quel singulier progrès, qui s'opère par l'abaissement de ce qui est supérieur ! Nous a-t-il donné une autre Madeleine Méran ?

Voilà une invitation qui ressemble fort à une élégie. A vous seule je peux dire ces choses. Autour de moi on ne saurait les comprendre, faute de l'instinct de la race et de la clarté intérieure de la tradition. Cette longue lettre est comme une préface à votre visite et à nos causeries. Mais si vous entendez dire, dans un groupe d'invités, à distance des hôtes, que je suis un être inutile, maniaque, annihilé, vous leur répondrez que Beaumarchais, s'il était en vie, pourrait écrire aujourd'hui sa pièce la plus mordante et l'intituler : *Figaro ministre*.

Venez, chère amie, apporter un peu de joie au pauvre Almaviva, qui regrette souvent de s'être donné la peine de naître.

Duchesse Clerval. — Clerval.

6 septembre.

Mille remerciements pour flatteuse invitation. Arriverai lundi 11. Pourrons répéter même jour.

MADELEINE MÉRAN.

Madelon à Philippe

Nancy, le 5 septembre.

Non, mon ami. La vie n'est pas difficile à comprendre Elle se résume en quelques syllabes : la Volonté de Dieu ! Au fond, nous sommes d'accord. Seulement tu appelles cela *Destinée*. C'est un mot bien effrayant, bien dur, bien sec. On ne peut pas prier la Destinée, tandis qu'on peut prier Dieu. Je le prie beaucoup et ne l'ai jamais prié davantage, ni imploré pour moins de grâces diverses. Je lui en demande une seule : ton bonheur. Je souffre tant de te voir malheureux ! Car tu es malheureux. Cela éclate à chaque ligne de ta lettre. Et je ne sais quelle voix intérieure m'avertit que tu es malheureux à cause de moi.

Je te connais, cher Philippe. Je sais que tu me seras fidèle, même au prix de ton malheur. J'ai été jalouse : je ne le suis plus. C'est même une chose étonnante que ce changement opéré dans mon esprit. Ne t'imagines pas qu'il correspond à aucun changement survenu dans mon cœur. Ce cœur a grandi ; il s'est développé ; il a pris un peu d'âge : voilà tout.

Être ta femme a toujours été mon rêve. Mais ton bonheur doit passer avant le mien. Tu regrettes la carrière qui n'a pu s'ouvrir pour toi. Là, je ne peux me faire et tu ne peux me faire aucun reproche. Au contraire, si quelque jour tu regrettais d'avoir choisi cette carrière pauvre, obscure, sans avancement possible, qui consisterait à encombrer ton avenir d'une insignifiante petite cousine et amie d'enfance ! Oh ! mon Philippe, quel reproche pour moi, quel malheur irréparable pour nous deux ! Qui pourrait dire que c'est ta faute ? Ce serait la mienne, uniquement la mienne, le résultat de mon égoïsme monstrueux.

Quand tu m'as tendu la main, chéri, tu vivais comme moi « dans l'heureuse ignorance de nos pères habitant

le paradis terrestre ». Mais, ainsi qu'il arrive à tous les hommes, tu as dû le quitter pour aller gagner ta vie à la sueur de ton front. Et tu as découvert les grands horizons de la vie. *Notre* vie serait enfermée en de si étroites limites ! Je ne sais rien, — hors t'aimer. Les femmes que tu vois savent tout, — hors cela, j'espère. Tu trouverais maintenant, chéri, qu'il me manque tant de choses ! Tu serais loyal, oh ! je n'en doute pas. Tu serais bon ; tu serais dévoué ; tu serais patient. Mais, avec toutes ces qualités, un homme peut être malheureux. Toi, malheureux à mes côtés, idole de mon cœur !...

Ne détruis pas ton bonheur d'avance. Travaille, l'esprit en paix. Laisse-moi vivre. Attends, comme je le fais, la volonté de Dieu. Tout s'accomplit selon ses vues, quoi qu'on fasse : tu le dis toi-même. Courage ! Je finis cette lettre comme tu finis la tienne : ta Madelon prie pour toi.

Madame de Clamecy à madame Le Remouleur.

Port-Blanc, le 6 septembre.

Tu prends si bien les devants, pour m'empêcher de te parler raison, que j'avais d'abord décidé de ne pas te répondre. Tu empoignes la grande thèse du *Droit à l'amour*, presque aussi sensée que cette autre rengaine inventée par les hommes politiques : le *Droit au travail*. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, le *Droit*, quand il s'agit de choses qui ne dépendent que du hasard ? Un bon ouvrier meurt de faim parce qu'il a sonné une heure trop tard à la porte d'une fabrique, où l'on vient d'engager tel de ses camarades qui n'a pas la moitié de son mérite. Une femme arrive aux cheveux blancs sans avoir aimé, sans avoir été aimée, parce qu'elle a perdu son oncle le matin d'un bal où elle aurait rencontré l'âme sœur de la sienne. Il faut faire attention, par-dessus le marché, que le *Droit à l'amour*, comme le *Droit au travail*, est souvent le *Droit à la catastrophe*. Le maçon embauché le matin tombe à midi de son échafaudage, et se tue. Et combien de fois, pauvres femmes, nos échafaudages d'amour se sont écroulés, juste au moment où nous étions si fières de leur élévation !

Quoi qu'il en soit, j'aurais fort mauvaise grâce à t'interdire le sentiment en général, ni le sentiment pour Philippe Hurault en particulier. Les arguments tirés de la morale, — que je n'aurais point maniés sans quelque gaucherie, — tombent de ma main aux pieds de ton innocence. Tu es platonique, tu es sentimentale, tu es *jeune fille*, tu massacres tes costumes pour qu'ils ne choquent aucune délicatesse. Enfin tu envisages, plus sérieusement que tu ne l'exprimes, l'hypothèse d'un second mariage auquel, à vrai dire, je ne vois nul empêchement, sauf l'existence de la fiancée dont tu parles. Mais cela est moins grave, je suppose, que l'existence d'un mari, même divorcé.

Quand une femme de... mettons quarante ans est arrivée au point de caresser le rêve d'une union légitime avec un jeune homme de vingt-six ans, tout conseil devient inutile. On se trouve en présence d'un cas spécial, sans remède connu. La guérison, quand elle arrive à temps, s'opère d'elle-même, et d'autant mieux qu'on laisse agir la nature. Déjà l'on peut te féliciter d'une chance plus que rare : ton Philippe me paraît un honnête homme. S'il en était autrement, ta séduisante personne et ta fortune non moins séduisante seraient en son pouvoir. Cependant il ne faut pas s'y fier : toute perfection humaine a ses bornes.

Tel serait incapable de manœuvres suspectes pour s'approprier un portefeuille, qui finira par entendre raison si le propriétaire légitime insiste avec persévérance pour fourrer le portefeuille dans sa poche. Quand à la fiancée, entre nous, elle est un obstacle beaucoup plus apparent que réel. Tous les serments du monde ne peuvent empêcher celui qui a donné sa foi de mourir..., ou de devenir à peu près aussi impossible pour sa fiancée que s'il était mort. N'est-ce pas le cas de mademoiselle Trois-Étoiles dans sa position à l'égard du beau Philippe ? Si elle demandait mon avis, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — et que j'eusse le courage de le lui donner, voici qu'elle serait ma réponse :

— Chère petite, l'homme que vous avez connu est mort. A sa place vient de surgir un autre personnage qui lui ressemble physiquement (et encore qui sait ?), mais qui n'a plus les mêmes goûts, ni les mêmes besoins,

ni les mêmes habitudes. Il mène la grande vie ; le luxe ne l'étonne plus. Il frôle le satin des jupes ; ses regards côtoient les dentelles des corsages à marée basse ; ses narines flairent des parfums qui n'entreront jamais dans vos tranquilles sachets. Le flirt, la coquetterie, la perversité féminine sont devenus son atmosphère. Des veuves troublantes — et troublées — dialoguent avec lui sur l'amour durant des heures entières. Vous n'avez jamais su lui dire qu'une chose et la même chose, c'est que vous l'aimez. Hélas ! rien ne vaut le chant du rossignol ; mais demandez à un habitué de l'Opéra de passer sa soirée, trois fois par semaine, au fond des bois, avec la lune pour remplacer le lustre, et les vers luisants pour tenir lieu de rampe !

La vie est une bataille où il serait stupide de gémir sur les morts et les blessés. Toutefois je plains ce jeune homme et cette jeune fille. Si elle est obligée de vivre sans lui, que de larmes ! Si elle l'épouse, gare aux désillusions ! Quant à ce brave Philippe, quel sera son sort ! Va-t-il rester fidèle à sa petite amie et repousser les avantages que tu lui offres ? Ou bien lui feras-tu comprendre un beau jour que tu as été folle et que rien ne va plus ? Ou bien l'épousera-t-il ? Ces différentes solutions, entre lesquelles il faut choisir, sont toutes peu réjouissantes pour ces jeunes gens. Tu leur as donné, de ta blanche main, un mauvais coup. C'est le sort des batailles.

Voilà une bien longue lettre pour ne rien te dire. Je te prie seulement de remarquer ma suprême délicatesse. D'autres se seraient donné le plaisir de te rendre sermon pour sermon. Te souviens-tu de tous ceux que tu m'as prêchés ? Toi et moi sommes des femmes, après tout. La différence entre nous deux est que ton époux est parti pour l'autre monde après un beau testament, tandis que le mien est parti pour l'Italie après un vilain procès. Je ne t'en veux pas d'avoir oublié à certains moments que la chance a été de ton côté, la guigne du mien. Tâche au moins de te souvenir que l'état de veuve est le plus charmant qu'il y ait au monde, quand le cœur et la fortune sont intacts.

Si tu m'annonces ton mariage, ne manque pas de m'apprendre ton plan de campagne par la même

occasion. Je pense que la cérémonie aura lieu de bon matin, dans une chapelle des Catéchismes quelconque. Puis vous partirez pour un long voyage à l'étranger, histoire de donner à l'émotion du public — et à la vôtre — le temps de se calmer. A votre place, j'achèterais une villa sur le lac de Côme et j'y finirais nos jours. Le monde ne sera plus pour toi exactement ce qu'il était. La duchesse te témoignera une froideur marquée. Tu connaîtras, en somme, quelques-uns des inconvénients du divorce sans en avoir les avantages, car j'ai idée que le seigneur Philippe t'imposera une vie sérieuse, à moins que... Non, je ne veux pas imaginer qu'il pourrait être volage. Tout de même, ne le laisse pas trop voir les dames de Paris, s'il est si beau que ça. On ne se figure pas combien ces hommes restés sages jusqu'à une période avancée (relativement) sont sujets à caution. Mais je prêche une convertie, car je prévois que tu seras jalouse comme une tigresse. Tant pis, car il paraît que ces mouvements désordonnés de la passion font souffrir les femmes beaucoup plus encore que les tigresses.

C'est par roucouler qu'on commence, c'est par rugir qu'on finit. A bientôt, n'est-ce pas?

Madame Courvoisier à monsieur de Montengibert.

Boissy-sous-Clerval, le 8 septembre.

Cher ami, si vous êtes toujours l'aimable homme que j'ai connu, trouvez-vous demain à la gare de Lyon pour l'arrivée du train de midi moins un quart, d'où vous me verrez descendre. Je vous promets un bon déjeuner, un bon cigare : que dis-je? une pleine boîte de cigares, le tout accompagné d'une conversation qui sera intéressante, ou je me trompe fort.

La situation est quelque peu tendue entre Clerval et Boissy-sous-Clerval (Comme ce *sous* dont nous a gratifiés l'Annuaire des Postes marque bien notre déplorable infériorité !) Vous connaissez la distinction inventée par la diplomatie contemporaine entre la guerre et le conflit armé. Deux nations se tirent des coups de fusil, enterrent leurs morts, sans que les ambassadeurs quittent leur poste. Ce sont de simples

accidents militaires qui n'empêchent pas les relations. Voilà où j'en suis avec les Clerval. Leurs gardes ont dressé procès-verbal contre mon cocher qui avait abattu un malheureux faisan sur le domaine. On m'a laissé le faisan — très magnanime, n'est-ce pas? — mais, pour éviter le tribunal, j'ai dû écrire une lettre d'excuses, ou quelque chose d'approchant. Ils ne le porteront pas en paradis.

Avec l'exaspérante politesse que vous lui connaissez, le duc ne m'en salue pas moins jusqu'à terre le dimanche en sortant de l'église. Moi, je souris suavement, ce qui n'empêche que j'ai engagé séance tenante un domestique renvoyé du château. Et j'en engagerais cinquante, s'ils en renvoieraient cinquante. Songez donc! Rien qu'en faisant causer cet unique transfuge, qui n'est pas une bête, j'ai appris des détails singulièrement instructifs sur ce qui se passe derrière ces vieux murs. Il va bien, votre successeur! A une heure du matin, les belles invitées sortent de chez lui, se figurant que personne ne les a vues. Je vous en dirai davantage de vive voix.

Autre détail : Madeleine Méran va venir à Clerval sous prétexte de conduire à la victoire cette troupe de cabotins de carton. J'ai vu quelque part qu'elle est née en 1840 ; mais ces femmes-là restent vicieuses jusqu'après la chute de leur dernière dent. Si la duchesse savait que le cher Timoléon lui a soutiré une invitation pour une ancienne « connaissance », quel potin ! Je compte sur vous pour me défilier vos souvenirs sur cette touchante amitié. N'avais-je pas raison de dire que nous nous amuserons?

Naturellement, je suis conviée aux fêtes, avec les petits vassaux de notre suzerain. La haute noblesse, y compris l'héritier de la couronne, toujours simple ramasseur de crottin aux spahis, est attendue dans huit jours. Il va s'en passer de belles ! C'est tellement prévu, d'ailleurs, que les châtelains n'osent pas garder leur fille chez eux pendant ces saturnales. On l'expédie chez sa grand'mère qui habite à portée de la forge, dans les environs de Nancy. Comment trouvez-vous ces gens-là, qui disent à leurs invités :

— Messieurs et dames, notre fille est à cent lieues. Ne nous gênons plus !

Pendant ce temps-là, mon pauvre ami, vous dégusterez le veau braisé aux carottes de Sainte-Périne. Mais sans doute, les oreilles vous tinteront. Dans le tête-à-tête du duc et de l'ancienne étoile évoquant leurs souvenirs, votre nom sera sans doute prononcé. Madeleine Méran voudra savoir ce que vous êtes devenu. Pensez-vous que Timoléon aura le courage de répondre : « Je l'ai fourré dans un asile de vieillards ». Non ; ce serait trop de franchise. Il dira : « Le pauvre diable est mort d'une attaque ». Et l'on changera de conversation.

Mais je ne sais pourquoi j'ai des idées si sombres. Ou plutôt je le sais : l'ingratitude me met hors de moi. Courage ! Vous aurez toujours en moi une amie.

Madame Le Remouleur à madame de Clamecy.

Clerval, le 9 septembre.

Je te prévient que j'ai lu ta lettre sans la creuser. Il m'a paru que la moquerie se cachait sous bien des phrases. Mieux valait ne pas comprendre, car je ne désire pas que notre amitié disparaisse, ni même qu'elle soit affaiblie. J'en ai besoin à l'heure présente. Non que les choses tournent aux conclusions ni aux partis à prendre, Dieu merci ! Je voudrais rester plusieurs semaines dans cet état qui tient le milieu entre la veille et le rêve. Je n'ai rien connu de pareil jusqu'à ce moment, sauf dans les livres. C'est nouveau et délicieux.

Je n'ai jamais voulu essayer de l'hypnotisme, bien qu'on m'ait offert l'expérience. Il est probable que cette obsession d'une pensée unique, état présent de mon esprit, n'est qu'une forme de l'hypnotisme. Ne va pas croire que c'est orageux ou violent. De cette supposition, je me sentirais avilie : tu connais ma nature disciplinée et correcte. Je te permets seulement de dire que je cours après un rêve, encore vague et flottant... Mais tu vas dire aussi que j'écris des phrases où l'on ne comprend rien. N'est-ce pas ce qu'on appelle faire de la psychologie ?

Un très innocent bonheur, — et je ne parviens pas toujours à l'atteindre, — c'est de rencontrer ce cher

garçon arpentant les espaces du château, de l'arrêter une seconde, de toucher sa main, de recevoir la caresse inconsciente, hésitante, ignorante de ses yeux si clairs, si jeunes, si frais. Ni brûlant, ni brutal, ni passionné, ce regard. Le sera-t-il jamais. Cela dépend de la destinée, dirais-tu ; cela dépend un peu aussi de moi, peut-être. En attendant, je savoure la douceur permise. Généralement, je me trouve sur son chemin au sortir du conseil des ministres, c'est-à-dire de sa conférence quotidienne avec la duchesse, — en voilà une que j'admire pour son calme ! Nous n'échangeons pas plus de cinq ou six mots. Il est toujours pressé, toujours courant, toujours occupé. On le découvre au sommet d'une échelle examinant un panneau des Gobelins menacé par une infiltration. Ou bien il est à genoux sur le plancher, un pinceau à la main, ravivant une touche de couleur à quelque toile de fond étalée.

L'autre jour, cette insupportable Daisy Fenton l'a pris pour le mener chez sa mère, sous prétexte qu'un fil électrique avait commencé à mettre le feu aux boiseries. La mère, pendant ce temps-là, jouait au *bridge*. J'aurais voulu le voir, le commencement d'incendie ! Tout de même, l'idée était bonne. Le lendemain, j'ai envoyé chercher Philippe par ma femme de chambre. Le ciel de mon lit penchait à faire frémir et j'avais peur d'être assommée pendant mon sommeil. C'était la première fois qu'il pénétrait dans mon sanctuaire. Comme il a tout regardé, depuis les brosses d'ivoire de ma table de toilette, jusqu'aux dentelles du peignoir oublié sur un fauteuil ! Nous avons été stupides l'un et l'autre de timidité, et je soupçonne que mademoiselle Justine, qui nous chaperonnait, s'est tordue de rire intérieurement. Elle n'a pu dire, dans tous les cas, que sa maîtresse a manqué de tenue.

Naturellement, j'ai voulu *lui* rendre sa visite. Un matin, je suis allée dans son bureau, portant à bout de bras, de façon à la rendre bien visible, une enveloppe d'un poids douteux qu'il était indispensable de vérifier sur le pèse-lettre de monsieur le secrétaire.

Monsieur le secrétaire était seul. Sa main trembla un peu tandis qu'il mettait les poids dans la balance. Nous n'avons pas dit grand chose, mais je n'ai pu m'empê-

cher de regarder la cheminée, Alors lui, prenant son courage à deux mains :

— Il n'est pas besoin de faire du feu aujourd'hui.

— L'heure est moins... moins propice à la rosée, ai-je répondu en rougissant comme une pivoine.

La photographie de ma rivale a changé de place ; elle est moins en vue. Est-ce un hasard ?

Comme j'allais sortir, très heureuse de ces quatre minutes d'intimité, la jeune Yvonne a fait son apparition, escortée, bien entendu, de l'institutrice. « Motif de la visite » (style d'antichambre du ministère) : un Kodack en avarie. La petite m'a lancé un regard féroce. Elle part ce soir pour la Lorraine où elle trouvera chez sa grand'mère, la maîtresse de forges, un abri plus tranquille que Clerval, ne promet de l'être dans peu de jours. Quant à la duègne, elle a raidi le cou et pincé les lèvres, en dépit de l'enveloppe sur laquelle mon complice collait des timbres avec le sérieux d'un commis des Postes. On croirait que cette vieille Irlandaise est chargée de garder Philippe en même temps qu'Yvonne. Oh ! la singulière maison !

Et lui ? vas-tu me demander. Quelle est son attitude au milieu de tout cela ?

Son attitude est à peu près celle du mécanicien qui conduit l'express à l'égard d'une voyageuse prise d'un bel intérêt pour lui. L'échange des politesses manque de facilité. Ce pauvre garçon, en ce moment, est sans doute l'homme le plus occupé de France. Mais si parfois il a une minute pour penser et se souvenir, j'ai tout lieu de croire que cette pensée et ce souvenir ne vont pas bien loin. Je n'en demande pas plus. A vrai dire, je ne sais pas très bien ce que je demande. Ce château où la vie, déjà tourbillon, va devenir cyclone, est le séjour le moins propice du monde à la rêverie ; le rêve ne saurait y prendre une forme, et j'imagine qu'au fond j'en suis assez contente. Le moment du réveil sera une crise dans mon existence ; je n'avais pas besoin de ta lettre pour m'en donner la conviction. Tu es très moqueuse, mais pas plus que je ne l'attendais. Je te pardonne parce que tu n'as pas le bonheur qui rend l'amertume inexcusable. Merci pour l'idée du lac

de Côme, tu peux croire que je l'ai déjà eue, quand je permets à l'imagination de divaguer.

Dans une quinzaine de jours, Clerval sera vide. Je m'arrangerai sans peine pour m'y faire retenir une semaine de plus. Alors, lui et moi aurons le loisir de penser à nous-mêmes, d'interroger la destinée. Je verrai s'il m'aime... beaucoup, c'est-à-dire assez. Je me doute qu'il *ne sait pas aimer*. Qui le lui aurait appris? Ce n'est pas cette petite provinciale avec sa mine de pensionnaire bien sage? Ils seraient fort malheureux ensemble. Je ne vois pas où serait la mauvaise action si je les empêchais d'être malheureux.

Pardonne-moi de laisser dans l'ombre ce qui se passe à Clerval. Pour moi une seule chose s'y passe, dont je ne te parle que trop longuement. La grande nouvelle c'est que la fameuse Madeleine Méran arrive après-demain pour nous faire répéter le *Caprice* et même la revue. Timoléon a vraiment du toupét. Obliger une des grandes artistes du siècle à mettre en scène des fions-fions de café-chantant, c'est de la jolie outrecuidance! Mais je suppose que cette Célimène retirée des affaires ne se dérange pas pour rien. Quoi qu'il en soit, son arrivée nous occupe beaucoup plus (je dis *nous* par politesse) que ne ferait la venue d'une Infante quelconque. Le château de Clerval devrait s'appeler Cabotinvillle en ce moment.

Nous verrons comment il s'appellera dans une quinzaine de jours.

Philippe Hurault à Pierre d'Andouville.

Clerval, le 10 septembre.

J'aurais voulu pouvoir répondre à ta lettre courrier par courrier; mais jusqu'à dimanche, ce jour où ma besogne est un peu diminuée, je n'ai pu trouver une minute. Et me voilà, tenant ma plume, sans avoir la moindre idée de ce que je vais t'écrire. Au point où nous en sommes, tu juges bien que je ne m'apprête pas à te débiter des mensonges. Tu es complètement injuste en disant que je suis un faux naïf; et tu commets une action infiniment cruelle en me montrant certaines vérités ou prétendues vérités, avec la tran-

quille et sereine affirmation d'une sagesse supérieure qui n'aura pas à en souffrir — et les juges sans remède.

Pour commencer, tu dis que je ne suis pas libre. Tes renseignements, d'où qu'ils te viennent, sont exacts. Une parente orpheline, simple, jolie, aimante, a été recueillie par ma mère qui nous a élevés ensemble. Pour empêcher qu'un sentiment prît naissance entre elle et moi, il aurait fallu un miracle ; ce miracle n'a pas eu lieu. En ce temps-là, mon ami, je n'avais pas besoin de me confier à personne ; ma vie marchait tout droit, sans complications. Tu peux me faire l'amical reproche de n'avoir pas ouvert mon cœur à toi d'abord, puisque je me décidais à l'ouvrir à d'autres. Hélas ! il s'est ouvert tout seul, comme un stupide coquillage nouvellement tiré de l'eau et mis au soleil. Pardonne-moi, Pierre. Je s'assure qu'il fait chaud à Clerval.

Qu'importe, après tout, que l'on sache mon secret ! Ce n'est pas cela qui me préoccupe. Tu ne te doutes pas de la torture que me cause cette prophétie m'arrivant de toutes parts : « Pauvres fiancés ! Vous ne pouvez plus avoir le bonheur ensemble ! »

Si tu avais été le seul à faire entendre cette parole terrible, j'en aurais été moins frappé. Mais la pauvre Madelon exprime la même crainte ; son instinct l'a avertie. Et *l'autre*, pendant deux heures, a développé ce thème désolant. Ainsi vous êtes tous d'accord pour me peindre l'avenir sous un jour funeste. L'homme qui connaît la vie et ses écueils ; la femme qui a dû contempler souvent, — sans les ressentir, dit-elle, — les orages du cœur ; la jeune fille uniquement éclairée par la voix du sentiment, tous s'accordent en un verdict unanime ! Je suis condamné à faire, soit par l'abandon, soit par le mariage, une malheureuse de plus !

J'oubliais de te dire que madame *** et moi sommes allés à Paris ensemble, pour y passer seulement l'après-midi, chacun de notre côté. Mais, pendant les deux trajets, nous avons causé comme jamais je n'ai jamais causé avec aucune femme. Quelle étrange, insondable créature ! Nous avons parlé d'amour pendant des heures entières, et nul ne pourrait prétendre que nous avons *flirté*. Je ne saurais te dire (cet aveu prouve mon inexpérience en même temps que ma franchise), si

nous avons fait moins ou plus. Si nous avons fait plus, — tu vas cesser de me prendre pour un naïf, — il est indubitable que cette femme est attirée vers moi par un sentiment honnête et sincère.

Tu l'as un jour accusée de coquetterie, peut-être même de rouerie. Je te jure, mon ami, que tu n'aurais pu blâmer en elle un geste, un regard, une parole, si tu nous avais surveillés pendant cette longue journée. Je t'accorde que je suis timide. Mais, en vérité, de nous deux, ce n'était pas moi qui l'étais le plus. Et l'on aurait pu parfois se demander quelle impression elle manifestait davantage : l'embarras d'une mère abordant certaines questions avec un grand fils, ou cette pudeur mentale d'une femme dont le cœur s'ouvre à une influence nouvelle. En un mot (je pose la question avec l'absence de périphrase dont tu me donnes l'exemple), est-ce par amitié ou par jalousie qu'elle cherche à m'ouvrir les yeux sur l'avenir qui m'attend? Convien's qu'il y a de quoi m'agiter.

Mon cerveau est trop fatigué pour te suivre dans tes hypothèses. Que te dirai-je? Il est visible que l'intérêt qu'elle me porte ne va pas en diminuant. D'autre part, toute idée de piège vulgaire est à cent lieues de son esprit. Durant ces heures de tête-à-tête, elle ne m'a pas laissé voir le bout de son pied, ni donné l'occasion de sentir d'un peu près son parfum. Et cependant je la sentais plus intime, plus *dévoilée* que le fameux soir... Ne réveillons pas ce souvenir qui *reste* malgré tout, comme tu me l'as prédit, prophète de malheur!

De quel nom faut-il appeler ce qu'elle me donne? Il est certain qu'une part quelconque de son âme m'appartient, et tu pourrais à bon droit m'accuser d'être un faux naïf si je te disais que, venant d'une telle femme, le don m'est indifférent. Elle est très belle, grande, brune, avec des yeux de velours noir. Sa taille, fine à la ceinture, splendidement épanouie au buste, dépasse tout ce que j'ai vu en perfection. Ses mains sont des chefs-d'œuvre. Elle s'habille (je commence à m'y connaître) mieux qu'aucune des femmes d'ici, et ce n'est pas peu dire. Mais cela n'empêche qu'elle est sérieuse, instruite, qu'elle exprinie

des pensées très personnelles d'une voix chaude et profonde, accompagnée de gestes si harmonieux ! Certes, le rôle de la Comtesse lui conviendrait à merveille ; mais moi, mon cher ami, je n'ai pas, je m'en flatte, le physique de l'emploi de Chérubin. Quelles folies tu dérites sur ce sujet ! La seule chose que je veuille t'en dire c'est que les rigueurs de ton colonel et tes vingt-quatre heures de solitude t'ont dérangé l'esprit.

Cela n'aide pas le mien à garder son équilibre. Je ne comprends plus rien, je ne sais plus rien, sauf que j'aime et que je veux aimer Madelon. Faire souffrir cette bonne, douce, loyale créature, serait une monstruosité.

— Mais tu seras pour elle un mauvais mari, m'annonce ta sagesse. Tu regretteras toute ta vie ce que tu as maintenant.

Je m'examine, je m'interroge, avec toute la sincérité, toute la bonne volonté qui est en moi. Hélas ! au plus fort de cet examen, — je te parle comme à un confesseur, — je revois *l'autre*, assise sur mon fauteuil, dans sa séduisante parure, avec la lumière de la flamme baignant ses pieds, roses sous la soie. Ou bien, — et ce souvenir n'est pas moins difficile à chasser que *l'autre*, — je la revois en wagon, dans son costume sévère de voyage, penchée vers moi, les mains croisées sur ses genoux, murmurant avec la tristesse d'une pauvre femme dont la vie a manqué de but :

— Je suis plus jeune que vous, puisque je n'ai jamais aimé. Serai-je donc, toute ma vie, condamnée au rôle d'idole ?

Et soudain ta définition vient jeter le doute dans mon esprit :

— Junon et Vénus combinées en une seule femme !

Oh ! ma pauvre Minerve de Nancy, pourquoi t'ai-je quittée ?

M'en aller d'ici est une chose impossible avant deux semaines. D'ailleurs, je n'aimerais pas revoir, dans l'état d'esprit où je suis, la chère créature qui croit en moi comme en Dieu, encore qu'elle fasse semblant d'être prête à se retirer de ma vie. Rester et m'abandonner au rêve (tu dis que les rêves ne font de mal à personne), quitte à rentrer plus tard dans la réalité ? Ah ! Dieu merci, je n'en suis pas encore là !

Sais-tu ce que je voudrais? Tu vas rire. Je voudrais m'enterrer pour un moment dans quelque Chartreuse, ne voir que des sapins et des robes de bure, n'entendre que des psalmodies de vieillards, et non pas cette voix, — encore tout à l'heure, dans mon bureau :

— Monsieur mon ami, voulez-vous peser cette lettre sur vos balances?

Sa voix, dans la plus banale des phrases, contient une séduction que tu ne saurais comprendre. Malgré tout ce que tu pourras dire, d'ailleurs, c'est une amie dévouée. Dans cette maison étrangère, je n'ai pas d'autre amitié.

Que penserais-tu, que penserait Madeleine et que penserait *l'autre* si je restais pour toujours dans ma Chartreuse? Ne lève pas tes épaules, Spahi! A quoi, jusqu'à présent, a servi mon existence? A qui, dans l'avenir, pourra-t-elle procurer quelque bien? Quelle espèce d'homme suis-je donc, moi qui me croyais si supérieur à vous autres « hommes du monde »? Il a suffi de quelques semaines passées dans le monde pour me faire douter de moi, et cela ne m'était jamais arrivé.

Quoi qu'il en soit, d'ici à quinze jours, rien ne peut se produire, ni de très bon, ni de très mauvais. Nous approchons d'une période pendant laquelle je n'aurai le temps de penser ni à Dieu ni au diable. Ce matin j'ai envoyé à l'imprimerie les menus de sept déjeuners, d'autant de dîners, afin qu'on les tire à cinquante exemplaires. Pendant la grande semaine la duchesse ne connaîtra l'existence de ses cuisiniers qu'en voyant les plats paraître sur la table. Naturellement ces menus supposent des commandes. J'ai dû écrire à Toulouse pour des pâtés, en Corse pour des merles, en Écosse pour des grouses, à Prague pour des jambons. Cela te donne l'idée de mon travail.

Et puis il faudra jouer ce rôle stupide avec cette armure. Cela me révolte comme une colossale niaiserie. Elle aussi en est agacée.

— Pour la première fois de ma vie, cela m'assomme de monter sur les planches, me disait-elle l'autre jour. Le monde ne m'amuse plus guère maintenant. Vous m'avez convertie. Si nous désertions ensemble?

Moi, je ne peux pas désertier : je touche ma solde. Il faut que le duc ait sa revue, que la duchesse ait ses symphonies, que les invités aient leur plaisir, ou ce qui passe pour le plaisir. Ensuite tout le monde partira. *Peut-être* qu'alors je reviendrai ce que j'étais. Amen !

Probablement, tu n'auras pas de nouvelles de moi d'ici à quelque temps. Le jeune marquis de Clerval m'apportera des tiennes. Dire qu'il y a des gens qui viennent ici, pour cette épouvantable corvée, sans y être obligés !

*La vicomtesse de Melmont à la marquise
de la Gaudière. Vichy.*

Clerval, le 12 septembre.

Chère bonne maman, je vais beaucoup mieux et je vous supplie d'être calme. Les accidents désagréables ont disparu, ce qui m'a permis de rester au château. Le contraire eût été un désastre, car nous n'aurions su où aller, en attendant la fin de votre saison de Vichy. Non seulement je me porte mieux, mais je me porte tellement bien que je me demanderais volontiers si je n'ai pas eu tout simplement des indigestions, comme le prétend la jeune Yvonne, qui est impayable avec l'assurance de son ingénuité.

Mais ce qui va vous étonner encore bien plus, et probablement me faire gronder par vous, c'est que je joue la comédie. Le duc m'a donné le rôle de « Mathilde » dans *le Caprice* : excusez du peu ! J'ai protesté d'abord, car j'avais toujours entendu dire que c'est un rôle difficile.

— Mais non ; il est fait pour vous. Mathilde est honnête, jolie et adore son mari. C'est vous toute crachée.

— Ludovic ne voudra jamais me laisser monter sur les planches.

— Pas sans lui, peut-être ; mais avec lui ? Vous jouerez ensemble. Je lui distribue le rôle de Chavigny, tout à fait dans ses cordes.

A son tour Ludovic a protesté, en disant qu'une coquette (c'est madame Le Remouleur qui interprète le personnage) ne lui ferait jamais oublier sa femme, même cinq minutes.

That is the question. Toutefois, je ne me suis décidée

que sur la promesse d'avoir, comme conseillère pour mon rôle, devinez qui : la fameuse Madeleine Méran ! Oui, le duc l'a fait venir. Répéter un rôle sous la direction de cette immense artiste ! Quel souvenir pour toute ma vie ! Comme je raconterai cela, quand je serai grand'mère à mon tour !

Cette charmante femme, — car elle est charmante et simple malgré sa gloire, — est arrivée hier à l'heure du thé. Nous étions tous sur le perron pour la recevoir. Si vous aviez vu sa distinction et sa grâce quand elle a monté les marches au bras du duc, qui paraissait tout heureux ! On a procédé aux présentations ; puis, le thé pris, elle nous a fait répéter *le Caprice* une première fois, sans nous adresser une seule observation. L'acte fini, elle nous a complimentés.

— Je n'ai presque rien à vous dire, a-t-elle prétendu avec indulgence. Vous ne jouez pas la pièce comme on la joue aux Français ; mais vous la jouez comme des gens du monde doivent la jouer, ce qui est la meilleure chose à faire dans l'occasion. Vous êtes naturels, vous surtout, madame, a-t-elle ajouté en se tournant vers moi. Vous aimez votre mari et n'entendez pas qu'on vous le prenne. C'est tout ce qu'il faut. Les actrices n'ont pas de mari ; ou bien, le plus souvent, quand elles en ont un...

La phrase inachevée s'est perdue en un sourire plein de malice. Elle est encore si belle sous ses bandeaux blancs ! J'ai remercié par une révérence. Quant à Ludovic, il ruisselait comme un terre-neuve qui sort de l'eau, tant il avait eu « le trac ». Madeleine Méran, comme s'il eût été son élève pour tout de bon, l'a un peu malmené.

— Monsieur, il faudra tâcher de transpirer moins. La scène se passe en hiver.

Croiriez-vous qu'il a eu la hardiesse de répondre :

— Mademoiselle, j'aurais beaucoup moins chaud si vous n'étiez pas là. Et je vais vous adresser une humble prière, même au nom de mes camarades qui font semblant de n'avoir pas peur. N'assistez pas à la représentation, sans quoi nous nous ferons siffler.

— C'est entendu, a-t-elle promis en riant ; j'irai me promener dans le parc. Mais il faut bien travailler d'ici-là.

Dans la soirée, elle nous a pris à part, Ludovic et moi, pour nous donner des conseils :

— Tâchez, madame, de paraître plus jalouse, plus malheureuse, plus convaincue des... distractions de votre époux. De votre côté, monsieur, prenez au sérieux les vacances de madame de Léry.

A quoi cette bonne langue a donné le plus ingénument l'excuse suivante :

— Hé ! mademoiselle, comment pourrais-je les prendre au sérieux ? Je sais comme tout le monde qu'elle ne fait attention ici qu'au secrétaire du duc. Regardez-les seulement lorsqu'ils joueront la scène du chevalier, dans la revue.

Le fait est que madame Le Remouleur... Mais je serai grondée par ma sévère bonne-maman, si je lui raconte les potins.

Hier soir, nous avons eu notre premier dîner en musique. L'orchestre, arrivé le matin, était placé dans la tribune de la salle à manger. Nous étions toutes superbes. Madeleine Méran, mise à ravir, sans un bijou, sauf un cercle d'or au poignet — quelle délicatesse de tact ! — avait la place d'honneur à côté du duc, ce que chacun a trouvé de très bon goût. Elle est d'ailleurs traitée par nous toutes comme l'hôte de distinction : et, — ceci de vous à moi, — nous trouvons que la châtelaine n'est pas tout à fait aussi liante avec elle que nous le serions à sa place. Mais la duchesse, au fond, reste un peu bourgeoise à certains égards.

Enfin, je m'amuse beaucoup, et je vais m'amuser bien davantage, car nous serons une cinquantaine à table après-demain soir. C'est si gentil à Ludovic de m'avoir amenée ! Comme il le dit :

— Amusons-nous, ma chère, pendant que nous sommes jeunes et que nous sommes libres.

Libres ! Il en parle un peu à son aise. Mais cependant, si le mieux continue, je me tirerai fort bien de mon séjour à Clerval. Et j'aurai tout le temps pour me reposer auprès de vous. J'espère que votre saison à Vichy se termine heureusement. Soyez certaine que tous les plaisirs de la terre ne me feraient pas désirer avec moins d'ardeur celui de me retrouver avec vous.

P.-S. — J'oubliais de vous dire que Jean de Clerval

est arrivé ce matin, à la grande joie de son camarade Ludovic. Il ressemble à son père, avec quelque chose d'un peu plus... Spahi, ce dont on ne saurait le blâmer en bonne justice. En outre, je tiens de lui cette confiance, car nous sommes déjà bons amis : le théâtre et la musique d'amateurs le laissent froid.

— Mais alors, ai-je demandé en riant, pourquoi êtes-vous à Clerval?

— Parce que vous y êtes, m'a-t-il répondu. Je compte rendre ce veinard de Ludovic atrocement jaloux. Vous allez voir comment je vous ferai la cour.

J'ai peur qu'une demoiselle millionnaire américaine, ma co-invitée, ne lui en laisse pas beaucoup le temps. La duchesse nous donne à croire que cette jeune personne a été attirée à Clerval dans l'intérêt d'un autre célibataire. Mais qui sait?...

La marquise de la Gaudière à la vicomtesse de Melmont

Vichy, le 13 septembre.

En vérité, ma chère enfant, nous vivons dans un drôle de siècle, et vous me faites marcher, ton mari et toi, d'étonnements en étonnements.

Le premier fut de voir Ludovic te mener à Clerval presque au retour de ton voyage de noces. Mon Dieu! je ne prétends pas que Clerval soit un lieu de perdition, ni que la duchesse ne soit irréprochable. Mais enfin sa cohue annuelle n'est pas un lieu très choisi pour la jeune femme sérieuse que je croyais avoir donnée à un mari sérieux.

Maintenant, après avoir pensé que tout était perdu pour quelques maux de cœur, comme si tu avais vu poindre la plus inattendue des calamités, voilà que tu joues la comédie! Tu me diras que tu l'as jouée avant ton mariage, avec cet étourdi de Ludovic. Ce n'était pas la même chose. Tu jouais chez ta grand' mère, devant quelques amis, et non sur un théâtre où les trois quarts des spectateurs te seront inconnus.

Troisième étonnement: pour t'essayer dans le *Caprice*, il faut que tu sois aussi... mettons aussi légère d'esprit que le maître de maison qui donne du Musset en lever de rideau, après quelques jours d'étude, comme si c'était du Verconsin. Tu seras exécration

ma chère, c'est moi qui te le dis. D'ailleurs vous le serez tous, ce qui est la consolation de mon orgueil maternel. Vous êtes si mauvais que mademoiselle Méran considère comme inutile de chercher à vous reprendre. Elle vous l'insinue poliment, et vous prenez ses paroles de pitié aimable pour des éloges. Comme elle a dû rire de vous, pauvres benêts !

Je l'ai connue à son apogée, c'est-à-dire que je suis allée l'applaudir, pour mon argent. Elle me donnait son art, je lui donnais mon louis : nous étions quittes. Jamais on n'aurait eu l'idée de me faire dîner avec elle, ni surtout *après* elle. Nous avions nos défauts, sous le second Empire, mais nous n'étions pas cabotins et vous l'êtes à un degré humiliant, mes bons amis.

En lisant ta description de l'arrivée de Madeleine Méran chez les Clerval (soit dit en passant, il n'est question que d'elle dans ta lettre), en vous voyant tous émus, enthousiasmés, respectueux, quasi prosternés, je me demandais si tu ne voulais pas rire. Mais non : tu vibrais encore ! Vertu de moi ! Qu'auriez-vous donc fait s'il s'était agi de recevoir une autre Jeanne d'Arc, passant par chez vous après avoir rendu à la France l'Alsace et la Lorraine ? Et qu'aurait fait cet imbécile de Clerval, si encore une fois, la reine de France avait franchi le seuil de son château ? Ne dis pas que c'est parce que cette Méran est une « immense artiste ». (Quel style ! Je crois lire mes journaux.) Si elle avait peint le plus beau tableau, sculpté la plus belle statue du siècle, vous n'en auriez pas fait le quart autant. Mais elle touche, elle tient au théâtre ; c'est là qu'est son prestige. Et voilà où en arrive l'un des derniers, sinon le dernier grand seigneur de France. Je lui donne cette qualité parce qu'il est duc, très riche, et possesseur du château historique de sa famille. Oublions que sa richesse vient d'une forge. Quant au « duché » des Clerval, Dieu sait toute la peine qu'ils ont eue à obtenir que le Parlement l'enregistre au xvii^e siècle. Comme noblesse, ils me permettront de dire que nous valons beaucoup mieux qu'eux.

Alexandrine, toute bourgeoise qu'elle est, vous donne à tous une leçon par sa bonne tenue en face de l'actrice. La chère femme eût montré sans doute encore

plus de réserve si elle savait ce que je sais, — et j'admire qu'elle l'ignore. Mais ne soyons pas mauvaise langue ! Ce qui est certain, c'est qu'il me tarde beaucoup de te savoir sortie de ce méli-mélo. J'espère bien que tu n'y retourneras pas l'année prochaine ; tu auras de l'occupation chez toi, s'il plaît à la Providence. Je la prie pour qu'elle te préserve de tout accident, bien que tu ne le mérites guère, tu peux le dire à Ludovic de ma part.

Moi, je m'ennuie beaucoup à Vichy, qui regorge de Turcs, d'Égyptiens, d'Américains du Sud, et autres échantillons des races païennes. Grâce aux chemins de fer et aux bateaux à vapeur, toute la terre semble être venue se faire soigner son foie dans ma poche. C'est insupportable, et presque aussi mêlé que va l'être ton Clerval. Je voudrais déjà être hors d'ici. Je voudrais surtout que nous fussions tranquilles ensemble, car tu es tout ce que j'aime ici-bas, depuis que ta pauvre mère nous a quittés.

P.-S. — J'ai un peu connu Musset, qui venait parfois chez mes parents, et qui, à certains jours, aurait mieux fait de rester chez lui pour méditer sur les avantages de la tempérance. Je le vois encore, dans une de ces occasions, descendre l'escalier de notre hôtel au moment où je le montais avec mon institutrice.

— Oh ! monsieur de Musset, m'écriai-je ; vous partez comme je rentre. Quel dommage !

D'un air singulier, un peu farouche, que je ne compris pas, — les petites filles d'alors ne comprenaient pas tout, — il me répondit :

— Ne regrettez rien. Je ne pars pas : je m'emmène.

Ce serait drôle si tu avais vu juste pour le petit Clerval et pour l'Américaine. Tu n'as pas tes yeux dans ta poche, et c'est une qualité. Seulement il faut être clairvoyante pour soi-même encore plus que pour les autres.

Les Clerval de l'avenir seront fort en peine de faire montre de leurs trente-deux quartiers. Mais ils ne seront pas les seuls, du train où vont les mésalliances.

X... (*Lettre anonyme*) à madame la duchesse de Clerval.

Clerval, le 15 septembre.

Vous passez pour une des femmes les plus intelli-

gentes de la société, et pour l'une des plus sévères sur la morale. On se demande laquelle de ces deux qualités subit chez vous, en ce moment, la plus forte éclipse.

D'abord est-il possible que vous ignoriez ce que fut Madeleine Méran? Elle fut... l'amie du duc de Clerval. Porte-t-elle encore au poignet gauche certain cercle d'or rivé? Et, sur ce bracelet, peut-on lire encore certaines initiales? Peut-être que le temps les a effacées, car l'histoire est ancienne. Toutefois, que dirait le monde?...

Et que dirait encore ce monde que vous dupez si bien, s'il savait quels mystères se cachent derrière les vieux murs du château? Madame la duchesse, comme ses nobles devancières au temps de la Ligue ou de la Fronde, dort avec les clefs du château sous son oreiller. Mais une poterne à demi cachée dans le lierre s'ouvre sur les jardins, formant accès à l'appartement du jeune secrétaire. Parfois une invitée, qui avait disparu du salon pour chercher la fraîcheur délicieuse du parc, choisit ce passage dérobé pour rentrer au bercail, à l'heure où tout est clos, sans se douter qu'elle est suivie...

Madame la duchesse a toujours considéré comme son devoir de châtelaine d'être informée, par un moyen ou par un autre, de tout ce qui se passe au château. La voilà renseignée sur deux points qui l'intéressent. Que va-t-elle faire, maintenant, du débris glorieux de la maison de Molière? Que va-t-elle faire de la veuve séduisante? Et, surtout, que va-t-elle faire de monsieur le duc? Quant au secrétaire, est-ce sa faute s'il est jeune et beau? Il pourrait dire :

Faut-il prendre un bâton pour les mettre dehors?

Nous demandons sa grâce et nous espérons bien l'obtenir. Il cause si bien à table, monte si bien à cheval, joue si bien la comédie! Son pareil ne sera pas facile à trouver. Et madame la duchesse plane à des hauteurs incommensurables, au-dessus du vulgaire soupçon!

Jean de Clerval à sa sœur, Lieucourt.

Clerval, le 17 septembre.

Oui, parbleu! ma pauvre Yvette, c'était dur de te manquer de si peu. Pourquoi diable grand'mère habite-t-elle en Lorraine, au lieu d'habiter sur la

ligne de Marseille? J'ai débarqué dans cette affreuse ville (je l'appelle affreuse parce qu'elle me rappelle Oran) juste à l'heure où tu partais pour le lieu de ta déportation. Le rapide m'a jeté à Paris, où je suis resté à peine le temps d'aller voir mon tailleur qui avait déjà reçu mes ordres. Toutes mes frusques allaient à peu près bien : je n'ai pas engraisé, Dieu merci ! Pour plus de sûreté, néanmoins, cet estimable créancier m'envoie un essayeur de sa maison pour tout revoir sur place.

Au sortir de cette visite, précédée d'un bon bain et d'une séance fort nécessaire chez mon coiffeur, j'ai pris le chemin de Clerval encore vide relativement. J'ai reçu bon accueil de nos parents et de tout le monde, cela va sans dire ; mais il faut bien reconnaître que j'ai raté mon effet. Clerval tout entier, maîtres, invités et domestiques, n'avait d'yeux et d'oreilles que pour la « grrrande » artiste : Madeleine Méran. Papa, plus théâtral que jamais, redouble de sourires lorsqu'il lui adresse la parole. Toutes ces dames cherchent à imiter cette personne célèbre. Quand elles vous demandent un peu de crème dans le thé, c'est avec l'intonation et les gestes de la Comédie-Française. A table, je suis tout étonné que le poulet ne soit pas en carton, et que le champagne ne soit pas de l'eau de Seltz. Mais passons, car j'ai beaucoup à te dire.

J'ai rigolé en dedans à la vue de tous ces types, que tu m'as peinturlurés avec un chic absolu. Bravo, ma sœur ! Quand nous serons forcés d'émigrer, ce qui me paraît prochain, tu pourras gagner ta vie à écrire des romans à clef. Tu as l'œil ! Comme tu te serais amusée en voyant ton frère aux prises avec toutes ces bonnes gens ! Ludovic, mon vieux camarade, m'a traité en gamin, sous prétexte qu'il est marié, bien qu'il ait juste trois ans de plus que moi. Sa femme est très bien, un peu « olé blanche », mais ne demande qu'à s'améliorer. Nous sommes déjà bons amis.

La belle Christine m'a reçu de l'air d'une femme qui porte un poignard à sa jarretière, et compte avoir à s'en servir d'une minute à l'autre. Mais non, chère madame ! Trop « Juive d'Oran » pour Bibi ! D'ailleurs, on sait ce qu'on sait. Le beau Philippe me surveillait

d'un regard assez malheureux. Il est très bien, ton ami ; surtout il serait très bien s'il faisait moins le « ver de terre amoureux d'une étoile ». Quant à l'étoile, ou je me trompe fort, ou elle ne demande qu'à être elle-même un pur et simple ver, très luisant à coup sûr... Ne nous égarons pas dans des métaphores au-dessus de ta portée.

Le brav' g'ral a failli pleurer en voyant ma médaille militaire, et j'ai dû lui conter, heure par heure, les mouvements de notre colonne sur les frontières du Maroc. Sa nièce, en revanche, ne demande qu'à rire. Elle a de l'esprit, mais pas assez pour faire oublier son physique. Du moins, si quelqu'un l'oublie, ce ne sera pas ton serviteur, et elle le sait.

Je te préviens qu'il y a ici un homme qui désire ma mort. C'est Thorigné. Pourtant il ne peut s'en prendre à moi de ce que Daisy Fenton ne l'a pas accepté plus tôt. Ah ! celle-là joint l'esprit au physique ; elle n'a pas cet air « revenu de tout » qui caractérise les jeunes Françaises bien élevées, pour ne rien dire des autres. Au bout de cinq minutes nous nous entendions ensemble comme deux députés ministériels un soir de scrutin. Je te crois, que sa mère est adorable ! Parle-moi d'une jolie fille suivie d'une jolie mère. Cela écarte certaines visions d'avenir décourageantes. Non, mais vois-tu Daisy Fenton devenant madame Marcel Thorigné, parce que ledit Marcel a perdu la forte somme au jeu avec le prince de Galles, tué des ours avec les Grands-Ducs, et déjeune à bord du yacht de Guillaume II ? Est-il possible que maman, d'ordinaire si à la hauteur, ait pu concevoir une pareille idée ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que Daisy a conservé tout son calme (ce n'est pas le calme qui lui manque) en présence du beau Marcel. Si j'affirme que j'en suis sûr c'est qu'elle me l'a dit, parlant à ma personne, et répondant à ma question. Un spahi a l'habitude du métier d'éclaireur. Du reste, elle adore notre arme. Si tu la voyais, drapée dans mon grand manteau rouge, coiffée de la chechia, et disant au général, avec le salut militaire :

— Vous voulez bien que je *suis* votre *orderly*, ne voulez-vous pas ?

Malheureusement la cohue est arrivée hier après-midi, par train spécial, aux frais de la princesse. Tous les véhicules disponibles étaient à la gare de Busseuil, qui ne connaît pas souvent de pareilles fêtes. A l'arrivée du convoi, thé monstre au salon, reconnaissances, présentations ; surprises de se retrouver, — plus ou moins feintes ; embêtement d'avoir à passer huit jours ensemble, — plus ou moins dissimulé. Tu connaîtras un jour toutes ces petites comédies.

Peu de têtes nouvelles ; presque toutes les habituées de maman, sauf cependant la trop sensible Clamecy qui depuis, mais alors... L'injustice du monde me fiche parfois en colère, et la justice de maman est sujette à quelques erreurs. Pourquoi diable, puisqu'on en exile d'autres, reçoit-on encore ici cette grosse, commune, insupportable madame de Portneuf, qui s'habille mal, ne se conduit pas mieux, et cause trop haut dans les coins, pendant la musique, avec des petits jeunes gens — pas moi ! — dont elle pourrait être l'aïeule ? Tu sais pourtant si notre musicienne de mère aime que l'on cause pendant l'exécution des symphonies !

Il faut bien reconnaître que la liste des invités de cette année est loin d'être exclusive. Nous nous encaillons un peu. Je le constate sans m'en plaindre, car je suis trop de mon temps pour estimer qu'une femme ne peut être jolie, ou un homme agréable, s'ils n'ont pas du sang bleu dans les veines. J'ajoute qu'il serait malaisé de remplir Clerval, — puisqu'on tient à le remplir, — de personnes pouvant faire leurs preuves de noblesse. Je suis loin de prétendre que le charme de la conversation y gagnerait. Quoi qu'il en soit, ce mélange est un signe curieux du progrès ou de la déchéance de notre époque, selon qu'on voudra en juger ; la chose me laisse assez calme. Daisy Fenton, qui observe beaucoup nos mœurs, en a été frappée.

— Je m'attendais à être ici la seule n'ayant pas une couronne sur son mouchoir, m'a dit cette jeune républicaine.

Je lui ai expliqué — son âme est ouverte à l'éloquence des chiffres — que la noblesse française, différente sur ce point de la noblesse américaine, ne roule pas sur l'or ; si bien que les toilettes à commander,

d'une part, les étrennes à donner à messieurs nos domestiques, de l'autre, font fuir bien des femmes à couronnes loin de cette peu paisible retraite.

— Oh ! m'a-t-elle dit avec conviction, je suis si contente pour vous que vous ayez une couronne et de l'argent tout à la fois !

— Moi aussi, ai-je répondu. S'il n'y avait que les mouchoirs, cela irait encore. Mais les châteaux coûtent beaucoup plus cher à entretenir que la lingerie et donnent beaucoup moins d'agrément.

Je ne pense pas, malgré tout, que j'aie réussi à la convaincre de cette vérité.

A propos, Daisy t'adore, ce qui est un titre de plus à mon estime.

— *She is a trump*, dit-elle en parlant de toi, *and such a pretty girl !*

Cela me fait grand plaisir d'entendre louer mon Yvette ; je dois dire qu'aucune femme n'est moins jalouse que Daisy du mérite des autres.

Tu n'es pas, en revanche, tout à fait aussi bien vue de la cousine Pontbreton, à qui je suis allé rendre hommage dès le lendemain de mon arrivée. Elle trouve que tes manières sont déplorables et s'occupe déjà de t'arracher au milieu délétère de Clerval en te donnant un mari. Elle m'a cité je ne sais combien de nos grands-tantes qui, à ton âge, avaient passé par le sacrement. Le difficile est de mettre la main sur un jeune homme capable de te réformer. Quant à moi, elle admet que j'ai encore — au fond — quelques vestiges de race. Elle en conclut que je dois m'établir au plus vite, avant de m'être perverti au contact de mes pairs, qu'elle juge sévèrement pour ne pas dire plus. Ainsi, pour des causes inverses, nous sommes tous deux condamnés au mariage sous bref délai.

— Mon neveu, m'a-t-elle dit, j'espère bien que vous n'allez pas nous affubler d'une Américaine. Heureusement que cette grande fille blonde est promise à Thorigné. C'est votre mère qui me l'a fait entendre en confidence.

Quelle diable d'idée maman peut-elle bien avoir en donnant à avaler de telles bourdes à la bonne cousine ?

Celle-ci, j'allais oublier de te le dire, fait le plus grand

cas de la belle Le Remouleur. Tu reconnais bien là sa perspicacité ; mais l'autre est si roublarde ! La cousine m'a raconté :

« Cette jeune femme (hum !) est venue me voir, politesse à laquelle les invités de Clerval ne m'ont guère habituée. Elle porte très dignement son veuvage et tient les hommes à distance. J'ai pu en juger par mes yeux. »

Le fait est qu'on ne reconnaît plus la « jeune femme » en question. L'année dernière, je n'aurais pu danser dix minutes avec Daisy Fenton sans que cette vieille coquette vînt faire la roue autour de nous. Et, ma parole, elle a rajeuni !

Je l'étudie, et j'étudie non moins ton ami Philippe. Mais, en ce moment c'est comme si on voulait juger les allures d'un cheval pendant une charge de cavalerie sous le feu de l'ennemi. J'ai tout juste trouvé moyen de transmettre à ce laborieux secrétaire le message de mon lieutenant, Pierre d'Andouville, notre ami commun.

Ce bourreau des cœurs, — je parle du sus-nommé Philippe, — est en réalité un « bon jeune homme » gratifié par la Nature du physique trompeur d'un Don Juan. C'est un fort mauvais tour que la Nature lui a joué. Pierre d'Andouville, — qui s'en confesse d'ailleurs, — lui en a joué un autre également fâcheux en l'envoyant ici. Mais laissons ce sujet qui n'est pas fait pour les petites filles.

Ce qui est certain, c'est que jamais maman ne retrouvera un pareil secrétaire. Jamais Clerval n'a marché comme il marche maintenant, à l'époque du coup de feu. D'ailleurs, il n'y a qu'une voix là-dessus. Mais je me demande si Hurault pourra tenir bon jusqu'au bout de la semaine ; il a l'air de n'en pouvoir plus.

A l'heure où je t'écris, maman dirige la répétition de son concert. Le concert lui-même aura lieu ce soir. J'ai vu le programme. Un concerto de Schumann, un fragment du *Comte Ory* (nous ne sommes pas wagnériens), le reste tiré des œuvres d'*Alexandre Valclair*, transparent pseudonyme de notre harmonieuse maman. Le château est en ébullition. Les femmes de chambre circulent portant des nuages de mousseline ou des parterres de brocart. Les invitées se font des visites ;

les jardiniers apportent les bouquets de corsage et des « boutonnières ». Les grooms montent des télégrammes et en descendent. Les valets de pied ne font rien, sauf se lever de leurs banquettes quand on passe. Moi je t'écris, — et quelle lettre, hein ! Daisy Fenton repasse son rôle de la revue, laquelle s'est augmentée d'un numéro pour moi. J'apparais en costume arabe ; je ne pourrais pas très bien te dire pourquoi. Mais je n'ai pas grand'chose à chanter, c'est l'essentiel. Papa est dans la jubilation, ce qui l'est encore plus.

Tu me manques beaucoup, ma petite Yvette. Mais patience ! Tu verras un jour ce pandémonium et peut-être que tu en auras assez d'une fois. En attendant j'ai ta tortue et l'héberge dans ma chambre. Ces dames viennent la voir, — par groupes — et lui apportent des cœurs de salade. Carissan, notre homme d'esprit (après papa), l'a baptisée *Philippine*, à cause de sa cuirasse.

Jean de Clerval à Pierre d'Andouville. Oran.

Clerval, le 20 septembre.

Bonjour, mon lieutenant. Il est dix heures du matin et tout le monde sommeille ; car nous avons dansé jusqu'aux premiers feux de l'aurore. Je vous écris en attendant la messe, qu'on ne vient nous dire qu'à midi. Le bon Dieu lui-même sait vivre, dans un endroit aussi bien habité que le toit de mes pères l'est en ce moment.

Abordons sans plus tarder le vrai but de ma lettre, qui est de vous adresser mon rapport sur l'état d'âme de votre ami Philippe, ainsi que vous me l'avez demandé.

J'ai tâché de le confesser, sans lui laisser voir, bien entendu, que vous m'aviez mis au courant de ses affaires. Mais il est impossible de causer deux minutes avec lui dans ce château transformé en caserne, où le pauvre diable expédie la besogne de quatre adjudants la veille d'une inspection. Sa façon d'agir, de parler, de sourire m'a paru indiquer surtout une chose : c'est qu'il est malheureux et va tomber malade. Il suffirait d'ailleurs du métier qu'il fait pour terrasser l'homme le plus robuste, même sans le désarroi mental qui trouble sa vie en ce moment. Qu'il barbote en pleine aventure, cela ne soulève pas l'ombre d'un doute.

Je crois d'ailleurs que celle qui l'a poussé dans le courant y barbote elle-même, ne sachant vers quelle rive nager, ce qui est une assez sûre manière d'aller au fond. J'estime qu'en pareil cas il est préférable de se noyer tout de suite, pour moins souffrir. Vous comprenez ce que j'entends par cette noyade.

Mais votre ami, dont vous semblez avoir compris à merveille la nature, est soutenu sur l'eau par ses scrupules. Voilà comment j'explique la situation après l'avoir de mon mieux examinée, comme je vous l'avais promis.

Ne poussez-vous pas, à votre tour, le scrupule trop loin quand vous vous estimez responsable? Qu'aviez-vous en vue, après tout, pour votre ami : une bonne place. Nul ne peut dire que sa place n'est pas bonne. De son côté, ma mère crie sur les toits qu'elle a trouvé l'homme idéal, qui la comprend à demi-mot, qui ne la vole pas (bien qu'elle regarde la chose comme impossible) et qui, par-dessus le marché, l'aide à faire les honneurs du château. Elle est fort bien disposée pour votre ami, et le laisse voir, à ce point que je l'aurais mise dans notre jeu si la réputation d'une femme n'était sur le tapis. Donc je me suis tu jusqu'à présent ; mais j'oserai dire, connaissant ma mère, que je compte sur elle à l'occasion.

Ne trouvez-vous pas que je viens de parler comme un sage, et même assez longuement? Toutefois la sagesse n'est pas ma seule qualité. Je suis le cerveau qui pense et... la main qui agit. Dans l'occurrence, la meilleure manière d'agir était de débarrasser votre ami de sa *Dulcinée* par voie de substitution, au moins temporaire. Tel un jeune cerf passe devant les chiens pour donner change à la meute. On m'a reçu, — et le symptôme est assez grave, — comme une première communicante recevrait un spahi lui offrant une consommation. Évidemment, c'est le parfait amour sinon un amour très durable. Philippe ne saura pas en jouer, et surtout je lui fais l'honneur de croire qu'il ne le voudra pas. S'il le voulait, cette belle étant à l'âge psychologique, je pense comme vous qu'il sortirait du combat vainqueur et couronné. Que faire? me direz-vous. Rien. Attendre les événements.

Je suis devenu fataliste en vivant parmi les Arabes. Les choses s'arrangent d'elles-mêmes, le plus souvent, après que nous avons dépensé des trésors d'intelligence pour leur donner une bonne tournure. Ce qui est certain, c'est que je gobe tout à fait votre protégé, et je lui ai dit, ce dont il a paru fort aise.

Vous serez bien étonné d'apprendre que je ne me considère pas comme le plus heureux des hommes, au milieu des cinquante invités de ma mère. Je suis encore dépaysé dans ce paradis où l'on trouve des grandes dames, des bourgeoises, des filles à marier avec ou sans dot et leur contre-partie masculine, des hommes du monde, des « chers maîtres », des critiques musicaux, et même des officiers. Je ne blâme nullement ma mère de son éclectisme. Elle est de son temps et j'espère en être. S'il fallait n'avoir à Clerval que d'authentiques descendants des croisés, bien des chambres resteraient vides, sans compter que ce ne serait pas folâtre. Mais je suis gêné dans cette foule, que je sens gênée avec moi.

A certaines invitées le spahi fait peur ; d'autres s'étonnent de ne pas me trouver plus soudard, et je baisse dans leur estime. Les musiciens, malgré mes efforts polis, s'aperçoivent que mes connaissances musicales ne dépassent guère nos sonneries de clairon. Les sportsmen du Bois de Boulogne et des chasses de Fontainebleau n'ont rien à dire à un homme pour qui les étapes de cinquante kilomètres à cheval, — sans gîte d'étape, — sont une performance toute simple. Ce qui les amuse et les intéresse m'ennuie. Je connais toutes les farces qu'on peut faire aux invitées, les ayant vu faire tant de fois. Ce matin, après le bal, dans le corridor de l'étage réservé à la jeunesse, on a eu l'idée d'une course à cheval sur certains meubles de configuration hippique, et dans le costume *ad hoc*. Je n'ai jamais pu rire. Il est vrai que je n'avais pas bu de champagne, l'ayant en horreur. Tout le monde a jugé que c'était de la pose. Alors j'ai fait seller un vrai cheval et suis allé galoper dans la forêt, où j'ai rencontré savez-vous qui ? Une invitée qui galopait, elle aussi, suivie d'un groom.

Quoi ! direz-vous, c'est par hasard que ce besoin

de fraîcheur matinale sous les mêmes futaies vous avait pris tous les deux, à la même heure? Mon Dieu! il faut bien quelquefois un peu aider le hasard. Quant à l'invitée, inutile de vous apprendre qu'elle est Américaine. Voilà des femmes, mon cher! Non pas que je les préfère aux nôtres, sous bien des rapports. Seulement l'Américaine est à la Française ce qu'un nécessaire de voyage est à un bibelot d'étagère. On peut les manier sans les casser : autrement, dit on peut jouir de leur société sans s'attirer, et sans leur attirer une foule d'ennuis. Comptez sur moi pour vous tenir au courant des affaires de votre ami Philippe. Par Mahomet! il fera bon vivre dans cinq jours quand tous ces gens — ou à peu près tous — auront décampé.

Yvonne de Clerval à son frère.

Lieucourt, le 18 septembre.

Tu es un amour de m'avoir écrit une si longue lettre. Mais je n'ai pas le temps d'y répondre aujourd'hui. Je veux dire que je suis occupée d'une affaire plus grave que les invités de Clerval et ses fêtes. J'ai la tête si pleine de choses à te raconter, et ces choses me rendent tellement nerveuse que je ne sais par où m'y prendre, et ma plume ne va pas assez vite. Pour une petite oie blanche, tu vas être obligé de convenir que je ne suis déjà pas si sotté. Mais donne-moi ta parole d'être muet comme la tombe. C'est sérieux, ainsi que tu vas le voir.

En arrivant chez grand'mère (elle va bien, par parenthèse ; plus que jamais, nous faisons toutes mes volontés), j'avais une idée ; et quand j'ai une idée... Bref, le surlendemain de mon débarquement à Lieucourt, je partais pour Nancy, avec Kathleen, dont j'ai été très contente, soit dit en passant, et j'amenais cette jeune personne, sans qu'elle s'en doute, devant certain numéro de certaine rue, sous prétexte d'aller faire une razzia chez les sœurs Macaron, qui sont maintenant des hommes, et qui ont fait semblant de ne pas me reconnaître, tant j'ai grandi et embelli, ce sont eux qui parlent. Mes phrases sont longues, mais tant pis ! C'est toujours comme ça quand j'ai beaucoup de choses dans la tête ; or, tu vas voir si j'en ai !

Devant le certain numéro de la certaine rue, je me suis arrêtée et, bravement, j'ai regardé par une fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée, pour voir si je verrais quelqu'un pouvant me donner le renseignement nécessaire. Je tombais bien. Le quelqu'un demandé ourlait des serviettes auprès d'une table, et je l'ai reconnue tout de suite, — pas la table, — grâce à une photographie qui est à Clerval. J'ai demandé, du trottoir :

— Madame veuve Hurault, s'il vous plaît?

— C'est ici, mademoiselle.

— Peut-on entrer?

— Mais... certainement, mademoiselle. Ma tante est au jardin. Je vais la prévenir. Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

— Yvonne de Clerval et son institutrice.

La pauvre ! Si tu avais été là, tu aurais pu placer ta citation favorite : « Elle devint tellement pâle qu'elle fut obligée de s'asseoir ». Je ne lui en laissai pas le temps.

— N'ayez pas peur. Tout va bien. Je vous apporte de ses nouvelles. Ouvrez-moi seulement la porte. (Elle avait complètement oublié ce détail).

Kathleen commençait à comprendre et à gémir sur ce qu'elle appelle mon *impulsiveness*. « Oh dear, oh dear ! » Quoi qu'il en soit, il n'était plus temps de reculer. Cinq minutes plus tard, les deux vieilles Irlandaises bavardaient dans le petit *parlour*, comme si elles s'étaient connues toute leur vie. Moi, j'avais demandé à Madeleine Cormeroy d'aller voir ses fleurs. Je te dirai par parenthèse qu'elle est ravissante. Teint de blonde avec des cheveux noirs et des yeux bleus. Je n'existe pas à côté d'elle, et Daisy Fenton, veux-tu parier ? donnerait cent mille francs pour avoir cette tête-là. Quant à Christine, je me demande comment cet imbécile de Philippe peut la regarder, ayant une pareille beauté en perspective. Mais voilà ! Tu dirais que cette pauvre Madeleine manque de zinc. Et l'autre en a, du zinc, et du rose aux joues, et du bistre aux yeux, et de la poudre de corail aux ongles, et des bas de soie, et des robes décolletées, et du bagou, et des mines, enfin tout ce que celle-ci n'a pas.

Les minutes étant comptées, j'ai pris les rênes de

la conversation et l'ai dirigée avec adresse vers un but que tu devines. Mais toute mon adresse n'y a rien fait. Au premier mot que j'ai dit de son Philippe, patatras ! la voilà qui éclate en sanglots, d'où j'ai conclu qu'elle n'est pas la personne la plus heureuse qu'il y ait au monde.

C'était gênant. Je ne pouvais pas, au point où nous en étions, faire l'imbécile et demander : « Pourquoi pleurez-vous ? » Et je ne pouvais pas davantage faire l'entendue et dire : « Je sais pourquoi vous pleurez ». D'une part, je n'en sais rien au juste, bien que je m'en doute un peu. De l'autre, quand on porte encore des jupes s'arrêtant à la cheville, il est convenu qu'on ne doit rien comprendre aux affaires des grandes personnes. Dieu ! que c'est crispant, parfois, d'être une gamine !

Je m'en tirai d'abord en l'embrassant. Pauvre petite ! elle me regardait comme on doit regarder un ange qui arrive du ciel. Puis, j'ai hasardé cette question qui ne compromettait rien :

— Mais alors, pourquoi ne le faites-vous pas revenir ?

Elle a eu un beau mouvement de fierté qui eût transporté d'aise la cousine Pontbreton.

— Moi ! « faire revenir » un homme ! Je mourrais plutôt.

Enfin ! En voilà une qui ne me répondait pas : « Vous êtes trop jeune pour comprendre ! » Bientôt le déluge a recommencé (elle est de celles que les larmes embellissent ; à sa place, je pleurerais tout le temps). Puis, entre deux sanglots, elle m'a demandé, d'une voix humble et piteuse qui fendait le cœur :

— Maintenant que vous connaissez cette maison, notre vie, et moi-même, comment voulez-vous qu'il se contente de tout cela au sortir de Clerval ?

Ne voulant pas lui découvrir mon opinion, car il m'est impossible de dire des choses qui ne sont pas dans ma pensée, j'ai pris la tangente et demandé à mon tour pourquoi ils ne se sont pas mariés plus tôt.

Réponse : parce qu'il lui manque dix mille francs pour s'établir dans les assurances. Mon Dieu ! si je les avais eus dans ma poche, ces dix mille francs qui vont peut-être coûter son bonheur à la jolie Madeleine ! Mais une idée lumineuse m'avait frappée, moi, la petite oie blanche. Écoute, et tu verras, monsieur le dédai-

gneux, que c'est la gamine de seize ans qui va tout arranger.

Sans rien laisser voir, j'ai demandé à cette bonne petite (qui se noierait avant que de crier : au secours !) si elle tenait particulièrement aux assurances.

— Tout me serait bien égal, si je l'avais, lui !

Et le déluge de reprendre.

— Patience ! dis-je. Vous ne connaissez pas encore Yvonne de Clerval, — et vous n'êtes pas la seule, ajoutai-je tout bas.

A ces mots, l'ange remonta au ciel ou du moins, pour employer le langage humain, il tira sa montre et vit qu'il était temps de regagner la gare. Kathleen, tout en marchant, me contait que la mère Cormeroy avait des craintes sur le salut de son fils, et qu'elles allaient, chacune de leur côté, faire une neuvaine à saint Antoine. Veux-tu parier que si mon idée aboutit c'est saint Antoine qui en aura tout le mérite ?

Quoi qu'il en soit, ce matin avant la messe, tu m'aurais trouvée dans le cabinet de l'oncle Gabriel, le dimanche étant le seul jour où sa forge lui laisse le temps de m'écouter. Et veux-tu savoir ce que je faisais chez l'oncle ? Je lui demandais une place, une bonne place bien payée dans ses bureaux, pour un jeune homme en qui il aurait un employé comme on n'en a jamais vu à Lieucourt depuis le temps du bon duc Stanislas. Quand j'eus garanti que mon protégé avait toute la confiance de maman, l'oncle Gabriel cessa de sourire.

— Mais alors, objecta-t-il avec beaucoup de bon sens, ta maman serait bien sottie de ne pas le garder.

Je répondis qu'on ferait une bonne action en l'éloignant de Clerval ce parfait secrétaire, et j'ajoutai, clignant d'un œil comme tu fais en pareil cas :

— Histoires de femme, mon oncle !

Je l'ai rarement vu rire d'aussi bon cœur. Il voulut connaître ces « histoires » ; je le mis au courant, et achevai de l'intéresser en lui faisant de Madeleine un portrait qui n'enlaidit pas cette jeune personne.

— Toi, dit-il en me pinçant la joue, quand tu auras trente ans !...

— Et jusqu'à trente ans, je ne serai qu'une bête ?

— Il n'y a jamais eu de bêtes dans notre famille,

affirma l'oncle. Or, n'en déplaise au duc de Clerval, tu es Hertel jusqu'au bout des ongles. Tâche d'épouser un brave homme de valeur, et vous irez loin.

Je répondis qu'il s'agissait, pour le moment, d'un autre mariage que du mien, et la conclusion fut que, si maman écrit à mon oncle qu'elle garantit M. Hurault en tant qu'intelligence et probité, mon oncle *verra*. Quand il me dit, à moi : « Je verrai », c'est comme si l'affaire était dans le sac.

Reste donc à faire marcher maman. Là, je ne puis rien. Son premier mouvement serait de me flanquer un poil pour « me mêler de choses au-dessus de mon âge ». Le second serait de ne pas me prendre au sérieux et de mettre ma prose dans sa boîte aux ordures, comme tu appelles son terrible panier. Alors, écoute bien : c'est toi que je charge d'obtenir la lettre en question en expliquant le tout par une histoire quelconque d'où je serai absente. Pourquoi ne pas mettre l'idée sur le dos de Kathleen, qui en a vu bien d'autres ? Enfin, débrouille-toi ! Ce qui est certain, c'est que dix minutes après avoir reçu la fameuse lettre, l'oncle Gabriel écrira qu'il prend avec lui le sieur Philippe. Donc, remue-toi un peu, invente, combine, manœuvre. N'aurais-tu pas honte de me laisser tout faire ? Dépêche-toi seulement, car je ne peux plus dormir et il me semble que j'ai la tête aussi grosse qu'une des citrouilles qui achèvent de mûrir au fond du jardin, près de l'espalier des pêches, où je vais souvent, pas pour les citrouilles, mais pour les pêches. C'est le moment d'y faire ma visite. Un peu d'agrément m'est bien dû après une lettre si longue et si sérieuse.

P.-S. — Voilà déjà que tu es au mieux avec Daisy Fenton ! Son nom se trouve neuf fois dans ta lettre !... Mais heureusement qu'elle va partir, et je t'aurai tout à moi, enfin !

Gratte pour moi la tête de *Philippine*. Je ne pourrai jamais la voir sans penser à toutes ces aventures. Et moi qui comptais m'ennuyer à Lieucourt !

Jean de Clerval à sa sœur.

Clerval, le 20 septembre.

Pour sûr que maman t'aurait flanqué un poil si tu

lui avais dévidé ce chapelet ! Je ne suis pas vieux jeu, tout le monde est là pour le dire ; mais je n'aurais jamais cru avoir une sœur aussi précoce. Tu as trop bon cœur, mon enfant ; cela te mettra un jour ou l'autre dans des situations impossibles. Tâche d'être moins compatissante ! (Je dis cela, parce que je sais que tu ne veux pas et ne peux pas m'obéir, ma petite Yvette.)

Mais il faut abréger, car il est aussi facile d'écrire une lettre dans cette cohue que de jouer au bilboquet sur la place de la Concorde, un soir de 14 Juillet. Heureusement ils partent tous dans l'après-midi, sauf Daisy Fenton, dont la mère est enrhumée, et madame Le Remouleur, dont la femme de chambre va pour deux ou trois jours près d'une tante malade dans les environs (??)

Il m'a fallu un tour de force pour parler dix minutes à maman, ce matin. J'ai tout mis sur le compte de Pierre d'Andouville, déclarant, ce qui n'est pas un mensonge à beaucoup près, que mon lieutenant est effrayé pour son ami de la vie qu'il mène chez nous. Quant à la place dans les bureaux de forge, il a bien fallu blaguer. J'ai dit que c'est moi qui l'ai demandée et obtenue, sous condition du certificat maternel. (Ouvre l'œil pour empêcher l'oncle de me démentir).

Maman, qui n'est pas bête, a désiré savoir jusqu'à quel point j'étais renseigné. Alors j'ai remis en avant Pierre d'Andouville, dont j'ai fait non seulement le confident de Philippe, mais encore celui de Madeleine, ce qui, je dois le dire, n'a pas eu l'air de passer comme lettre à la poste. Quoi qu'il en soit, j'ai bien vu que maman trouvait *mon* idée assez bonne au fond. Seulement, elle m'a fait cette objection formidable, à laquelle ni toi ni moi n'avions pensé :

— Tout cela est à merveille : ton oncle va offrir une place à Philippe Hurault. Suppose maintenant que ce jeune homme refuse la place et déclare qu'il ne veut pas retourner à Nancy : Madeleine Cormeroy en sera-t-elle beaucoup plus avancée ?

Tandis que je bafouillais, notre mère, qui est décidément plus forte que toi et moi, souriait déjà comme un joueur d'échecs qui a trouvé un joli coup.

— Bien ! dit-elle, en regardant la pendule (nous

savons ce que cela veut dire). J'écris à ton oncle et je lui demande sa proposition ferme, par télégramme. Mais pas un mot à Hurault. L'affaire n'est pas si simple que tu crois.

Non, diantre ! je ne la crois pas simple, maintenant que j'y réfléchis ; et j'ai pour cela des raisons « au-dessus de ton âge ». Quoi qu'il en soit, on ne m'ôtera pas de la tête que *notre idée* arrive très à propos pour tirer maman d'embarras. Elle a sauté dessus. Évidemment il y a anguille sous roche. Mais puisque nous avons nos secrets, maman peut bien avoir les siens... Mon avis est que « l'Administration » en sait plus qu'elle n'en montre.

Te voilà renseignée aujourd'hui. Cette demande d'une réponse par le télégraphe indique sans doute que les événements vont se précipiter. Attends une plus longue lettre demain. J'aurai le temps de causer. Christine est nerveuse et semble se douter de quelque chose. Seule, *Philippine* garde son sang-froid.

Madame Le Remouleur à madame de Clamecy.

Clerval, le 20 septembre.

Ils sont tous partis dans la journée, à des heures et dans des directions diverses. Tous, sauf deux personnes, dont l'une a son idée, tandis que l'autre va tâcher d'en avoir une.

Daisy Fenton, — c'est celle-là qui a son idée, — me paraît avoir trouvé, et même assez vite que Jean de Clerval, comme mari, est d'une qualité supérieure à Marcel Thorigné. Tout le monde va dire : « Pauvre duchesse ! il lui arrive une drôle d'aventure ! L'héritière américaine, invitée tout exprès pour Thorigné, lui fait la bonne plaisanterie d'épouser Jean ! »

Pour moi qui connais Alex, il est probable que c'était son but. Mais, le laissant paraître, elle avait contre elle Timoléon qui se contenterait sans doute d'une mésalliance dans la famille, sans en avoir deux. Et puis le jeune homme, lui-même, prévenu de ce qui l'attendait, n'eût même pas voulu regarder la demoiselle, trouvant qu'il est trop tôt pour se passer la corde au cou. La duchesse va faire semblant de

gémir ; le duc va grogner ; le monde va un peu rire ; et une nouvelle couche d'or va s'étendre sur l'écusson des Clerval. Oh ! que cette femme est forte ! Il n'y en a pas deux comme elle en France !

La seconde invitée restant à Clerval, — c'est de moi qu'il s'agit, — n'a pas une volonté aussi forte, ni des vues aussi nettes. Il m'a été impossible de réfléchir pendant les six jours qui viennent de s'écouler. Tout ce bruit a couvert la voix de mon cœur. J'en ai encore le vertige. La vérité, — elle me surprend moi-même, — c'est que je me suis amusée. Clerval n'a jamais connu de plus belles fêtes, ni si bien conduites. Ai-je besoin de te dire que mon cher chevalier y fut pour beaucoup ? Sauf quelques envieux, chacun lui a rendu cette justice. Il a été superbe dans sa scène avec moi. Nous avons fait le succès de la revue, succès partagé par le jeune Clerval et son Américaine. Ceux-là, ou je me trompe fort, ne resteront pas en si beau chemin. Quant à nous, je ne peux rien dire. Je l'ai à peine vu, je lui ai à peine parlé, en dehors, des planches. Désormais, il sera moins occupé... Mon Dieu ! que je suis agitée et fiévreuse !

Il paraît que j'ai été bonne dans *le Caprice*. Mais la petite de Melmont a été surprenante. Madeleine Méran l'a embrassée dans les coulisses. Voilà ce que c'est que de jouer au naturel. Moi, j'avais la tête ailleurs.

Le concert m'a ennuyée, encore que la musique d'Alex, comme ennui, n'approche pas celle de nos « jeunes maîtres ». Au bal, Philippe s'est à peine montré. Jean m'a fait un brin de cour, mais j'ai été de marbre, ne voulant pas que l'autre s'imagine que ma conversion n'est pas sérieuse. J'ai eu tout de même un succès de toilette, et « ça fait toujours plaisir ». Ma « tête », au grand souper, était une Arlésienne, sans bijoux. Aura-t-il compris mon intention de supprimer pour lui « la grande dame ? » Il m'a regardée avec des yeux fort éloquents, mais s'en est tenu à ce témoignage. Cela valait mieux car le regard de lynx de la maîtresse de maison nous suivait avec une insistance quelque peu excessive. Le duc m'a dit :

— Chère amie, qu'avez-vous ce soir ? Je ne vous ai jamais vue aussi belle ?

Oui, vraiment, je crois que je l'étais. Beaucoup, même parmi les femmes, ont eu la politesse de le prétendre, et cela m'a été fort sensible malgré tout. Mon Dieu ! que nous sommes stupides !

C'était un grand spectacle que cette Galerie des Gardes avec trois cents personnes assises aux tables merveilleusement servies. Ne me blâme pas de te décrire ces splendeurs dont tu n'as pu profiter. Je pense, tandis que je t'en parle, que peut-être, je ne les verrai pas l'année prochaine, moi non plus. Pourquoi faut-il que nous soyons, pauvres femmes, si souvent contraintes d'acheter l'amour, et si souvent trompées dans nos achats !

Avant une semaine, je t'écrirai des choses plus décisives. Maintenant je vais me recueillir. Je suis mécontente de mon état d'esprit, à l'exemple d'une dévote qui s'aperçoit, au milieu de la messe, qu'elle a oublié de suivre l'office. Clerval, on peut bien l'avouer, est une singulière église... Mais je ne suis pas en humeur de potins. D'ailleurs ces potins sont toujours les mêmes.

Toutefois je veux conter un incident, — qui a passé presque inaperçu, — entre la duchesse et l'insupportable baronne, la châtelaine de Boissy-sous-Clerval. Tu te souviens d'elle, de sa jalousie aiguë contre le duc et la duchesse, à qui elle n'a jamais pardonné d'avoir pris, ou plutôt repris, la place qui leur appartient dans la province. Cette horrible Courvoisier a dû faire quelque mauvais coup. Après le souper, quand les voisins sont partis, elle est venue, comme tout le monde, tendre la main à Alex, en lui disant : « Au revoir, duchesse ! » avec l'acidité de plusieurs citrons dans la voix.

La duchesse, au lieu de prendre la main tendue, passait son pouce droit sous l'épaulette de son corsage. D'un air de suprême insolence (on se demande d'où lui viennent parfois ses allures de patricienne), elle a répondu cette phrase dont je n'ai pas perdu un mot :

— Non pas au revoir, mais adieu, madame. Je pense que vous me comprenez.

La baronne est devenue verte et a filé sans dire un mot. Elle avait compris ; mais quoi ? Je donnerais ma cotte pour le savoir, et je la donnerais en va

Avec une femme de la force d'Alex, il ne faut pas compter beaucoup sur les confidences. Quant à questionner Philippe, qui doit être au courant, jamais ! Pour qui me prendrait-il ?

Quoi qu'il en soit, cette petite exécution faite en ma présence m'a donné froid dans le dos. Bien que je déteste cette Courvoisier, je ne pouvais m'empêcher de la plaindre. A sa place je serais tombée raide. Faut-il qu'elle soit sottie pour s'être fermée Clerval dont elle voit les tours chaque fois qu'elle se met à sa fenêtre !

Mais tout ceci n'est qu'un détail auprès de ce qui occupe ma vie en ce moment.

La baronne Courvoisier à monsieur de Montengibert.

Boissy-sous-Clerval, le 20 septembre.

Où vous avez commis quelque imprudence, ou vous vous êtes laissé rouler par un espion, ou... mais je ne peux pas croire que vous auriez fait pire.

Tout s'est passé le plus tranquillement du monde à Clerval. Jamais les fêtes n'ont été plus brillantes. Jamais la duchesse n'a été plus aux petits soins pour son mari. Mademoiselle Méran a été, jusqu'au bout, traitée comme une reine. Tout le monde, à commencer par la duchesse, a couvert d'applaudissements votre successeur et sa complice. Bref, jusqu'à hier soir, une chose ne faisait pas de doute pour moi : vous aviez reculé au dernier moment, car enfin le pétard aurait fait du bruit : il était d'un joli calibre. Voilà ce que je pensais tous ces jours-ci.

Depuis hier soir, ou plutôt depuis ce matin sur le coup de deux heures, j'ai dû changer d'idée. Au moment où je prenais congé, la dame qui m'avait traitée jusque-là sans tendresse, mais comme une invitée quelconque du menu fretin, s'est tout à coup transformée en Furie Vengeresse.

— Pas au revoir, mais adieu ! Vous comprenez ? m'a-t-elle dit en me refusant la main.

J'ai compris, et je n'ai pas compris. D'abord comment a-t-elle pu savoir que c'est de moi, de *nous* que vient la leçon qu'elle a reçue, car elle l'a reçue, il n'y

à plus à en douter maintenant. Ensuite, le sachant, pourquoi a-t-elle patienté une semaine? Mais ce n'est pas seulement elle qui a été patiente. Les autres, qui ont dû *recevoir* aussi, n'ont pas bougé. Y comprenez-vous quelque chose?

Entre nous, je m'attendais plus ou moins à la rupture, notre *amie* étant assez fine pour deviner, ou tout au moins pour soupçonner les choses les mieux entourées de mystère. Seulement j'attendais la rupture plus tôt, si elle devait avoir lieu; et puis je comptais sur un tableau de ma façon ajouté au programme: scènes entre époux, expulsions, tapage, débandade précipitée et générale. Mais rien n'a bougé. Avec cette femme-là, on ne peut compter sur rien, pas même sur un mouvement de colère. Elle vous dérouté constamment.

Ceci étant posé, je ne suis pas sans inquiétude en ce qui vous concerne. C'est même ce qui me porte à vous écrire. Je serais désolée qu'il vous arrivât quelque ennui. Personnellement je ne suis guère touchée par la catastrophe. Elle ne m'a faite ni plus riche ni plus pauvre. Pour un peu je dirais que je préfère cette situation tranchée.

Mais vous, mon pauvre ami? Sainte-Périne, à coup sûr, n'est pas le lieu où le dernier des Montengibert devrait voir s'écouler le temps qui lui reste à vivre. Cependant Sainte-Périne vaut mieux, beaucoup mieux que rien. Si *elle* est renseignée sur votre... collaboration, vous ne jureriez pas, ni moi non plus, que le caissier de votre établissement continuera de recevoir des chèques datés de Clerval.

Selon moi, il est probable qu'on va vous tâter, vous retourner, vous tendre des pièges pour obtenir un aveu permettant d'ouvrir une campagne judiciaire. Soyez muet comme la tombe. Vous ne pouvez pas me faire grand mal et vous pouvez tomber de la poêle à frire dans le feu, ce qui est dur à votre âge. Brûlez cette lettre et ne faites pas la sottise de m'écrire. Dieu sait ce qui se passe dans notre bureau de poste. Il s'y est passé quelque chose, bien certainement. C'est la seule explication de bien des mystères. Ces gens-là sont capables de tout; défiez-vous de leurs ruses et faites le mort. Un homme averti en vaut deux.

La duchesse de Clerval à monsieur Gabriel Hertel. Lieucourt

Clerval, le 21 septembre.

Ta pauvre sœur est au bout de ses fêtes, mais non pas au bout de ses ennuis. Je compte sur toi pour m'aider à faire une bonne œuvre. Cene sera pas la première fois, cher ami.

J'ai pour secrétaire un jeune Lorrain d'honorable famille bourgeoise, sûr, laborieux, intelligent au superlatif. Je n'en ai jamais eu de pareil. Le malheur, c'est qu'il est trop beau, trop bien élevé, trop charmant, disons le mot. Il a tourné la tête, sans aucunement le vouloir, à Christine Le Remouleur, que tu connais. Ou plutôt non : tu ne la connaissais pas, ni moi non plus. Si quelqu'un m'avait dit que cette coquette froide, à cheval sur les conventions, pleine de calculs, ne vivant que pour le monde, allait devenir à son âge bêtement, naïvement, *honnêtement* amoureuse d'un garçon de vingt-six ans !

La morale n'ayant pas eu à souffrir, j'aurais fermé les yeux, — je les ferme assez souvent, quoi qu'on en pense. Mais le jeune homme possède une fiancée et une mère, qui vivent ensemble à Nancy. Clerval ne vaut rien pour lui, même sans Christine. Malgré tout son bon sens, il est en train de se déclasser — par en haut. J'ai des craintes pour son avenir. Après tout ce qu'il vient de voir, après tout ce qu'il verra si son séjour se prolonge ici, la vie d'un ménage pauvre, avec une bonne femme toute simple en face de lui, sera comme une chute en arrière, du rêve dans la réalité.

Donc, il faut qu'il s'en aille, et Dieu sait s'il me fera faute ; mais je crois accomplir une bonne action. Le meilleur pour ce jeune couple, car j'espère bien qu'ils se marieront, et même bientôt, serait probablement de partir pour une colonie quelconque, afin de dépayser ce trop séduisant mari. Toutefois, cette expatriation étant difficile, je te demande de le prendre à Lieucourt (l'idée est de Jean, du moins il veut me le faire croire ; mais j'ai des doutes) et de le faire travailler ferme, pour qu'il n'ait pas le temps de songer au paradis perdu, c'est-à-dire aux déclarations plus ou moins mitigées de

certaines belles dames. Ce serait pour toi, je l'affirme, une excellente acquisition.

Mais nous devons arriver à un double résultat : en premier lieu il faut qu'il demande à partir, — je n'ai vraiment aucune raison pour le renvoyer, — ensuite il faut qu'il parte guéri, ou en bonne voie de guérison, de ce qui n'est à vrai dire qu'un coup de soleil tout à fait guérissable en s'y prenant bien. La dame l'a convaincu fort habilement qu'elle est un lys d'innocence et un roc d'amitié. Il faut rétablir les choses sous leur vrai jour... tout au moins quant à l'amitié.

Déjà il me semble que j'ai le moyen de lui administrer le meilleur remède aux insulations, à savoir une bonne douche ; et c'est une lettre anonyme, reçue de moi la semaine dernière, qui me fournira ce moyen. Cette lettre, — je t'en parle pour te montrer que Clerval n'est pas beaucoup plus facile à mener que ta forge, — cette lettre est arrivée un matin, tirée à une dizaine d'exemplaires, dont un pour moi et les autres pour nos invités. Elle apprenait aux autres destinataires, sinon à moi qui ne suis ni sourde ni aveugle :

1^o Que Madeleine Méran, invitée chez moi, fut au mieux jadis avec le brave Timoléon ;

2^o Que mon secrétaire et cette sottise de Christine se livrent aux excès les plus fâcheux — ce qui est d'ailleurs absolument faux. C'est bien assez de la vérité telle qu'elle existe.

Les auteurs de cette infamie, à savoir : la baronne Courvoisier et Montengibert, ont été assez bêtes pour faire toutes les adresses de la même écriture, sur le même papier. Or — chose qu'ils ignorent — on apporte dans mon cabinet toute la correspondance du château. (J'ai même dû, pour obvier au péril des reconnaissances d'écriture, prendre l'habitude de mettre sous seconde enveloppe le courrier de chacun avant de le faire monter chez le destinataire.) Naturellement j'ai gardé dans mon tiroir les lettres-circulaires dont j'avais reçu moi-même un exemplaire fort édifiant : tu ne t'étonneras pas que j'aie pris cette mesure de haute police. Bien entendu j'ai été charmante pour mademoiselle Méran, déjà nommée dans d'autres missives du même genre que j'ai savourées à l'époque de mon

mariage. Il est juste de dire qu'elle a été très correcte, ainsi que ton beau-frère, depuis que l'austère devoir les a séparés. J'ai été encore plus charmante, si c'est possible, pour cette vipère de Courvoisier ; mais, le dernier lampion éteint, je l'ai fourrée à la porte dans les formes. J'ai cru qu'elle allait me dire : « Vrai ! vous y avez mis le temps ! » Sa mine, sinon ses lèvres, m'ont fait cette réponse. Bref, la bombe mal préparée a fait long feu.

Je m'en tiendrai à cette exécution dont le seul témoin fut justement Christine, qui n'y a rien compris. Mais elle comprendra bientôt, et c'est elle qui se chargera de donner la douche. Télégraphie-moi ton offre pour le jeune homme, et je la sortirai au bon moment. Il faut lui laisser le mérite et la dignité de ses actes.

Mon Dieu ! qu'il est difficile de ne faire du mal à personne, même en voulant faire le bien. J'avais cru rendre service à un brave garçon qui, par hasard, avait tous les droits à la sympathie. Et voilà son avenir, ainsi que le bonheur d'une pauvre innocente, exposés au naufrage ! Mais tu vas m'aider à les sortir de ce mauvais pas. Dans ton usine, comme dans la mienne, nous nous sentons responsables des accidents. Tu remplaces les ducs d'autrefois : les Clerval jouaient dans le passé le rôle des grands industriels d'aujourd'hui. Tous deux, mon bon frère, nous avons besoin d'avoir les reins solides, et le cerveau développé.

Philippe Hurault à Pierre d'Andouville.

Clerval, le 21 septembre.

Je viens — au figuré — de mettre les volets à la devanture. Je viens, chose encore plus agréable de dormir pendant douze heures. Le château est vide, relativement. Déjà il reprend sa physionomie normale. Puissé-je en dire autant de la physionomie de mon être intérieur !

Je n'essayerai pas de passer à tes yeux pour l'homme blasé, que rien n'épate. Ce que j'ai eu l'occasion de voir m'a stupéfié d'admiration. Clerval avec ses cinquante invités, dont une dizaine de femmes les plus élégantes qu'il y ait en Europe, ne sortira jamais de mon souve-

nir. A côté de cette féerie de huit jours, qu'est-ce qu'un bal de mille personnes qui dure quatre ou cinq heures? *Nous* (je parle comme les domestiques anciens dans une maison), nous avons exercé pendant une semaine l'hospitalité la plus généreuse, la plus raffinée, la plus impeccable. C'est ce que j'admire le plus, cette impeccabilité. Pas un plat manqué à la cuisine, pas un pli aux bas blancs des domestiques, pas une fausse note à l'orchestre de madame, pas un accroc à la revue de monsieur, pas un grain de poussière aux voitures, pas une confusion entre le café et le chocolat montés dans chaque chambre le matin.

Des invités et de leurs hôtes, que te dirai-je? Ceux-là surtout ont été impeccables. Pas un sourire n'a manqué au bon moment. Pas une robe défraîchie n'a heurté le regard. Pas un oubli n'a étonné l'étiquette. Chacune de ces femmes a dit ce qu'il fallait dire, montré ce qu'il convenait de faire voir, dissimulé ce qui devait rester mystérieux. La plupart ont été charmantes; quelques-unes avaient de l'esprit; toutes arrivaient au dîner avec des gants neufs, au déjeuner, avec des airs de vierges. (Pour le fond, *Deus scit*; mais ça m'est égal). Ah! je la connais maintenant, la vie mondaine — et aussi les femmes du monde!

Tu me crois enivré de séductions, n'est-ce pas? Je dirais plutôt que mon état d'âme est une indigestion morale. Mais une indigestion de pâté de fois gras est plus terrible qu'une indigestion de bœuf aux choux. On me l'avait affirmé; je viens d'en faire l'expérience, car je suis saturé de raffinement. Tu ne t'imagines pas quel malaise — combinaison d'écœurement et de vide — reste en moi et me fait désirer la nourriture simple et forte d'une existence normale.

Et sais-tu laquelle de ces femmes — seule entre toutes — m'a donné le courage d'aller jusqu'au bout? C'est *elle*, mon ami. Combien de fois, par un seul regard, nous nous sommes dit notre fatigue de toutes ces vanités! Quelquefois nous avons pu nous le dire mieux, par l'échange d'une phrase.

— Tout cela, m'a-t-elle murmuré un jour, ne vaut pas une bonne et solide affection, loin de cette parade.

Après la comédie, comme je la félicitais derrière

la scène, au pied du petit escalier tournant qui mène aux loges d'actrices, elle m'a serré la main, toute nerveuse encore, au point que ses bagues m'ont fait mal.

— J'aimais mieux notre retour en automobile, au clair de lune, a-t-elle soupiré. Mais vous n'êtes pas de mon avis, sans doute. Que de femmes étaient jeunes et jolies ce soir !

— Oh ! oui, ai-je répondu, de bien jolies poupées !

— Moi, j'étais une poupée avant de vous connaître ; je vaudrais mieux maintenant a-t-elle dit, montant déjà l'escalier avec un habile entortillement de jupes.

Sapristi ! les autres n'ont pas si peur de montrer leur cheville, et même plus. Mais celle-ci diffère des autres. C'est peut-être, avec la duchesse que j'apprécie chaque jour davantage, la seule femme que j'aie rencontrée ici digne de l'intérêt d'un homme sérieux. Et pourquoi ne pas avouer qu'il m'est très doux de voir que je l'intéresse et la rends plus sérieuse ? Une vraie affection, comme elle dit, est un trésor pour un pauvre déshérité comme moi.

Pourrai-je rester à Clerval quand elle sera partie ? Je commence à croire que non. Mais où aller ? Ma conscience n'est chargée d'aucun crime. Puis-je ajouter que j'aurais probablement pu en commettre, non avec celle-là qui est honnête, mais avec d'autres ? Quoi qu'il en soit, s'il fallait me retrouver demain en présence de ces deux femmes qui m'attendent à Nancy, qui n'ont pas entendu parler de moi depuis bien des jours, et qui ne me le reprochent même plus, je ferais pauvre figure. Et puis que leur dirais-je ? Et que dirais-je à madame de Clerval pour expliquer cette retraite ?

Allah Kerim ! Trop lourde encore, ma tête se refuse au travail de la réflexion. J'en aurais pourtant bon besoin. Qui sait si je ne touche pas à une minute grave de ma vie ? Je suis très malheureux.

Du moins je ne souffre plus des idées fausses que tu as si bien combattues. Pour venir ici toutes ces femmes ont dû commander pour cent mille francs de toilettes. Que de pauvres petites ouvrières en ont mieux diné ! Et combien de chaumières du voisinage vont se consolider, se blanchir, s'égayer, parce que,

de la somme fantastique passée par mes mains durant ces huit jours, quelques louis ont roulé jusqu'à leur porte ! Dans tout cela, pour appliquer ta théorie fort juste, les seuls accapareurs de l'odieux capital ont été nos domestiques. Les cinq ou six mille francs de pourboires qu'ils ont reçus vont aller dormir à la Caisse d'épargne et faire monter la Rente. Quant à moi, le capital rêvé flotte encore dans les nuages, ce qui ne rend pas plus aisée la solution de la crise que je traverse. Tu es bien heureux d'avoir ces choses qui me manquent : un but tracé, une carrière fixe, un avenir en un mot !

P.-S. — 22 septembre.

Il y a du nouveau, et ce nouveau est une catastrophe. Je sors, troublé jusqu'à la folie, du cabinet de la duchesse. Tu te souviens de cette visite reçue chez moi, dans la soirée du 26 août ? Telle qu'elle eut lieu je te l'ai racontée. Sur l'honneur, je ne t'en ai pas, caché un geste... Hélas ! mon ami, quelqu'un nous épiait. On a vu la plus innocente des femmes sortir de chez le plus respectueux des amis. Résultat : l'infamie écœurante d'une lettre anonyme adressée à la duchesse et à quelques autres.

La duchesse, — tu reconnais bien là son sang-froid, — a confisqué les lettres et n'en a soufflé mot, tant que le château fut plein de monde. Ce matin elle m'a lu ces hideuses délations, ou du moins une partie. (Sans doute nous ne sommes pas les seuls que cette boue a couverts).

— Vos rapports avec moi exigent une confiance absolue, a-t-elle dit. Je vous devais cette communication. Je la dois à... l'autre personne intéressée. Mais j'ai voulu commencer par vous.

Tremblant d'horreur à la pensée de ce qu'elle va souffrir, j'ai tâché d'obtenir de madame de Clerval qu'elle épargne à son invitée une épreuve aussi terrible pour la délicatesse d'une femme.

— La délicatesse d'une femme n'est pas tout, m'a objecté la duchesse. Qui vous dit que j'ai arrêté toutes ces lettres anonymes ? Qui vous dit que deux ou trois exemplaires ne circulent pas dans l'ombre ? Madame Le Remouleur a besoin d'être avertie, pour

agir selon ce qu'elle croira prudent. Vous savez que je suis une personne loyale. Je lui rapporterai notre entretien, et la réponse que vous m'aurez faite à cette question : qu'y a-t-il de vrai ?

Ma réponse, tu la devines. Toi, tu ne doutes pas de l'innocence de certaine escapade nocturne, sachant fort bien que je ne serais pas homme à t'en avoir parlé dans le cas contraire. Mais la duchesse m'eût-elle accordé la même croyance aveugle ? Je t'ai entendu dire qu'il est permis ou plutôt commandé de mentir quand il s'agit de l'honneur du femme. Donc j'ai nié la fameuse visite, avec l'aplomb d'un fourbe vieilli dans le crime.

— Cette histoire est complètement fausse, ai-je affirmé. J'aime à croire que la personne calomniée ne fera qu'en rire. Moi j'en hausse les épaules, et je vous prie de lui en donner l'assurance respectueuse. Grand Dieu ! Dans quel monde vivons-nous ?

— Dans le grand monde, a répondu la duchesse avec mélancolie. Est-ce la première fois que je vous montre une éclaboussure de boue reçue dans mon courrier ? Mais celle-ci vous indigne davantage, vous apparaît comme plus odieuse, parce que vous en êtes atteint. Notre âme est ainsi faite.

Je la priai de me pardonner cet égoïsme et de me conserver sa confiance.

— Celle que j'ai en vous est sans bornes, ajoutai-je. Donnez-moi un conseil. Ne devrais-je pas quitter Clerval sur l'heure ?

— Vous ne le pouvez pas, répondit-elle. On croirait que je vous ai chassé. Autant vaudrait dire à l'auteur de la lettre anonyme que son témoignage est tenu pour bon. D'ailleurs il faut savoir ce qu'en pense votre amie. Car elle a pour vous une sincère amitié n'est-ce pas ?

Je convins que madame Le Remouleur me montrait une sympathie dont j'ai une reconnaissance profonde, et qui me rend fier à raison de la distance qui nous sépare.

— Cela étant, reprit madame Alex, elle va, la première, exiger votre maintien chez nous. Agir autrement équivaldrait à vous jeter par-dessus le bord, ce qui ne serait pas le fait d'une amie bien dévouée.

D'ailleurs je vous rapporterai mon entretien avec elle, de même que je vais lui rendre compte de mon entretien avec vous. Mais, pour des raisons personnelles, je ne lui parlerai que demain.

— Madame, répondis-je pour conclure, je suis à vos ordres. Je n'ai jamais plus admiré votre sagesse. Par contre, je n'ai jamais senti davantage combien je suis peu fait pour ce « grand monde » où chaque pas fait rencontrer un piège, une attaque, l'hésitation entre deux devoirs. Quitter ces hauteurs pour rentrer dans ma sphère est mon désir le plus vif. Mais j'attendrai votre permission... et celle d'une autre.

Nous nous sommes séparés là-dessus. Oui, certes, j'ai hâte de partir. Plût au Ciel qu'il fut aussi facile de savoir où aller ! Pour le moment je ne veux songer qu'à une chose. « Mon amie » — ce n'est pas moi qui ose lui donner ce nom, — reconnaîtra qu'il n'est pas besoin d'être gentilhomme pour savoir sauver l'honneur d'une femme. J'espère qu'elle me le dira, qu'elle conservera mon souvenir quand j'aurai disparu de sa vie. Je ne demande pas autre chose.

Quant à moi, je suis trop troublé à cette heure pour sentir mes blessures ; j'en ai reçu plus d'une pendant ces deux mois. Ce qui m'apparaît avec clarté, par exemple, c'est que je n'ai pas monté dans ma propre estime. Je l'exagérais peut-être. On est exposé à cette faute quand on passe sa vie, comme je la passais, entre deux anges qui chantent perpétuellement : *Tu solus !* à vos oreilles.

Sortirai-je d'ici meilleur ? J'en doute. Plus modeste ? Oh ! oui ! Reste à savoir où j'irai.

Si seulement je pouvais *lui* donner le mot avant son entrevue avec la duchesse ! Mais ce serait par trop périlleux d'essayer.

Duchesse Clerval.

Clerval, de Lieucourt, 22 septembre.

J'offre Hurault emploi ici, cinq cents francs mensuels, logement à l'usine pour lui, et aussi pour famille si Hurault désire.

HERTEL.

La duchesse de Clerval à son frère.

Clerval, le 23 septembre.

Merci d'abord, cher ami, d'avoir accepté mon malade dans ton hôpital aussi promptement, et de lui faire des offres si généreuses. A vrai dire, je le crois bien près de sa guérison. Mais surtout je suis certaine qu'à ton tour tu me remercieras : je t'ai donné un précieux collaborateur. Ce jeune ménage va être fort heureux matériellement. Vingt-cinq louis par mois avec un bon logement et la petite rente qu'ils possèdent ! Les voilà plus riches que nous. Quant au bonheur intime, — plus difficile à procurer en ce monde, hélas ! — il me semble qu'on peut l'espérer pour eux. Car mon malade a reçu sa douche, et pas moins forte que je ne comptais. Il est bon que tu saches tout afin de pouvoir, à l'occasion, dire un de ces mots qui font du bien, donner un de ces conseils qui évitent une faute. En un mot, il faut que tu aies le dossier complet de ce brave garçon.

J'ai commencé par le mettre au courant de la dénonciation anonyme que tu connais. Il a été superbe de mensonge ; ou plutôt il a menti de son mieux, mais si mal que je me suis tenue à quatre pour ne pas lui serrer la main. Tout de même, n'étant pas habitué à ces canailleries, il a été saisi de dégoût et a voulu partir. C'était bien ce que j'avais prévu ; mais je ne voulais pas le laisser partir autrement que guéri. Or, il en était encore à porter aux nues « l'amitié » de la chère Christine. Il s'attendait évidemment à la grande scène de la femme dévouée qui se sacrifie. Déjà il la voyait se jetant à mon cou, — peut-être au sien, en disant :

— Eh bien, oui ! je confesse que j'ai été imprudente. Mais il ne m'en a pas fait repentir, car il est le chevalier sans peur et sans reproche, et je le proclame à la face du monde entier !

Il n'a rien fait d'ailleurs, ce qui est à sa louange, pour se rapprocher de sa tendre amie pendant cette journée qu'il me fallut passer dans l'inaction. J'attendais des renforts, c'est-à-dire tes offres pour Philippe. Ce matin, ayant ton télégramme dans ma poche, et prenant mon air le plus « grande dame », j'ai fait comparaître la pauvre Christine, et lui ai donné lecture de

l'acte d'accusation. Puis j'ajoutai, tandis qu'elle se pâmait d'angoisse :

— Par le même courrier, à l'adresse de dix personnes choisies parmi celles qui se trouvaient au château, dix exemplaires de cette lettre anonyme sont parvenus.

— Oh ! mon Dieu !... s'écria-t-elle, prête à s'évanouir tout de bon.

— N'ayez pas peur, ajoutai-je ; elles sont dans mon tiroir. Sans cela, ma bonne amie, vous étiez une femme déclassée à tout jamais. La calomnie, pour le monde, produit le même effet que la vérité ; seulement elle le produit plus fort et plus vite.

— Je vous sais gré, balbutia-t-elle, d'employer le mot de « calomnie ».

— Oh ! ma chère, pensiez-vous que j'allais donner créance à de telles sottises ?

Puis j'ajoutai, impassible comme un juge.

— Monsieur Hurault, à qui j'ai communiqué cette pièce...

Elle m'interrompit avec une violence désespérée en me jetant ce reproche, un peu mérité, j'en conviens :

— Quoi ! avant de m'en parler à moi-même ?

Je la calmai de nouveau :

— Cela n'a pas d'importance. Il s'est contenté de hausser les épaules à cette histoire invraisemblable. Reste à savoir quelle attitude vous prendrez à son égard. Vous êtes à l'abri désormais de tout scandale public, du moins je l'espère. Il faut maintenant examiner ce que commande la situation dans vos rapports avec ce jeune homme... et avec moi.

Elle m'interrompit encore, essoufflée comme un mauvais nageur qui se croyait sorti de l'eau et qui y retombe. Sa terreur lui ôtait tout sang-froid. Je crus qu'elle allait se mettre à mes genoux.

— Oh ! chère duchesse, vous avez sauvé ma réputation ! Mais c'est à votre estime personnelle que je tiens avant tout. Quant à celui qui aurait pu me la faire perdre..., je ne veux plus le voir. Peut-être m'avez-vous trouvée parfois trop..., trop familière avec une personne d'un rang subalterne ?

Ainsi, comme je l'avais prévu, par la seule crainte de n'être plus invitée chez moi, elle reniait son Phi-

lippe. Il est vrai que saint Pierre en a fait beaucoup plus par crainte de la moquerie d'une servante. Mais il me fallait « un petit bout d'écrit », comme disent les Normands.

— Qu'allons-nous faire de monsieur Hurault? demandai-je. Vous avez le droit d'être consultée. Le rencontrer chez moi peut être une gêne, un fâcheux souvenir pour vous. Si, au contraire, votre... intérêt pour lui vous fait désirer son maintien à Clerval...

Je n'eus pas besoin de continuer.

— Hélas ! dit-elle, les égards que nous devons au monde nous obligent parfois à des mesures pénibles. Ce brave garçon éloigné, ma situation deviendrait plus nette, surtout à vos yeux, et c'est ce qui me préoccupe avant tout. Mais vous tenez à lui?

— J'y tiens, répondis-je. Mais un secrétaire se remplace. La difficulté n'est pas là. Il me faudrait un prétexte pour le congédier, car je n'ai pas de reproche personnel à lui faire... J'y songe : ne pourriez-vous pas me forcer la main en m'écrivant un de ces billets qu'on s'envoie pour éviter une conversation désagréable ?...

La pauvre Christine — rendons-lui justice eut un mouvement en arrière. Mais je n'eus qu'à fixer sur elle un regard où se lisait le doute et la désapprobation. Elle s'assit à ma table, et griffonna sous ma dictée :

« L'histoire ne tient pas debout. Cependant, chère amie, vous pourriez me juger mal si je ne vous posais l'ultimatum de ma dignité compromise : demain *cette personne* ou moi aura quitté le château. N'en feriez-vous pas autant à ma place? Pardonnez-moi l'ennui que je vous cause malgré moi, après mûre réflexion.

La suite, mon cher Gabriel, tu la devines. Quelques minutes plus tard, « cette personne » recevait sa douche en lisant la jolie déclaration d'amour laissée entre mes mains fidèles. Naturellement le pauvre diable garda ses impressions pour lui ; du moins il fit de son mieux. Cependant, il ne put s'empêcher d'émettre cette question, avec un sourire quelque peu amer :

— Est-ce que toutes les femmes du monde sont comme ça?

Pensant qu'il était bon de forcer légèrement la note, je lui répondis :

— Elles sont toutes comme ça, par la raison bien simple que le monde les renierait si elles ne faisaient passer avant tout leur situation mondaine. Et alors elles cesseraient d'être « des femmes du monde », pour devenir des « femmes qu'on ne reçoit plus ».

— Bon ! fit-il en tirant sa moustache d'une main qui tremblait de colère plus que de chagrin. Dieu me préserve d'empêcher madame Le Remouleur d'être reçue à Clerval, ni ailleurs ! Le temps de rendre mes comptes, et je lui aurai laissé le champ libre. Ce qui m'ennuie, c'est qu'elle ne manquera pas de dire partout qu'elle m'a fait chasser. Peut-être aurez-vous la charité de me pourvoir d'un certificat de bonne conduite, pour m'en servir dans une autre place ?

— N'ayez pas tant d'ironie, répondis-je ; le certificat est tout prêt. Voulez-vous le lire et juger s'il vous convient ?

Alors je lui donnai ton télégramme... Il m'est pénible de t'avouer, mon pauvre ami, que jamais, depuis que je suis au monde, un homme ne m'a baisé les mains avec l'ardeur que vient d'y apporter mon ex-secrétaire.

— Vous ne soupçonnez pas, balbutiait-il, tout le bien que vous venez de faire en vingt-quatre heures !

Là-dessus il commença une confession qui ne m'apprit pas grand'chose, comme tu peux en juger, sauf les tourments et les scrupules de son cœur, qui est bien le plus brave cœur qui existe. Un moment, il s'était cru indigne de revoir sa fiancée, tout cela parce qu'il s'est un peu grisé au cabaret de Clerval ! Pauvre de moi ! J'en connais qui ont marché à l'autel avec une conscience plus lourde !

Il voulut avoir mes conseils sur la meilleure manière de rentrer en grâce.

— Malgré moi, confessa-t-il, j'écrivais des lettres toutes différentes de celles de jadis. Et, dans les réponses qui m'étaient faites, je sentais des larmes. Que faut-il faire pour que ma fiancée me pardonne ?

— Je vous conseille d'aller l'embrasser le plus vite et le mieux possible. Elle se contentera de cette explication. Pour plus de sûreté, je vais lui écrire ce soir. Vous arriverez quelques heures après ma lettre.

Te voilà au courant, mon ami. Le dossier de Phi-

lippe Hurault est complet, complète aussi est sa guérison. Maintenant il faut passer à d'autres exercices. Marier mon secrétaire, c'est quelque chose. Mais il faudra quelque jour marier mon fils. Nous en recauserons. Pour aujourd'hui, je te quitte. *Laboremus !* comme disait notre cher père. Certes, ce n'est pas le travail qui manque, ni à toi ni à moi.

La duchesse de Clerval à Madeleine Cormeroy.

Clerval, le 24 septembre.

Mademoiselle,

Je désire vous annoncer moi-même deux surprises heureuses. La première est l'arrivée *très prochaine* auprès de vous d'un bon ami à nous deux. La seconde c'est que mon frère me l'enlève et le place dans ses bureaux. Il y sera mieux qu'à Clerval, puisqu'il y sera, du moins il semble avoir cette espérance, avec sa femme très aimée et très digne de l'être.

Vous voyez que cet indiscret m'a raconté bien des choses. Pardonnez-lui, car il savait très bien ce qu'il faisait. Nul ne l'estime plus que moi, sauf vous, selon toute probabilité. J'éprouve quelque humiliation à vous avouer qu'il ne regrette nullement Clerval. On y respire un air trop compliqué pour ses poumons. Son cœur et son esprit y étaient malades. Il ne peut trouver le bonheur qu'auprès de vous. Je le rends à celle qui le possède.

Il craint que vous ayez pu vous apercevoir du malaise qu'il a traversé. N'en gardez aucune inquiétude. La meilleure santé peut connaître une heure d'indisposition et, dans la plus belle matinée, — vous êtes tous deux au matin de la vie et du bonheur, — il faut s'attendre à voir l'ombre fugitive d'un nuage qui passe.

Ne m'oubliez pas l'un et l'autre, quand vous sentirez sur vous la chaleur douce et immuable du soleil monté à l'horizon.

Madame Le Remouleur à madame de Clamecy

Clerval, le 24 septembre.

Ne m'écris plus à cette adresse ; demain, je retourne à Paris, d'où je gagnera Dinard le plus tôt possible.

Je serai tout près du Port-Blanc, et nous pourrons nous voir dans l'ombre et le mystère. Je te dirai la fin d'une idylle qui fut, je te l'accorde, assez stupide. Le personnage que tu sais m'a donné de gros ennuis ; peu s'en est fallu qu'il ne causât un scandale où j'aurais laissé ma situation mondaine. Je ne suis qu'à moitié contente d'Alex, qui se comporte à mon égard avec un mélange de miséricorde protectrice et d'ironie moqueuse. Mais elle connaît sa force et en abuse. Néanmoins, je pense bien être invitée encore l'année prochaine. Le contraire serait une avanie terrible, après ce qui s'est passé.

Je m'empresse de te dire que j'ai eu les honneurs de la guerre, puisqu'il est parti avant moi. J'y tenais beaucoup. J'avais même posé mon *ultimatum* : c'est le mot dont je me suis servi. Par conséquent, le beau rôle m'appartient. Inutile d'ajouter que je me suis dispensée de la scène des adieux. Donc, n'en attends pas le récit.

Cette leçon, la première du genre, me servira. Une femme du monde commet la plus grande des folies en voulant sortir de sa sphère, ne fût-ce que pour la curiosité d'une courte promenade. Les hommes de la classe inférieure, même quand ils sont honnêtes, se montrent toujours maladroits. Honnête et maladroit, c'est la définition de ce jeune héros qui, au fond, trouvait assez naturel que je fusse bonne et « pas fière » avec lui.

Les Clerval vont pouvoir se reposer. Leur maison est vide. Il n'y reste plus que les deux Américaines. Daisy et Jean ne se quittent pas. Il faudrait à la duchesse, pour ne pas deviner ce qui se prépare, une forte dose de stupidité. Or le défaut d'intelligence n'est pas ce dont elle souffre. Je lui reprocherais plutôt d'en avoir trop. Elle s'imagine conduire le monde, et pour un peu, quand le soleil se couche, dirait aux humains : « Soyez tranquilles ! Je me suis arrangée pour qu'il reparaisse dans douze heures ».

Une chose amusante sera de la voir aux prises avec une belle-fille comme Daisy Fenton.

Mais assez pour aujourd'hui. J'éprouve une grande fatigue corporelle, jointe à un profond dégoût des hommes. Je vais à Dinard avec l'espoir de ne pas

y trouver une âme de connaissance, vu la saison achevée. Ne m'écris pas. Ou tu tomberais à côté, et tu m'agacerais ; ou tu tomberais juste, et c'est bien désobligeant quand les autres nous disent nos vérités. Où est-elle, d'ailleurs, la vérité en ce qui concerne mon état présent ? Je n'en sais rien. Peut-être qu'au fond j'éprouve quelque honte de n'être pas malheureuse, au moins un peu. Si je pouvais dormir trois semaines ! Trois semaines, c'est la durée d'une cure aux eaux.

P.-S. — Je crois que j'ai trouvé la définition de mon état : c'est une courbature morale. A notre âge, quand on n'a jamais circulé autrement qu'en voiture, il ne faut pas se risquer aux ascensions de montagnes et aux nuits passées sur le foin, dans un chalet.

Daisy Fenton à Edith Mortimer. — Lenox (Mass.)
(Traduction).

Clerval, le 27 septembre.

Chère Dedie, apprêtez-vous à recevoir une bombe. Je suis engagée, et l'homme que j'épouse est, de tous les hommes, le dernier auquel je me serais attendu à donner ma main : tout simplement le fils de mes hôtes, le marquis de Clerval, en attendant qu'il soit duc.

Vous venez à peine de recevoir ma volumineuse lettre où je vous disais tant de choses contre les jeunes Français. Vous allez donc vous écrier : « O perle précieuse de la logique ! Ce n'est pas Daisy Fenton qui te possède, à coup sûr ! »

Je vous permets de me trouver inconséquente pour cette fois, ma chérie. Cependant vous savez que l'exception confirme la règle, et c'est parce que mon fiancé est une tout à fait rare exception que j'ai consenti à me donner à lui. Peut-être bien aussi qu'il a fait comme César : *veni, vidi, vici*. Il a pris possession de cet organe, connu sous le nom de cœur, qui était chez moi un petit morceau de pierre, du moins je le croyais. La vérité est que, pour la première fois de ma vie, je suis conquise, absorbée par l'amour.

Certes je ne veux pas nier le plaisir que j'éprouve à la pensée d'être la duchesse de Clerval dans un avenir éloigné. Mais je peux affirmer en toute cons-

cience que si mon bien-aimé Jean avait une profession ou vivait dans les affaires, je l'épouserais tout aussi bien. Il a plu aux dieux de réunir pour moi, dans ce mariage, toutes les faveurs du sort ; j'ai ouvert les mains pour les saisir ; d'une voix haute et joyeuse, je chante mon hymne de reconnaissance et de bonheur.

Tout le monde est enchanté ; tout le monde est délicieux pour moi, et cela me rend encore plus heureuse. Vous savez que je frissonnais d'horreur à la pensée qu'on pourrait m'épouser pour ma fortune. Aussi, jusqu'à présent, j'ai toujours regardé de travers les hommes qui se proposaient à moi, surtout quand ils étaient pauvres, supposant qu'ils en voulaient à mon argent plus qu'à ma personne. Me voilà délivrée de ce cauchemar, Dieu merci !

D'ailleurs ma défiance, dans l'occasion, n'aurait pas pu s'exercer. Ce cher garçon s'est emparé de moi par surprise. Quand sa mère m'a dit qu'il allait venir je n'ai pas attaché la moindre importance à cette nouvelle. Comment aurait-il pu m'intéresser ? Vingt-trois ans et soldat ! « Un enfant avec tous les défauts d'un homme ! » Voilà ce que je pensais. Dans son premier regard j'ai senti l'admiration ; mais d'autres m'avaient admirée. Bientôt j'ai vu qu'il était à mes ordres en tout. J'ai mis cela sur le compte de cette politesse française dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Puis nous sommes sortis à cheval ensemble ; j'étais la seule des invitées de la duchesse qui fût bonne écuyère et toujours prête à se lever matin. Nous avons beaucoup causé, pas du tout flirté, — mauvais signe ! J'ai été stupéfaite de trouver un jeune aristocrate sérieux, honnête, soldat dans l'âme (il s'est battu comme un lion), avec le jugement sûr d'un homme fait.

Dès notre première promenade, j'ai vu que tout le monde l'adore. Chaque paysan rencontré lui disait : « Bon retour, monsieur Jean ! N'allez-vous pas rester chez nous, maintenant ? » Il les connaît par leur nom, plaisante joliment avec les filles sur leurs amoureux, parle aux mères de leurs enfants. Il m'a fait entrer dans vingt chaumières où il fallait s'asseoir et avaler une tasse de lait. Partout on le traitait comme un jeune

seigneur, mais aussi comme un enfant gâté. Voilà ce que vous ne verrez jamais en Amérique.

Alors, Dedie, je me suis mise à l'adorer moi aussi, et j'ai été tout à fait malheureuse, ne me sentant aucune chance. Nous n'avons, nous autres, que l'argent et la coquetterie pour séduire un jeune duc. Or celui-là n'a pas besoin d'argent et déteste les femmes coquettes. D'ailleurs, je me disais : « Pas avant plusieurs années il ne pensera au mariage. » Cependant il me dévorait des yeux et ne regardait pas les autres. Hélas ! l'heure de notre départ était proche... Vous ne saurez jamais combien j'ai été malheureuse,

Maman, par bonne chance, a eu l'idée de prendre un rhume. Jean est allé chercher le médecin qui l'adore comme tout le monde, et le médecin a déclaré (je sais pourquoi maintenant), que la malade devait se mettre au lit et n'en pas bouger sous peine de risquer la mort.

Bref, nous sommes restées, et tout le monde est parti, même le secrétaire (incident mystérieux de ce côté ; mais je ne songe pas pour le moment aux affaires des autres).

Alors Jean et moi avons été, pour ainsi dire, livrés à nous-mêmes dans le grand château, et j'ai commencé à être moins malheureuse en voyant une lueur soudaine sortir des yeux de ce jeune homme quand ils m'enveloppaient, avec un air de possession. Il veut terriblement les choses, quand il les veut.

Ce matin, comme il pleuvait, nous n'avons pu monter à cheval et nous avons causé dans la Salle des Gardes, où il me montrait le mécanisme curieux d'une vieille arquebuse. De là, nous en sommes venus à parler des oubliettes que je n'ai jamais vues.

— Est-ce possible ? s'écria mon compagnon. Voilà bien le jour de faire cette visite puisqu'on ne peut aller dehors. Mais n'aurez-vous pas peur des chaînes, des ossements, des portes bardées de fer ?

— Je *veux* avoir peur, répondis-je. Autrement où serait le plaisir ?

— Bien ! fit-il en jetant sur moi un singulier regard : On fera de son mieux pour que vous ayez peur.

Il se fit donner une lanterne, et nous descendîmes dans les entrailles de la terre, par des escaliers sans

fin, des passages voûtés, puis d'autres escaliers encore. Nous vîmes des cachots, avec des restes de portes mangées par la rouille et des noms inscrits sur les murs.

— Les noms des condamnés à mort attendant d'être jetés dans les oubliettes, expliqua Jean d'une voix sépulcrale.

Nous contemplâmes un orifice, béant dans les ténèbres.

— Un abîme sans fond ! gronda mon guide. C'est là qu'ils disparaissaient.

Enfin nous pénétrâmes dans une cellule pourvue d'un banc de pierre autour duquel gisaient les débris d'un squelette, pêle-mêle avec des chaînons scellés à la muraille.

— Mort de faim après de longs jours d'agonie ! soupira mon compagnon, les doigts crispés sur son gilet. Quels remords pour les Clerval !... Et maintenant, convenez que vous avez une peur terrible.

J'affirmai le contraire, ce qui était un assez gros mensonge.

— Vraiment ? dit-il. N'avez-vous donc pas d'imagination ? Supposez que vous êtes une de ces malheureuses victimes. Asseyez-vous sur ce banc. Je vais passer à vos bras ces anneaux.

Je me laissai faire, le regardant d'un air de défi. Mais je tremblais de tous mes membres.

— Maintenant, annonça-t-il, je vais partir et vous laisser seule dans les ténèbres. Adieu !

Il faisait mine de s'éloigner. Je perdis la tête. Je criai son nom :

— Jean !...

Alors son visage devint si doux que mon cœur fut inondé de joie et que j'oubliai tout le reste. Il posa par terre sa lanterne, s'assit près de moi, sur le banc peu habitué à de pareils tête-à-tête. Il m'attira contre sa poitrine. Avec un bruit pour la première fois joyeux, les chaînes avaient glissé. Mes bras n'avaient-ils pas besoin d'être libres ?... Cependant, je venais de perdre ma liberté pour toujours !...

— Vous voyez bien que vous avez eu peur ! dit mon nouveau maître, tandis que nous remontions vers la lumière, vers l'espoir, vers la vie.

— De quelque chose plus que de tout j'avais peur,

répondis-je : de quitter Clerval toute seule, sans mon bien-aimé !

Ceci, naturellement, produisit une halte. Quand vous eûmes recommencé à gravir les marches, il reprit :

— Puisque vous serez une Clerval, on peut nous confier les secrets de la famille. Ces ossements que vous venez de voir sont les restes mortels de paisibles moutons. Les Anglais qui viennent ici les dérobent par poignées. On les remplace avec soin. Quant aux noms gravés dans la pierre, ils furent inscrits par des hommes d'armes condamnés à la salle de police pour avoir trop bu. Enfin les oubliettes sont un puits : on voit encore l'usure des cordes montant les seaux. N'emportez d'ici aucun souvenir cruel, *Daisy dear*. Ne croyez pas tout ce que les livres disent sur nous.

— Quoi ! m'écriai-je, vous êtes capable de pareilles fraudes ? Alors tout ce que je vous ai dit sous l'empire d'une fausse frayeur ne compte pas. *I unsay it*.

Il regarda mes lèvres avec un éloquent sourire, comme s'il y voyait encore la trace de quelque chose qui complait. Deuxième halte. La troisième eut lieu dans le cabinet de la duchesse, qui m'embrassa presque sans rien dire, avec un air profond et une joie évidente. Quatrième et dernière halte chez maman, à qui le médecin a permis tout à l'heure de se lever. *Of course !* Oh ! ce Jean, quel Machiavel !

Le duc est à Paris depuis ce matin : mon seigneur et maître dit qu'aucune objection de sa part n'est à craindre. J'avais peur que la duchesse ne trouvât son fils trop jeune, ou moi trop vieille ; mais elle paraît accepter de bonne grâce cette vieille fille de vingt et un ans qui va devenir sa fille.

Jean affirme qu'il y a un seul point noir dans son bonheur : il va falloir abandonner l'armée. Ses chers yeux deviennent tout tristes quand il en parle. J'avoue que, pour moi, le chagrin est justement de penser qu'il doit servir encore jusqu'à Pâques. Il m'a consolée en disant de son air le plus sérieux :

— Je ne serais pas surpris si Galinier ordonnait à votre mère le climat de l'Algérie aux premiers froids...

Le voilà qui m'appelle sous ma fenêtre. Il faut vous

quitter, et cependant, c'était bon de vous raconter toutes ces douces choses. Mais je reprendrai bientôt la plume. J'en aurai d'autres à vous dire, non moins douces. Vous êtes la seule personne « de l'autre côté », à qui j'annonce mon engagement. Soyez discrète jusqu'à nouvel ordre.

Je vous embrasse le cœur plein de joie,

Votre heureuse DAISY.

Madeleine Cormeroy à la duchesse de Clerval.

Nancy, le 28 septembre.

Madame la duchesse,

Le soleil s'est montré de nouveau... Le nuage a passé... comme un nuage. Vous l'avez dissipé d'un souffle. Votre puissance égale votre bonté, et je ne pourrai jamais vous dire ce que mon cœur contient pour vous d'éternelle gratitude.

Daignez recevoir mes confidences, puisqu'il vous a fait les siennes. J'ai cru, je vous l'avoue, que mon bonheur était fini. De sa fidélité, à tenir sa parole, je n'ai pas douté une minute, oh ! non ! Ma crainte, bien plus terrible, était que son retour à moi ne fût en réalité une chute, ou du moins une descente. Quel contraste, en effet, que de retrouver une pauvre, simple, ignorante fille comme moi après avoir pu chaque jour, pendant des heures, approcher de... la duchesse de Clerval !

Mais, supérieure aux autres sur tous les points, vous faites servir cette supériorité au bien des autres. Philippe était malade : vous l'avez guéri. A son premier regard, à son premier baiser toute ma crainte s'est envolée.

Non seulement il me revient *le même*, avec plus d'expérience (il en avait sans doute besoin) ; mais il me revient plus tôt que je ne l'attendais, et pour ne jamais me quitter. Grâce à vous notre mariage est possible : nous voilà riches ! « Maman », nous l'appelons ainsi, est dans la joie. Nous pouvons l'emmener à Lieucourt !

Tous trois nous y sommes allés hier, pour remercier notre nouveau chef, qui vous rappelle beaucoup, m'a dit Philippe. C'est vous apprendre que nous avons été reçus avec une parfaite bonté. Mais que vous dire de cette autre protectrice que nous avons sans le savoir ! Mademoiselle de Clerval est aussi bonne que sa mère : c'est le plus bel éloge qu'on peut lui donner. On dit toujours qu'il faut avoir souffert pour comprendre le malheur des autres. Ce n'est pas vrai, puisque mademoiselle Yvonne, qui n'a jamais connu le chagrin pour elle-même, le devine d'instinct chez ceux qui l'approchent. Croiriez-vous qu'elle m'a dit ! « Nous sommes des amies, maintenant?... »

S'il vous plaît, madame, ne la grondez pas ! Je sais bien que la fille du duc de Clerval ne peut pas être l'amie de Madeleine Hurault. Mais je garde ses paroles dans mon cœur, et je garde aussi pour elle, — oserai-je dire pour vous deux, — un dévouement sans bornes.

C'est un mot qu'on emploie souvent et qui vous fait peut-être sourire. Je sais par Philippe que vous connaissez largement l'ingratitude humaine. Ne souriez pas, madame la duchesse. Si l'ingratitude est la règle, elle a des exceptions. Et, si elle n'en avait qu'une, permettez-moi de dire que je la serais.

Dans mon souvenir, entre mon mari bien-aimé et ma mère adoptive, vous allez toujours garder une place. Vous l'oublierez sans doute, au cours de votre vie pleine de soucis et de devoirs, dans laquelle notre sauvetage n'aura été qu'un court incident. Mais pour nous, les sauvés du naufrage, il sera impossible d'oublier la main forte et douce qui nous a empêchés d'aller à la dérive l'un sans l'autre, et que nous baisons respectueusement, avec une prière au fond du cœur.

FIN.

La Mode Nationale

JOURNAUX -:- ALBUMS -:- PATRONS DÉCOUPÉS

LES PATRONS FAVORIS

Grands Patrons spéciaux de toutes les Nouveautés

Explications et plans sur chaque pochette. — En vente partout : **1 fr. 50** la pochette
Vêtements et Lingerie pour Dames, Hommes, Enfants, Layette

L'Album "LES PATRONS FAVORIS"

Modes de Paris pour Dames et Jeunes Filles

Le recueil le plus répandu publiant semestriellement 1.000 modèles de patrons
PRIX : **5 FR.** AVEC UN PATRON GRATUIT

LES ENFANTS (Les Patrons Favoris)

Recueil spécial et unique pour tout ce qui regarde l'enfance depuis la Layette jusqu'aux Jeunes Filles
PRIX : **5 FR.** AVEC UN PATRON GRATUIT

LA MODE NATIONALE

REVUE DES MODES ET DES PATRONS DE PARIS

Paraissant le 15 de chaque mois

Le seul journal offrant gratuitement dans chaque numéro : une gravure hors-texte en couleurs, un "Patron Favori" et un bon de 0 fr. 50 permettant cette réduction sur chaque patron commandé. Le numéro : 1 fr. 50

ABONNEMENTS

Édition avec 1 Patron.

Édition avec 2 Patrons.

France et Colonies. 1 an : **18 fr.** 6 mois : **10 fr.**

France et Colonies. 1 an : **30 fr.** 6 mois : **16 fr.**

Etranger tarif réduit — **25 fr.** — **13 fr.**

Etranger tarif réduit — **36 fr.** — **20 fr.**

ALBUMS DE LUXE DE SAISON

LINGERIE de PARIS et BLOUSES 10. »
Tout ce qui se fait et peut se faire dans ce genre.

ROBES SIMPLES 10. »
Renferme une infinité de modèles pratiques élégants.

TAILLEURS 10. »
Incomparable variété de modèles classiques et fantaisie.

CHAPEAUX 8. »
Recueil des plus jolies créations des grandes Maisons.

CÉRÉMONIES de PARIS . . . 10. »
Superbe album alliant le maximum d'élégance au minimum de dépenses.

GENTLEMEN'S FASHION . . . 10. »
Tout le vêtement masculin, du travail à la cérémonie.

MANTEAUX et FOURRURES . . . 8. »
Pages de luxe d'un goût absolument sûr.

TRAVESTIS 9. »
Choix de magnifiques hors-texte en couleurs.

La JOIE des MODES de PARIS . . 6.50
Tout ce qui se portera pour Dames et Enfants.

ROBES d'ÉTÉ 10. »
Annuel, hautes Élégances pour le château et le casino.

En vente dans les kiosques, gares, libraires ou marchands de journaux,
ou adresser les mandats et lettres à M. DEMUYLDER, Direct^r, 94, rue d'Alésia, PARIS-14^e.

R. C. Seine 53.996.

NOS DESSINS
DÉCALQUABLES
EN COULEURS LAVABLES

SUR TOUS TISSUS CLAIRS

au moyen d'un simple FER CHAUD

constituent le plus Pratique et le plus Économique Procédé
de DÉCORATION INSTANTANÉE

INOUI

DOUZE COULEURS
avec un seul coup de fer chaud

250 MODÈLES

pour

ROBES, BLOUSES
LINGERIE, TABLIERS
GILETS, ÉVENTAILS
SACHETS, COUSSINS
ABAT-JOUR
CEINTURES, ÉCHARPES
STORES, BRISE-BISE
PLAFONNIERS
JOUETS, etc.

Chaque dessin, suivant la grandeur :

1 fr., 1 fr. 50, 2 fr., 2 fr. 25
3 fr. 50, 4 fr. et 5 fr.

UN RÊVE

Peindre sans savoir Peindre
Dessiner sans savoir Dessiner



N° 149 (6 x 8 cm.) — Prix 1 fr.

Adresser Commandes et Mandats
à M. le Directeur de LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia - PARIS (14^e). — Téléph. : Vaugirard 14.25